

MANIOC.org

Archives départementales de la Guadeloupe

25

PM 248

HENRY BÉRENGER

La Proie



Librairie Armand Colin

Rue de Mézières, 5, PARIS

MANIOC.org
Archives départementales de la Guadeloupe

DU MÊME AUTEUR

L'Ame moderne, poésies.

L'Effort, roman.

L'Aristocratie intellectuelle.

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous les pays,
y compris la Hollande, la Suède et la Norvège.

FMC 248

FMC 248

HENRY BÉRENGER

La Proie



Paris, 5, rue de Mézières
Armand Colin et C^{ie}, Éditeurs

Libraires de la Société des Gens de Lettres

1897

Tous droits réservés.

A Édouard Schuré.

Vous rappelez-vous, mon cher ami, ces soirées de février 1895, où pour la première fois je vous ébauchai le portrait de Raoul Rozel? Vous écriviez alors l'Ange et la Sphinge. A travers la légende et le conte, vous remontiez les chemins du passé, vous ressuscitiez la figure ardente et sombre de votre jeunesse. Par contraste, dans nos reposantes causeries du soir, vous vous plaisiez au récit de mes imaginations contemporaines. Et quand, déjà aux prises avec l'œuvre, je fus assailli de doutes, d'incertitudes, de dégoûts, votre amitié délicate me réconforta.

Vous rappelez-vous aussi cette matinée de juin 1896, où, en pleine forêt de Fontainebleau, sous l'ombre fraîche des hauts arbres, parmi l'odeur de violette et de mère qu'exhalaient les pins, tandis qu'au loin l'amphi-

théâtre des rochers et des bois flambait sous les chaleurs de l'été, je vous lus les principaux chapitres de la Proie ? J'étais inquiet : votre approbation scrupuleuse me donna le désir de créer jusqu'au bout.

En souvenir de ces heures, et de toutes celles où nous avons associé de hautes émotions, laissez-moi vous offrir ce roman. Vous savez qu'il est le premier panneau d'un diptyque où je rêve de fixer la physionomie tourmentée de la nouvelle France. Un jeune ambitieux veut faire de la société sa proie, mais il ne la conquiert que pour en devenir la proie, tel est exactement le sujet de ce premier livre. L'autre montrera, quelque jour, je l'espère, comment cet ambitieux, ruiné en plein triomphe, par la souffrance seule redeviendra « un Homme Nouveau ».

Acceptez la dédicace de cette œuvre comme le témoignage d'une amitié née à l'ombre d'un cyprès, et qui sembla puiser dans la mort des racines plus tenaces que celles des amitiés ordinaires. Acceptez-la aussi comme l'hommage rendu au précurseur de notre renaissance idéaliste, à l'auteur du Drame musical, des Grands Initiés, et de tant d'œuvres en qui notre géné-

ration a reconnu cette religion de la vie intérieure et de la vie supérieure qui est son plus vif idéal.

Bien que mon imagination soit aussi amoureuse du contemporain que la vôtre l'est du légendaire, bien que mes personnages n'évoquent vos héros que par contraste, je sais que nous sommes inspirés par la même intuition de la vie et de l'art. Songeant à tout cela, je vous dédie ce livre, comme au maître et à l'ami librement choisis de ma vie spirituelle.

Paris, le 5 mai 1897.

H. B.

LA PROIE

I

J'ai toujours été ambitieux. Tout petit garçon, je galopais dans les allées du jardin paternel, halluciné par des images de grandeur militaire dont je m'assouvissais jusqu'à l'épuisement. Plus tard, lycéen, puis étudiant, j'exaltai ma passion de primer, et je ne connus des rivaux que pour les vaincre. En 1887, j'avais vingt-cinq ans, j'étais docteur en droit et licencié ès lettres. Tous ceux qui m'avaient approché, professeurs ou camarades, s'accordaient pour me prédire une destinée exceptionnelle. J'étais de ceux qui, tout jeunes, inspirent à leur entourage une sorte de respect étonné. Le machinisme de Paris avait utilisé le torrent de mon énergie sans l'épuiser. D'immenses appétits roulaient en moi. C'étaient

des nuages d'orage dans un ciel fermé, qui me déchiraient de leur électricité, et qui voulaient jaillir en éclairs et en foudre.

Jusqu'à vingt-quatre ans, je n'avais été qu'un étudiant remarqué, mais nul éclat ne m'avait isolé du troupeau de ma génération. Combien dégradante m'apparaissait déjà, même avant que je l'eusse parcourue, toute carrière délimitée par avance, avec ses échelons réguliers et lents, ses rampes de relations et d'intrigues ! Je ne me sentais pas né pour les honneurs obscurs ni pour les servitudes éclatantes du fonctionnarisme. J'appartenais à une race d'hommes qui ne se satisfont que dans la solitude ou le commandement. Quelque chose de grand s'agite en eux qui les étoufferait s'ils ne le projetaient par de brusques délivrances. Les convoitises de mes camarades, leurs petites menées pour de petits avènements, de quelles nausées ne m'écœuraient-elles pas ! Que de fois, le soir, j'étais rentré dans ma chambre pour ne plus entendre les bavardages croassés aux salles de café, parmi l'épaississement bleu d'un air infecté de tabac, de gaz et de médiocrité !

Me promenant alors à grands pas dans l'étroit espace, je proposais à mon imagination des plans

d'existence. Je me devinais fait pour agir sur les hommes autant que pour les émouvoir. Le mépris que j'avais d'eux excitait en moi l'ambition de les diriger. A ce trait vous avez reconnu un tempérament qui ne se peut complaire dans les calmes de la pensée, mais à qui les fièvres de l'humanité sont un excitant nécessaire. Au départ du moins, mes ambitions avaient une noblesse qui les excusait. Dans ces heures où l'adolescence ne mesure rien parce qu'elle n'a rien parcouru, les figures de Chateaubriand et de Disraeli m'obsédaient, et par elles l'avenir me souriait d'un visage héroïque.

La patrie où j'étais né, le temps où je vivais, m'apparaissaient comme un cadre magnifiquement préparé pour le portrait que je m'étais flatté de ma destinée. En 1887, la France était excédée de la basse corruption des parlementaires : mais plus encore elle était amoureuse de l'énergie et des grands hommes, à ce point que le premier masque de théâtre surgi, un général beau parleur et bien fait, la rendait folle. Du quatrième étage de la mauvaise chambre d'hôtel où je promenais mes ardeurs ambitieuses, je pouvais entendre sur le boulevard le cri des camelots qui débitaient la gloire du « brave général » en portraits et en

biographies. J'entendais aussi les clameurs de mes camarades, que cette monstrueuse réclame excitait comme une provocation. Si médiocres fussent-ils pour la plupart, ils étaient des intellectuels, ils avaient la fierté que donne la culture de l'esprit, et ce mauvais soldat les humiliait par ses complaisances pour l'imbécillité populacière. Et moi qui dominais ces contradictoires clameurs de toute la hauteur de ma volonté, je m'arrêtais dans ma marche, je me croisais les bras et je pensais : quelle ne serait pas la destinée de l'homme qui saurait donner une parole à tous ces cris, une direction à tous ces gestes ! La démocratie française attend le héros de pensée qui la délivrera des politiciens et des gens d'affaires. Celui-là organisera la confusion de ses désirs, il coordonnera ses puissances dispersées, il électrisera son âme engourdie. Un Bonaparte intellectuel surgira du désordre, et sa supériorité sera grandie par la bassesse de ses adversaires. Mais il triomphera pour créer, non pour détruire. Il ne ressuscitera pas les simulacres du passé et il n'épuisera pas d'avance la postérité de sa patrie. Des lois seront ses bulletins de victoire, et des monuments de justice ses arcs de triomphe. « Oui, m'écriais-je en m'exaltant jusqu'à frapper

du poing ma table, un homme, un seul homme, et ce pays-ci sera sauvé! » Et, dans mon évocation d'une France purifiée par la volonté du génie, j'exaltais jusqu'à l'enthousiasme les grandes passions de mon adolescence : l'amour de la démocratie et le culte des héros.

Ces minutes duraient peu. J'avais l'esprit trop discipliné par l'exercice des méthodes critiques pour ne pas me représenter le fabuleux de telles rêveries. Un Bonaparte intellectuel! Chimère plus contradictoire que d'accorder la moralité au vautour ou la tendresse au tigre! Le héros de pensée n'est-il pas d'avance empêché d'agir par la délicatesse de ses scrupules? Si Bonaparte avait eu l'intuition de la moralité vraie, il ne serait même pas devenu général. Dès qu'elle s'applique à beaucoup d'hommes et à de grands événements, l'action personnelle est accompagnée d'un esprit de ruse et de violence qui révoltera toujours les purs intellectuels. Dans tout grand politique s'agite une âme de proie, et cela suffit à ce qu'aucun penseur ne soit jamais un grand politique. Pour qu'il le devînt sans déchoir, il faudrait que les hommes fussent changés, et qu'ils obéissent par amour, non par contrainte. Mais alors

ils seraient tous des héros, et il n'y aurait plus besoin de gouvernement.

Ainsi je rêvais, et, me représentant les conditions historiques de notre temps, ces armées colossales et ces champs de bataille industriels d'où s'élève la fauve odeur de l'humanité primitive, je bafouais mes projets de césarisme intellectuel. L'histoire du siècle, qu'avec tant de passion j'avais interrogée, m'avertissait qu'entre tous les gouvernements fondés sur la force le césarisme était le pire. Les deux Napoléon avaient ensanglanté le siècle et mutilé la France. Je haïssais dans le boulangisme une contrefaçon grossière de leur système, et le programme démagogique du « Parti national » ne me dupait pas. Le régime parlementaire, avec la liberté de la presse et de la tribune, avec la division des pouvoirs et la possibilité indéfinie de renouveler le personnel politique, m'apparaissait comme la conception la moins contraire à l'aristocratie intellectuelle que j'avais rêvée. Le problème n'était donc pas de reculer jusqu'au passé par un mauvais essai de césarisme militaire, mais d'avancer jusqu'à l'avenir par une réforme hardie du parlementarisme républicain.

Dans ces dispositions d'esprit, je résolus de me

mêler aux mouvements politiques de ma patrie. J'étais décidé à m'y grandir jusqu'à la mesure de mon énergie. Je commençai par m'affilier au comité antiplébiscitaire des étudiants. J'en devins bientôt l'un des chefs les plus énergiques. J'y connus dans son fond tout ce que j'avais soupçonné des hommes, leurs platitudes d'esprit, et comme ils ne s'allient que pour se trahir. Ce spectacle, plus choquant chez de tout jeunes gens que parmi les hommes mûrs, rendit mon esprit plus amer, mais ne m'éloigna pas d'agir. J'envisageai très nettement que la bassesse des individus est un coefficient nécessaire de l'action politique. J'éprouvais même un âcre plaisir à ces séances poussiéreuses des comités où s'étalait toute l'animalité des caractères humains. Les plus hautes questions étaient ravalées par des bouches ignobles, et sur ces masques enflammés et blafards la vérité devenait mensonge. Il s'agissait pour moi de rester au-dessus de tant de bassesses. Je fus d'abord trouvé hautain et distant. Cela me nuisit, mais la souplesse de mes manières corrigea ce qu'il y avait d'inévitablement dédaigneux dans mon attitude. Pourvu qu'on ne les blesse pas, les hommes souffrent qu'on les méprise. Le simple tact des convenances leur apparaît alors comme

une grâce qui leur est faite, et dont ils vous savent gré.

Mais, si passionnantes que me fussent ces premières expériences de la politique, elles n'épuisaient pas mon énergie, et j'étais impatient de la manifester par une œuvre que ne diminuât pas d'avance la médiocrité de l'entourage. Il y a ceci d'admirable dans le livre que par lui une âme de jeune homme se peut révéler tout entière. Un livre est un acte pur que n'engagent plus des alliages réfractaires. Les mots seuls, qui sont les représentants des morts, y limitent l'esprit. Mais s'il sait leur donner sa frappe, ils lui deviennent des instruments plus dociles que les hommes. Je voulus donc écrire un livre, parce que j'avais à dire à mon temps des choses que je ne pouvais lui faire savoir par l'action publique. Vers l'histoire m'attiraient mes premières études et un goût vif des crises sociales; j'étais préparé à la bien comprendre par l'épreuve que je faisais des hommes. Je cherchai une époque qui fût un cadre à mes pensées. La période du 18 Brumaire m'apparut comme merveilleusement destinée à mon dessein. Ce moment décisif, où la volonté d'un homme absorba la révolution d'un peuple, m'avait depuis longtemps intéressé par la complexité des carac-

tères qui s'y révélèrent et des événements qui y aboutirent. Les pouvoirs civils corrompus et affaiblis, les appétits du pouvoir militaire, et César naissant, m'offraient avec mon temps de précieuses comparaisons.

Je compris que cette époque, rehaussée par le tragique de la Révolution, me pouvait être la matière d'une œuvre retentissante. J'en voulus faire jaillir, pour mes contemporains et pour moi-même, un enseignement et des passions. Vers la fin d'août 1887, je commençai d'enthousiasme ce livre. Il fut terminé en sept mois. Je connus alors ces jouissances et ces dégoûts incomparables au travers desquels s'accomplit la création d'une grande œuvre. Que de fois, dans l'atelier du faubourg où je m'étais retiré, les bleuissements de l'aube teignirent mon papier doré par une lampe à son déclin ! A cette heure singulière, dans le froid clair du matin neuf, quand les charrettes lointaines tintent par des rues vides, et que de grêles clochers sonnent la prière matinale au monstrueux Paris qui gronde et se réveille, mon esprit plus lucide rencontrait de beaux mouvements. Parfois le sang me courait si fort du cœur au cerveau, et mes nerfs vibraient si magnifiquement, que je ne pouvais plus rester à ma table

de travail. Je me levais, je sortais, j'étais contraint de calmer par la marche l'enthousiasme où la résurrection des morts célèbres m'avait haussé...

Mon livre, court et enflammé, plut à un grand éditeur parisien, qui le lança à travers l'agitation de la France. Son succès fut plus grand que tout ce que j'avais rêvé. Ce tableau d'une époque qui était comme la prophétie de la nôtre, cette manière renouvelée, tout ensemble précise et brûlante, de graver l'histoire, ces conclusions où les partis voulurent lire la pensée d'une génération, assurèrent à mon nom une célébrité européenne. Près de trente éditions furent épuisées dans le mois de février 1888. Je fus incontinent élu président du Comité central antiplébiscitaire des étudiants. Chaque matin les journalistes m'élevaient aux nues ou me traînaient dans la boue. Pour les uns j'étais un prince de la jeunesse intellectuelle, et les autres me traitaient de jeune « vendu » aux fonds secrets. Je jouissais avec fièvre de ce grossissement de ma personnalité, et les déformations, même insultantes, que la presse en faisait ne me désolaient pas. Ma soif de notoriété s'y étanchait, et peu s'en fallut qu'alors je ne perdisse à tout jamais la mesure où un homme dès

longtemps préparé à la mort se doit toujours tenir pour n'être pas grotesque.

Je savourai ainsi les premières émotions de la popularité littéraire. Je connus la sollicitude qui transporte l'écrivain aux devantures de grandes librairies, d'un quartier de Paris à l'autre, et qui lui fait vérifier si la pile de ses exemplaires est toujours bien en vue, et de combien elle a diminué dans la journée. Je ressentis chaque matin le petit choc au cœur que donne la réception des coupures insérées dans les enveloppes jaunâtres de l'*Argus*. Je dépouillai et j'entreteins une correspondance européenne. J'écrivis des articles pour répondre à des erreurs ou à des attaques. Je prononçai plusieurs discours dans des banquets où la jeunesse contemporaine confortait son idéal à l'heure du champagne. Enfin, deux duels achevèrent de m'illustrer en m'épuisant. L'effort cérébral où je m'étais tendu tout l'hiver s'était compliqué de l'excitation nerveuse que ma vie nouvelle entretenait. Je ne pouvais plus dormir. Je ne me couchais jamais avant deux heures du matin, et le lendemain, au réveil, une barre brûlante pesait sur mes intestins, mes yeux étaient comme piqués par un acide. Je me préparais à quitter Paris pour le printemps et

l'été, lorsqu'un événement imprévu, me maintenant dans la lutte, acheva de donner un cachet original à ma destinée.

L'un des deux députés du quartier des Écoles mourut d'une embolie aux premiers jours de mai. Ce vieux médecin radical avait achalandé beaucoup de Homais parisiens. Aussi, depuis quinze ans, les loges maçonniques et les boutiques à bocaux verts le déléguaient sans conteste pour représenter à la Chambre la première circonscription du VI^e arrondissement. Sa mort subite embarrassait fort le ministère. La crise boulangiste était plus dangereuse que jamais. Dans le désarroi qui suivit la mort du docteur Desclars, deux candidatures furent mises en avant. Les boulangistes présentèrent un courtier en vins, fameux aux réunions publiques, et les gouvernementaux se déclarèrent pour un professeur de la Faculté de médecine. L'échec de ce dernier parut dès l'abord certain. Il n'était pas populaire, il ne savait pas parler à la foule, et ses idées toutes raides étaient comme cristallisées. Cet excellent universitaire faisait un mauvais politique. Alors, dans ce solennel moment d'agitation sociale, les étudiants se déclarèrent peu satisfaits du candidat qui leur

était imposé. Des conciliabules tumultueux furent tenus. Le comité antiplébiscitaire provoqua une assemblée générale des étudiants. Il y fut décidé à la presque unanimité qu'une candidature franchement indépendante serait opposée à la gouvernementale et à la boulangiste. Mon ami Marcelin, esprit de flamme qui s'était attaché à moi, monta à la tribune et dans un discours brûlant proposa mon nom aux suffrages de l'assemblée. Une vaste acclamation s'éleva. Je fus déclaré d'enthousiasme candidat de la « jeunesse des Écoles ». Minutes inoubliables où l'orgueil bandait si bien mon énergie que je me semblais devenir ma propre statue ! Je fis face à la gloire sans qu'elle m'accablât, et, dans cette aventure où ma destinée m'égalait à ma chimère, j'oubliai mon misérable moi, je parlai comme si j'eusse été l'homme de génie que j'avais rêvé d'être. Ce discours paracheva mon triomphe d'un soir.

Je connus alors cette fièvre singulière dont je m'imagine que tous les hommes d'action ont dû souffrir dans la première grande épreuve de leur vie politique. Pendant plusieurs nuits et plusieurs jours je vécus non plus dans le présent, mais dans l'avenir. Je ne dormais plus, je n'agissais plus, je ne pensais même plus. Comme si j'eusse

été sous la cloche d'une immense machine pneumatique, un vide s'était fait dans mes sensations, et j'étais opprimé jusqu'au halètement par l'avenir. Je n'ai jamais plus éprouvé cette émotion si spéciale. L'image de mon élection m'obsédait, les chances de victoire ou de défaite m'hallucinaient, et, que je fusse levé ou couché, dans l'isolement de la nuit ou les agitations du jour, ma pensée ne se détachait pas de l'heure fatidique où serait proclamé le scrutin. Rien d'autre ne m'intéressait, et, mes amis me l'ont dit depuis, je les effrayai par un sourire figé et des yeux fixes qui témoignaient que j'étais *ailleurs* que dans l'instant présent. Mais le triste pouvoir que j'ai d'épuiser en quelques jours la nouveauté des sensations les plus vives me servit en cette circonstance. La surexcitation du désir tomba. Je considérai d'un regard lucide la situation que j'avais acceptée.

Je ne pus me dissimuler combien peu de chances j'avais d'être élu. Soit qu'ils fussent trop jeunes ou qu'il votassent ailleurs, la plupart des étudiants qui m'avaient acclamé n'étaient pas mes électeurs. Les comités locaux ne me connaissaient pas, et surtout comment lutter contre la folie boulangiste qui hallucinait Paris? J'allais

compromettre dans une aventure mon avenir politique. Je m'aliénerais du même coup le gouvernement et l'opposition en gênant leurs manœuvres. Un tel dégoût m'envahit alors que durent me reconforter ces admirables amis de la première jeunesse qui nous sont comme des consciences plus infaillibles, parce qu'elles ne logent pas dans notre sensibilité. Ils me firent comprendre que l'intérêt de cette campagne n'était pas dans le fait d'être élu, mais dans la gloire de manifester les idées d'une génération nouvelle. Délivré dès lors du souci de la réussite immédiate, je compris le bénéfice que mon œuvre et ma personne retireraient de mon attitude. Il s'agissait beaucoup moins d'être député à vingt-cinq ans que d'agiter l'opinion par le programme social proposé aux dernières pages de mon *Dix-Huit Brumaire*.

Dans cette conviction nous engageâmes, mes amis et moi, une campagne véritablement héroïque. Présent à toutes les réunions électorales, conspué toujours au début, mais souvent acclamé à la sortie, escorté d'un bataillon aux poings solides et à la voix retentissante, je disputai heure par heure le terrain à mes adversaires. En moi se révélaient des forces inconnues. J'arri-

vais à la tribune, j'avais la gorge sèche, et la peur de la foule me faisait trembler. Mais bientôt j'éprouvais une joie intense à lutter contre les clameurs, à polariser l'électricité de l'assemblée et, monté parfois sur une table, à dominer l'orage par mon geste et ma voix. En moins de trois semaines nous brassâmes la « matière électorale ». Le peuple, qui est toujours troupeau, subissait peu à peu le prestige de mon entourage. Ces étudiants vigoureux formaient un noyau qui agglomérait la masse.

Pendant la journée, mes secrétaires improvisés et moi, nous recevions en permanence les électeurs et les journalistes. Avec les habitants du quartier je discutais des intérêts locaux de voirie, d'éclairage ou d'habitation. Je trouvais pour chacun des solutions rapides et une promesse dont ils se satisfaisaient. Que de bavardages glaireux je dus essayer dans des cafés souillés de mouches pendant ces lourds après-midi de juin ! Francs-maçons mangeurs de prêtres, socialistes buveurs de bière, faces congestionnées et chauves, figures jaunies et chevelues, j'ai subi vos familiarités ! Au sortir de ces colloques poisseux, quand vers la fin du jour je pouvais respirer seul quelques instants l'air frais du soir sous les

platanes du Luxembourg, une honte me montait des souillures où je m'étais roulé par ambition. Mais déjà les salles chaudes d'humanité et brûlantes de gaz me rappelaient aux rues populaires. Le spectacle des affiches où mon nom s'étalait en lettres énormes me grisait comme un alcool; j'entrais, je pérorais, je vociférais jusqu'à minuit, déployant le mensonge bariolé des programmes, et parfois aussi agitant aux regards fascinés du peuple le beau mirage de l'idéal.

Ma candidature faisait des progrès sensibles. Mon concurrent opportuniste, le professeur Mondrel, était un bourgeois timoré que les grossièretés des réunions publiques mirent en fuite dès les premiers jours. Le boulangiste, fort de sa racaille, me faisait une guerre féroce; mais nous tenions bon, et j'avais sur lui l'avantage d'une renommée intellectuelle. Les journaux m'aidaient puissamment, car presque tous leurs reporters étaient mes camarades. Les socialistes révolutionnaires, trop peu nombreux pour présenter un candidat, mais ennemis farouches de Boulanger comme de Ferry, approuvaient l'énergie de mes critiques sociales. En même temps, diplomate courtois, je m'abstins d'injurier mon concurrent

gouvernemental, et il fut convenu, entre le professeur Mondrel et moi, qu'au ballottage le moins favorisé se désisterait en faveur de l'autre.

Le dimanche du scrutin arriva, journée brûlante et poussiéreuse d'été, que je consumai avec quelques dévoués amis dans l'horripilation silencieuse de l'attente. De sept à neuf heures du soir, on nous fit passer des résultats. Ils étaient incertains et contradictoires; ils ne firent qu'exaspérer mes nerfs. Enfin, à neuf heures et demie, le total officiel des votes nous fut communiqué.

Il se répartissait ainsi :

Inscrits : 8 092. — Votants : 7 840.

Majorité absolue : 3 921.

BOULAY, boulangiste.	3 796
ROZEL, républicain indépendant.	2 105
MONDREL, radical.	1 884
Blancs et nuls.	55

Il y avait ballottage, et je devenais le candidat unique des républicains au second tour. Le départage des voix attestait la possibilité du triomphe. Ce succès décupla l'énergie de mes partisans. Le professeur Mondrel, soucieux de rester sympathique aux étudiants, se désista d'une manière flatteuse pour moi. Les deux semaines qui sui-

virent furent vraiment passionnantes. La chaleur de la saison avivait l'ardeur des partis. Boulangistes et républicains se heurtèrent, rue par rue, jour par jour, en des meetings violents.

L'attention de toute la France fut portée sur ce duel entre intellectuels et démagogues que le lieu comme les circonstances rehaussaient d'un relief si original. En ces derniers jours, ma personnalité ne compta plus, mon nom devint un symbole. Je puisai dans l'exaltation de ceux qui m'entouraient une énergie qui me soutint jusqu'au 16 juin. Ce jour-là, presque tous les électeurs avaient pris part au scrutin. Sur 7 961 votants, je fus élu par 3 998 voix contre 3 912 accordées au courtier en vins. Quatre-vingt-six voix de majorité m'envoyaient siéger au Parlement. J'avais vingt-six ans et trois mois.

Lorsque vers une heure du matin, ayant pris congé de mes partisans, je quittai le café de Cluny où s'était célébré notre succès, la nuit d'été commençait à fraîchir. Un grand souffle raviva mes poumons opprimés par le gaz. J'étais saturé du bruit, de la lumière et des hommes. Je cherchai la solitude et le silence. Craignant d'être reconnu et acclamé si je rentrais chez moi par

le boulevard Saint-Michel et la rue Soufflot, où criaient encore des bandes d'étudiants et de femmes, je fis un long détour et je suivis le boulevard Saint-Germain, la rue de Seine et la rue de Tournon. Le calme de ces quartiers endormis coula dans mes sens comme une boisson délicieuse. A la cantonade, des cris hilares de « Vive Rozel ! » retentissaient dans la sonorité de la nuit. Ce dernier écho de mon triomphe m'agaça plutôt. Mes nerfs étaient si agités que j'eus la certitude de l'insomnie si je remontais chez moi. Il me plut de contourner le jardin du Luxembourg par le circuit de la Pépinière et de l'Observatoire. Sous les marbres noirs d'un ciel hautain glissaient des mousselines très blanches, et la brise des ténèbres était si profonde qu'elle semblait faire scintiller les étoiles elles-mêmes.

Nobles rues solitaires de Vaugirard et d'Assas, par combien de nuits pareilles ne vous avions-nous pas remontées, quelques camarades et moi, étudiants ignorés qui jusqu'aux premiers frissons de l'aube derrière les noirs feuillages prolongions des exaltations métaphysiques ! Dans cette nuit, à la lueur des derniers becs de gaz, sur les murs du jardin et des maisons, s'étalait en lettres d'un pied de haut la réclame indéfini-

ment multipliée de mon nom : « RAOUL ROZEL, RAOUL ROZEL ». Ce nom que j'avais porté si obscurément fier, quel grossier tapage en déflo-rait l'intime noblesse ! Plus encore que l'écho des vivats hilares m'acclamant à la cantonade, ces affiches violentes me furent pénibles. En vain l'odeur mouillée et de miel émanait des marronniers et des pelouses, en vain le paysage essentiel s'ennoblissait sous la rosée des étoiles. La nausée de toutes les promiscuités où s'était faite mon élection me remonta dans l'âme, et j'en dus subir le long vomissement amer.

Quand j'eus remonté les cinq étages de l'appartement que j'occupais dans la partie haute de la rue Gay-Lussac, l'odeur renfermée d'un jour chaud m'étouffa. Je me jetai sur mon lit pour dormir. Mais les images de trop de sensations me tyrannisaient. Leurs déformations grimacantes s'accrurent. Je me relevai. J'allumai des bougies. Leur éclat me brûla les yeux sans m'apaiser. Je refis la nuit dans ma chambre, et j'ouvris toutes larges mes deux fenêtres sur Paris.

Une irradiation blanche s'élargissait à ma droite. Une couronne de lumière semblait posée au loin parmi les violettes de l'aube. C'était Montmartre.

La ville émergeait silencieusement des repositoires nocturnes. En cette heure glacée, elle prenait, par la géométrie de ses maisons et de ses voies, l'apparence d'un cimetière de l'humanité. D'antiques monuments s'y détachaient comme les chapelles funéraires des siècles. Je me représentai que dans cent ans au plus les deux millions d'êtres humains qui dormaient là seraient en effet des morts, et que moi, qui m'agitais pour être connu d'eux, je les aurais précédés ou rejoints. Ma pensée vacilla dans les frissons de l'aurore, et la mélancolie de la mort me fut plus apaisante que toute chose. J'avais atteint le point de vue d'où l'on se juge.

« Voici, pensai-je, qu'en moins de dix mois, tu as moulé ta chétive existence au modèle que tu avais imaginé tout enfant. Plus heureux que la plupart, tu as projeté au dehors ta nature sans qu'elle en ait été défigurée ni bafouée. Déjà les hommes se sont habitués à ton nom, et pour le rendre légendaire tu n'as plus qu'à marcher vers l'histoire. Ne crains pas que le génie de ta race t'abandonne. Tu es venu pour lui donner une figure encore inconnue. Ces peuples endormis dans les grisailles de l'aube attendent de toi ou de ton semblable la parole qui harmonisera leurs labeurs,

et le geste qui ordonnera leurs actes. Pourquoi donc es-tu si triste, toi qui veilles pendant que les autres rêvent, toi dont le cerveau reste lucide, quand les leurs s'égarerent aux vents du songe?

« Ah! je voudrais dormir aussi! Je voudrais être comme ceux qui poursuivent dans leur sommeil un embrassement mutuel. Il est vrai qu'ils dorment, mais en dormant ils s'entr'aident. Moi, je n'ai vécu qu'avec les morts, et je n'ai aimé que ceux qui ne sont pas encore. La lettre imprimée et la parole publique ont tramé entre mes semblables et moi d'infrangibles réseaux. Quand j'évoquais les fantômes de l'histoire, j'ai dû quitter la compagnie des vivants, et quand je suis revenu vers eux, ils ne m'ont été que des instruments. Et maintenant, je suis seul dans ma célébrité! »

Cette sensation de solitude absolue me fut intolérable parmi les roses plus vives de l'aurore, qui déjà coloraient mon balcon et toute la ville. Le soleil cerise s'élargissait dans les oranges resplendissantes de l'orient, et un violet blanchâtre, comme de prunes encore intactes, duvetait les lointaines collines.

« Oui, continuai-je, d'innombrables créatures humaines me connaissent et me connaîtront, mais

pourquoi n'aurai-je pleuré avec aucune d'elles? Ma mère essuya-t-elle jamais mes larmes? Petit garçon, j'étais déjà si fier qu'entre son âme et la mienne j'avais marqué des distances. J'ai si bien pétrifié ma statue que personne n'a plus cherché le chemin de mon cœur. Mes amis ne m'ont été que des compagnons utiles ou agréables; aux femmes je n'ai demandé que des délivrances rapides, et les déshérités ne m'ont procuré que des émotions de pensée. Oh! être saint Vincent de Paul ou le chevalier des Grioux plutôt que Bonaparte ou Disraëli! La sécheresse de mes ambitions m'étouffe, j'ai soif du goût chaud et salé des larmes humaines. »

J'avais la gorge aride. Je saisis une carafe d'eau claire, j'en bus un long trait, et je versai le reste sur mon front et mes mains qui brûlaient. Je m'assoupis.

Alors, dans la profusion d'une aurore de juillet, s'avança l'image de la femme qui rassasierait mes désirs. Elle était grande et noble, et dans ses yeux de mer agitée se fondaient toutes les nuances de la sensibilité humaine. Son corps était parachevé d'étoffes somptueuses et légères, et la blancheur de ses mains s'avivait d'un anneau de diamants et de perles. Son front bombé par la

pensée était adouci par le soir brun de ses cheveux, et l'ironie de son sourire approfondissait la tendresse de sa bouche. C'était la fille des civilisations occidentales. Dans sa démarche comme par son visage elle apparaissait l'héritière des siècles patriciens. Comme les fleurs de sa pensée devaient être secrètes, et les fruits de son cœur savoureux!

Dans le demi-sommeil où je glissais, sa voix savante m'arrivait comme une musique de soleil :

« Sur ma poitrine fraîche j'apaiserai ta jeunesse en fièvre. Au miroir courbé et plus suave de mon âme, viens regarder ton âme. Mes bras et mes seins te seront un asile contre les injustices humaines. Je prononcerai des phrases et je ferai des gestes qui ne choqueront pas le goût du parfait que tu pris aux images anciennes. Je t'enivrerais de la beauté antérieure et de celle qui n'est pas encore. Je multiplierai pour toi les attitudes de l'âme. Je te serai celle d'hier, et celle d'aujourd'hui, et encore celle de demain. En moi tu aspireras l'odeur essentielle de la race, en moi tu revivras toutes les choses qui sont. Au terme de tous tes rêves, toujours nouvelle et cependant toujours la même, j'apparaîtrai comme l'horizon aux yeux du voyageur. Et pour que les hommes

ne te piétinent pas, j'ordonnerai ta vie en y répandant ma fortune. Je t'apporterai l'or qui rend invulnérable, et je ferai ton prestige matériel si puissant que tes ennemis même te flatteront. Insensible alors aux rongeries de la médiocrité, tu marcheras tranquille vers l'histoire, tu accompliras ta destinée. Et si tu veux encore pleurer, tu viendras pleurer à l'ombre de mes lèvres, qui boiront ta douleur en sublimant ton âme. »

II

Elu député à la fin de juillet 1888, Raoul Rozel n'avait guère pris part à la session d'été que pour s'entendre valider. Quelques jours après, la Chambre avait été prorogée jusqu'en octobre. Rozel avait mis à profit ce délai pour calmer ses nerfs par un voyage depuis longtemps projeté aux lacs anglais et aux montagnes d'Écosse. Il était, en septembre, rentré à Paris afin d'organiser sa nouvelle existence.

De simple étudiant, Raoul Rozel était devenu un personnage politique et littéraire. Il dut choisir un appartement plus adapté à son nouveau rôle. Au centre même de son arrondissement, il le trouva dans une des anciennes maisons qui subsistent rue de Vaugirard, en face le Petit-Luxembourg, au coin de la vieille rue Férou,

sur le terrain où s'élevait jadis l'hôtel de M^{me} de la Fayette, quand auprès du jet d'eau la Rochefoucauld avec Sévigné venaient jusqu'au crépuscule distraire la tendre marquise. Cet endroit de Paris garde quelque empreinte des grands siècles. Les bâtiments y sont antiques, avec de hautes fenêtres et de larges toits d'ardoises. Saint-Sulpice leur forme un arrière-plan décoratif, et les restes du Petit-Luxembourg, joints au Musée par d'harmonieux ombrages, les encadrent d'une nature qu'ouvragea l'histoire et qu'achève l'art. L'entourage du Sénat, du Musée, du Presbytère et de vieux hôtels communique à ces maisons une atmosphère de noble gravité. Les appartements y sont vastes, avec des plafonds de cinq mètres et des chambres profondes. C'est au premier étage d'une de ces maisons que Raoul Rozel voulut habiter. Il installa son cabinet de travail sur la rue, au soleil du matin, qui en cette saison traverse les premières agonies des feuillages d'automne.

Dans cette vaste pièce, depuis quelques jours, il entrait tous les matins, à cinq heures, dès la première aube. Il allumait un grand feu de sarment et de bois à la cheminée ancienne, et dans l'heure fraîche et frissonnante de la dernière étoile il

retrouvait ses beaux élans d'autrefois, il ressentait une fine ivresse d'action intime, il maniait et classait ces vieilles lettres, ces cahiers jaunis, toute cette papeterie d'où monte l'odeur du passé. A relire tous ces documents des années révolues, qu'il les brûlât aux flammes ou qu'il les rangeât aux cartonniers, Rozel s'attardait de longues heures, et le soleil emplissait déjà sa chambre avec le bruit des rues quand le domestique lui rappelait l'heure du premier déjeuner.

Il avait ainsi retrouvé, dans un paquet de papiers qu'il retirait de sa malle, parmi des dossiers d'affaires, des lettres de famille et des notes d'hôtel, le fragment singulier qu'on vient de lire, et il en reparcourait les pages raturées. Il souriait, non sans ironie, devant cette projection théâtrale de son moi, fixée sur le papier en un jour d'enthousiasme. Il surprenait dans ce récit les arrangements involontaires grâce auxquels son destin apparaissait plus noblement composé. Il y retrouvait ce don singulier qu'il avait déjà, petit garçon, d'amalgamer les rêves de son ambition avec sa vie, et d'agrandir sa personnalité jusqu'à l'idéal qu'il s'en était fixé.

« Il y a du cabotin en moi, pensait-il en marchant vers les fenêtres déjà bleuies par l'aube. Il

ne connaîtrait de moi qu'une figure de théâtre, celui qui, sans m'avoir jamais vu, lirait ces pages. Et pourtant j'étais sincère en les écrivant ! C'est moi, et ce n'est pas moi. Je n'ai retiré du passé que les traits d'un masque à effet. Mais où est la figure de l'adolescent que je fus ? Quelle mémoire en garde la vraie empreinte ? »

L'image de ses parents traversa sa conscience. L'autre face des choses lui fut présente, et les tableaux de sa jeunesse se déroulèrent.

Aux brumes de l'autrefois, la place d'une petite ville réapparaît, très distincte. Il y a un escalier à quatre marches qui mène au terre-plein d'une place fermée de barrières vertes, il y a deux rangées de tilleuls trapus, une lourde statue rouillée, et autour, des maisons à deux étages, grises et sales. Dans l'une d'elles un petit garçon joue avec d'autres petits garçons et des petites filles, au fond d'une chambre pleine de poupées. Il crie fort, il prétend dominer en roi, il veut être obéi de suite. Mais ses sujets se moquent de lui et le bousculent, il se fâche, son visage tourne au rouge sombre, il frappe du pied avec rage, il entre dans une crise folle jusqu'à ce que sa mère survienne, et, avec la moitié d'un bol d'eau froide jeté à la figure, l'inonde de fraîcheur et de ridicule...

Une autre scène se passe dans un collège. Il a dix ans; enfant studieux et volontaire qui n'aspire qu'à primer, il vient d'arriver, son carton à la main, dans la cour croissante d'élèves. On compose en histoire : il se récite encore une fois un chapitre de son livre, et ne se mêle pas aux bavardages des camarades. Comme il a un col blanc, des culottes fines, les bas bien tirés, qu'il est toujours le premier et que son caractère est fier, les gamins de sa classe le détestent. L'un d'eux s'approche sournoisement et le renverse dans la boue avec ses cahiers et ses livres. Une bataille s'engage où il n'est pas le plus fort. Meurtri, souillé, moqué, il est puni sur le faux témoignage de deux camarades. Il n'en prend pas moins part à la composition, et il sera le premier. Mais au sortir de la classe, dans la rue, il provoque son agresseur, un voyou rougeaud à tête de dogue, qui le roule dans le ruisseau. Il rentre à la maison, la gorge serrée, les yeux gonflés de larmes qui ne peuvent sortir; son père le gronde sévèrement, et remonté dans sa chambre, d'une gorge qui étouffe, et de mains qui se crispent sur les draps du petit lit où il s'est jeté tout sanglotant, il maudit la bassesse du monde, il apprend dans son cœur à craindre et à mépriser la foule.

Plus tard, il a seize ans, il est en rhétorique, il se grise d'ambitions sauvages, avec quelques camarades, en fumant la pipe dans la grande rue de la sous-préfecture, au nez des drapiers et des mercières, et en déclamant des tirades de *Ruy Blas* aux ombrages du jardin public. Son rival au lycée, un camarade riche et qui le recherche, le fait inviter à dîner par ses parents. Il accepte, très fier. Mais quand il entre dans l'hôtel de son ami, qu'un valet de chambre lui prend son pardessus et son chapeau, qu'un autre le conduit au salon, tout le luxe moderne l'éblouit d'un seul coup par cent détails ignorés. Dans cette atmosphère de somptuosité, en face de femmes qui lui paraissent parées et qui ne sont qu'habillées, près d'hommes aux gestes rares et fermés, le fils de petits bourgeois perd son assurance, et, avec elle, ses moyens. L'accueil à la fois composé et aimable qui lui est fait, l'attitude réservée des convives, le service compliqué de la table, la multiplicité des usages mondains qui sont hiéroglyphes pour lui, tant de sensations absolument neuves le déconcertent et l'assotent. Il ne sait pas se servir des cuillers spéciales pour le saumon, ni prendre aisément sa part dans un plat. La présence d'un

domestique derrière sa chaise lui pèse, il se trouble aux questions aimables que lui fait la maîtresse de la maison, il s'imagine que tout le monde le dévisage; il répond par phrases balbutiées, il renverse un des quatre verres de vin qui sont devant lui, et il s'estime stupidement humilié. La réserve naturelle des gens du monde lui paraît une froideur calculée à son égard. Un chaos de sensations trouble sa cervelle, et, quand le dîner est fini, que la soirée se passe, il ne sait plus s'en aller. La mère de son ami, une femme gracieuse et un peu froide qui a observé non sans curiosité ce jeune sauvageon, lui fait avancer son coupé pour le reconduire à la maison paternelle. Il prend un congé à la fois humble et guindé. Son sang ne se refroidit que dans la solitude de la voiture, dont le luxe lui est encore une surprise. Le voici enfin devant la petite maison qu'habitent ses parents. Il rentre, sa mère l'attend, demande si la soirée a été bonne; il répond en hâte, sans épanchement, et monte aussitôt qu'il le peut dans sa chambre. Petit plébéien qui, sous le regard des laquais, parmi l'orfèvrerie, les cristaux rares et dans l'air pesant des riches, t'étais senti tout à coup médiocre en tes vêtements, en ta famille, en tes manières,

qu'elles t'avaient été vives, ces premières pointes de l'envie, ces premières oppressions de la fortune ! Tu rapportais de la maison du luxe une vision âcre et chaude. Ton humiliation, d'autant plus cruelle qu'imaginaire, nourrissait en toi contre ce luxe et ce monde des rancunes, qui étaient encore des désirs vers tout ce qui est riche et tout ce qui est élégant.

« Voilà, se disait Rozel à soi-même, voilà les premières sensations fortes de la vie, celles qui nous marquent d'un fer rouge et obscur. On ne les oublie plus, elles sont entrées dans notre sang, leur brûlure nous réveille à toutes les heures d'importance. Il ne suffit pas de se considérer triomphant et comme lauréat sur une scène. Cette mégalomanie a ses dangers. Il faut se connaître misérable et humilié, jeune enfant sans armure contre les blessures du monde. Je veux toujours me souvenir que mes parents étaient de situation modeste, et combien mon orgueil a souffert avant que j'atteignisse des réalisations plus brillantes que durables, dont je dois faire peu d'état si je veux grandir encore, et m'assurer à la fin dans une position d'airain. »

Il était enfoncé dans un large fauteuil Louis XIII et regardait les premiers ors obliques du soleil étamer doucement la tenture vieux rose à gros grains dont il avait fait recouvrir son cabinet de travail. Le flot de ses souvenirs le ramenait par une boucle imprévue vers le futur. « Trêve à ces rêveries, pensa-t-il. Travaillons. » Et il se mit à écrire des lettres politiques, courts billets qui calmaient sa faim d'action. Mais la mémoire n'avait pas épuisé ses enchantements. C'est une magicienne qu'on n'évoque pas pour la congédier à son gré. Elle s'installe dans l'esprit, elle y rallume les foyers éteints, et ne s'évanouit qu'au-dessus de cendres froides.

Il avait repris, sans y songer, son cahier de souvenirs, il en tournait les pages, et se complaisait malgré soi dans cette confession de son être le plus intime. Il tourna les derniers feuillets, il relut cette évocation de la femme qui harmoniserait sa vie et ordonnerait sa destinée.

Un frisson le prit, le dégoût signa plus fortement les plis de sa bouche, et la mémoire des maîtresses qu'il avait eues l'imprégna d'amertume.

Il se revit à douze ans, communiant mystique

et sensuel, qui, sur les dalles glacées de l'église, avait déjà des chaleurs d'âme et des élans gonflés vers ses petites amies de catéchisme. L'allée seule du chœur séparait les bancs des garçons et les bancs des filles. Un rêve multicolore s'épanchait des vitraux, l'encens exaltait les nerfs, et une volupté indéfinissable émanait des orgues et des voix. Ah! premiers baisers auprès du confessionnal, aux exercices du soir, premières gouttes du poison sacré bues aux lèvres d'une fillette, parmi la crainte du péché et le frisson pressenti de la femme! Troubles singuliers dont ses sens trop tôt frémirent, et qui par avance épuisèrent dans son imagination la belle mysticité des amours adolescentes...

Une autre fois, c'est l'après-midi de mai dans une grasse vallée de la Manche. Le serpent d'une eau rapide frissonne à travers le vert bleui des prairies; de grosses mûres noires pèsent par grappes sur les ronces des talus. Les nues arrondies et blanches nagent dans la coupe éblouissante du ciel; la lumière tranquille du soleil de cinq heures dispose harmonieusement les clairs et les noirs sur les masses des bois. Ça et là des chevaux hennissent aux pacages, des bœufs accroupis ruminent. La fécondité de la vie inonde

les paysages, elle flotte dans l'air avec la bourre brillante des peupliers, elle y chante avec les scherzos des oiseaux, elle y vibre avec le premier parfum des menthes rosées, elle y caresse avec la lumière épanouie du soleil. Sur une route, rouleau moiré de soie orange et bleue, c'est un événement bien banal de marcher aux côtés de sa sœur et d'une amie de sa sœur, un peu en avant des parents, dans une promenade de vacances. Mais pour un être de quinze ans c'est une sensualité à défaillir qu'une telle promenade à cette heure et dans ce paysage. L'amie est une jeune rousse dont la peau blanche, les yeux vert sombre, les lèvres cerise et le rire sonore l'exaltent et l'apeurent. On s'arrête dans une vallée, au pied d'un petit bois de châtaigniers dont les ombrages éclatants s'arrondissent. Pendant que les parents s'y reposent, Rozel se revoit jouant à la balle dans la prairie avec les jeunes filles. A travers les graminées déjà hautes, et foulant les crocus violets, les frêles reines-des-prés, les sveltes pieds-d'alouette, ils courent, la balle bondit sous leurs élans vifs. C'est un plaisir intense pour l'adolescent de la lancer comme par mégarde sur les jeunes seins déjà pointants de l'amie. Poursuites folles derrière

les haies, prises furtives à bras-le-corps, rapides baisers dérobés à pleine bouche, sensations violentes et inachevées qui oppressent la gorge et gonflent la sève « de la chaude jeunesse, arbre à la rude écorce » !

A dix-sept ans, ce fut l'amour livresque. Jusqu'à cet âge la littérature n'avait été pour lui qu'une matière scolaire. Les grands écrivains de l'antiquité et les classiques français n'avaient éveillé dans sa sensibilité aucun écho. Leur humanité lui était glacée par le marbre du passé. Il goûtait leur style, il n'entraît pas dans leur âme. Jamais les paysages de Virgile ne lui évoquèrent des souvenirs personnels, et les tragédies de Racine ne l'émouvaient point. Il n'y devinait pas, sous le poli des beaux vers, palpiter les âmes. Lamartine, le premier, ébranla son imagination. Il lut coup sur coup, à seize ans, *Jocelyn*, les *Méditations*, les *Harmonies*, la *Chute d'un ange*. Collégien solitaire qui, tant de fois, la classe du soir finie et la collation goûtée, avait promené jusqu'au crépuscule sa rêverie indéterminée sur les routes désertes de la Normandie, il retrouva dans Lamartine l'écho, prolongé jusqu'au sublime, de ses appels vers une image de la vie toujours entrevue et jamais atteinte.

Les romans de Chateaubriand et les drames de Hugo exaltèrent encore sa poursuite de la sylphide. Il rêva avec René, il lutta avec Hernani, il aima avec Raphaël. Ces héros furent les véritables compagnons de son adolescence. Alors aussi le déroulement indéfini des grèves normandes, le profond rythme ternaire de la vague s'écroutant au silence des dunes, les spectacles variés de la mer et du ciel, les haleines de l'Océan, suscitèrent en lui des énergies étranges. Il goûta d'intenses voluptés à courir, pieds nus, le long de la marée montante, sur des kilomètres de sable désert. Il s'emplit les sens, les poumons, la cervelle, de bruit et de lumière. Un désir vague et immense d'embrasser toutes choses, d'être le nuage, d'être le flot, d'être la terre, un besoin de crier à tout cela son amour d'une femme, lui composait une sensibilité ardente et mélancolique.

Ce fut vers le même temps qu'il passa son baccalauréat, et que des camarades l'emmenèrent dans une maison publique...

Ah! ce sommeil fiévreux près d'un corps inerte et trop savant, ce réveil dans la lueur d'une aube plâtreuse, la perpétuelle demande d'argent et le radotage idiot de la créature, cette

maison tapageuse dans le grand silence de la nuit, emplie des querelles de militaires ivres, et, pour finir, cette rentrée frissonnante vers l'hôtel, quels souvenirs !

« C'est ainsi pourtant, songeait Rozel, que pour la première fois tant de camarades et moi, nous avons connu la femme. Notre premier sommeil avec elle a été sur un lit de hasard. Nous ignorons tout de la créature à qui nous avons prodigué notre virginité. Que certains trouvent cela grotesque, ils ont raison ; qu'ils s'en gaussent et s'en vantent, je ne les comprends pas. Pour moi, la notion de l'amour fut ce jour-là corrompue. »

Et, tandis que les clochettes des grosses voitures sonnaient les premiers bruits de la rue, le triste cortège des femmes qu'il avait possédées s'évoqua pour Rozel. Il revécut l'écœurement des soirs dans les brasseries du Quartier, et plus encore celui des nuits passées rue Monsieur-le-Prince ou rue Cardinal-Lemoine. La nausée de ces débauches l'inonda de dégoût. Il revit, jusqu'à en souffrir, les visages d'esclaves, les corps serviles jadis convoités pour un soir au Müller ou à Bullier. De cette période de sa jeunesse, aucune idylle ne se détachait. Seuls, des détails sots ou laids émergeaient.

Projections d'une caricaturale platitude! Alors plus que jamais, Rozel s'était réfugié dans les livres. De là datait son intoxication de Baudelaire, de Balzac, de Goncourt, de Bourget. L'intellectualité avait absorbé en lui toutes les sèves inutilisées de l'être. Elle lui avait pris sa tendresse, sa volonté, elle s'en était gonflée comme un fruit magnifique, anormal, dont il s'enorgueillissait jusqu'au plus parfait égoïsme. Pour l'intellectuel qu'il était devenu, la femme ne comptait plus. Elle n'était, comme il l'avait écrit dans son journal, « qu'un instrument de délivrances rapides ».

Mais les vraies jeunes filles, il ne les avait donc jamais connues? Jamais la suavité qui émane d'un regard, jamais le pressentiment de la grâce et de la sainteté féminines n'avaient ému cette sensibilité séchée avant l'âge?

Rozel avait approché des jeunes filles, mais toutes celles qu'il avait distinguées étaient pauvres. Leurs visages souvent étaient exquis, et parfois leurs yeux révélaient la spiritualité d'âmes où la piété, où la bonté, où l'héroïsme reposaient comme des fontaines cachées. Mais elles avaient des robes de quarante francs, elles étaient institutrices, ou, pis encore, filles sans dot. Que de

fois, dans l'humble entourage de sa famille ou de ses relations, Rozel avait surpris, ému et curieux, les premières éclosions d'amours délicates ! Mais la presque monstrueuse aspiration qui le poussait aux premiers rôles de l'humanité lui défendait de se livrer tout entier. Il était trop intelligent pour ne pas voir que la femme, surtout adorée, devient, si elle est pauvre, un obstacle à toute élévation rapide. Il avait dès lors résolu de n'accorder aucune part de son cœur aux femmes. Il avait posé comme un principe absolu de vie qu'il se marierait seulement s'il rencontrait, parmi les jeunes femmes très riches et du monde, celle qui comprendrait sa jeunesse, son caractère, et hâterait sa destinée en s'y associant. Il n'ignorait pas le chimérique d'un tel rêve. Thiers pourtant, et Disraeli, l'avaient réalisé.

Entrevoyait-il du moins, parmi les jeunes filles rencontrées dans le monde que lui avait enfin ouvert ses succès, celle qui pourrait devenir sa femme ?

Des souvenirs de bals, d'après-midi bavards dans des salons distingués, ou encore de dîners fleuris, traversèrent sa mémoire. De ce chaos brillant, quelques images émergèrent.

M^{lle} Mareuilles, en toilette de soirée, brune, petite et un peu grasse déjà dans la mouseline rose, des yeux chauds, une poitrine bien faite, une peau brillante de désir et de santé, vingt-trois ans, quatre cent mille francs de dot, un rire sonore fleurit sa bouche petite et rouge, tandis qu'à travers la cohue obsédante des danseurs, elle leur échappe pour lui apporter un ruban mauve et un grelot doré, accessoires du cotillon qu'elle conduit. « Ce serait un savoureux fruit pour la soif, pense Rozel, mais le charme s'en flétrirait vite. Je vois déjà sa taille s'épaissir comme celle de sa mère, et son menton se dédoubler. A trente ans, M^{lle} Mareuilles sera mûre, il ne lui restera plus qu'une sensualité un peu bourgeoise. La pauvreté de sa culture cérébrale m'apparaîtra alors, et j'ai besoin d'une créature qui me pousse en avant. »

Il se revoit à table auprès de M^{lle} Roybourg, la fille d'un grand agent de change israélite. Figure fine et toute en expression sous des cheveux châtain, le front haut et un peu bombé, des yeux gris clair pénétrants et froids, une bouche mince d'ironie, des oreilles et des mains trop grandes, une poitrine maigre sortant sans ardeur d'un fourreau de taffetas gris, vingt-deux ans,

sept cent mille francs de dot, une conversation très souple, des manières infiniment surveillées. Mais elle est fille de Juifs : quelles injures, quelles calomnies, quelles tracasseries il lui faudra subir dans sa vie politique ! Et puis, il faudrait épouser la famille, toutes ces âmes d'artifice et de duplicité, tous ces êtres secs et snobs qui suppléent au talent par la ruse, et au cœur par l'argent. M^{lle} Roybourg ne laisse-t-elle pas deviner, sous la grâce de ses attitudes, la sécheresse d'une race pour qui les sentiments sont encore des monnaies, et les idées des lettres de change ?

Reste M^{lle} Guermantes. C'est surtout dans le haut salon blanc et or de sa mère qu'il se plaît à l'évoquer. Grande, noble, harmonieuse de corps et de visage, elle lui offre de ses mains très fines une tasse de thé. Ses yeux bleu de mer aux longs cils et sa voix délicatement timbrée le pénètrent de rares sensations. Pourquoi cette jeune fille, qui est presque une jeune femme, puisqu'elle a vingt-six ans, et qui apporterait à son mari non seulement une dot de huit cent mille francs, mais encore une alliance précieuse en relations, ne s'est-elle pas encore mariée ? Quel idéal secret ce visage expressif, avec son ovale un peu allongé, la largeur presque hautaine du front, la clarté

profonde des regards et l'élégance sinueuse de la bouche, garde-t-il au plus intime de soi-même? M^{lle} Guermantes a-t-elle l'intelligence que toute sa beauté semble symboliser? Son expression n'est-elle qu'une ironie de la nature? Le hasard se plaît parfois à sculpter de divins masques vides.

Qu'importe d'ailleurs à Rozel? Il croit trop bien savoir que toutes les jeunes filles sont incapables de comprendre l'homme supérieur. Il les méprise toutes au fond. Une fortune, un nom, une beauté, dont sa personnalité soit ennoblie et encadrée, voilà ce qu'il veut. A cet être qui se croit un être de proie, il faut un être de luxe. L'heure sonnera bientôt de choisir, et de commencer la conquête du monde par celle d'une femme.

Le feu s'était éteint. Rozel frissonna dans la fraîcheur du matin. Et, rejetant au tiroir le cahier de ses chimères : « Il me faut donc grandir encore! s'écria-t-il. Ma destinée n'a de sens que si je brise ces racines qui m'attachent au sol des humbles et des pauvres. Qu'importe que je sois né fils de petites gens, qu'importent les humiliations et les rancœurs de ma jeunesse? Arrière, rappels dangereux d'un autrefois qui retarde mon âme! Déjà mes camarades sont

dépassés, mes maîtres sont atteints. Courons aux premiers rangs de l'action humaine ! »

Il se secoua violemment et passa dans la salle de bain. Dévêtu, il fit tourner le robinet de la douche. Sous le jet glacé, il débattait sa poitrine et ses bras comme contre un lutteur insaisissable. Et tandis qu'il s'épongeait et se frottait jusqu'au sang d'un gant de crin vif, il s'apparut à lui-même complètement nu. Il était maigre et un peu trop grand. Ses veines saillaient par places, mais son sang était sain, ses muscles étaient souples, il avait un thorax d'orateur, et, quel que fût l'orage des nerfs, son cerveau lucide les dominait. La vision de la femme aimée dans la fortune et dans la force gonfla confusément sa jeunesse. Et de tout l'élan de son corps nu, comme de son âme nue, il cria, comme un enfant ou comme un roi : « Je veux ! je veux ! »

III

Certains hommes ont le sens de l'histoire. Ils savent, dans le défilé confus des événements, arrêter au passage ceux qui les illustreront. S'étant proposé de donner aux députés le presentiment d'un homme d'État, Raoul Rozel attendit son heure. Il laissa passer, sans prendre la parole, les discussions sur le trafic des croix, sur les syndicats, sur la loi militaire. Ces débats étaient trop avancés ou trop prématurés pour qu'un jeune député pût s'y conquérir une immédiate et large renommée. Rozel en tira seulement parti pour observer les physionomies parlementaires. Mais lorsque le ministère radical déposa, d'accord avec la commission nommée à cet effet, une demande d'urgence pour l'examen des projets concernant la revision des lois consti-

tutionnelles, Rozel comprit que le moment était venu de parler. Il n'hésita pas. Il se fit inscrire parmi les orateurs qui devaient combattre la revision immédiate.

L'avenir du système parlementaire tout entier était mis en jeu par ce grand débat. Depuis dix mois, le général Boulanger et ses partisans agitaient la France avec des mots alors magiques : *Dissolution, Revision, Constituante*. Ils espéraient par eux pratiquer dans l'État une brèche si meurtrière que tout leur parti y passerait, et, à leur suite, le troupeau des anciens partis. Les socialistes et les radicaux prêchaient aussi la revision comme préface de tout progrès. Ainsi, peu à peu, les mécontents, les impatientes, les utopistes, s'étaient associés sur ce vocable vague : *Revision!* et, sans plus fixer sa valeur que les jésuites de Pascal ne fixaient le sens du *Pouvoir prochain*, ils en assiégeaient la République, ils en fatiguaient la nation.

La position du ministère était extrêmement dangereuse. Sept mois auparavant, les radicaux s'étaient emparés du pouvoir à propos d'un projet de revision déposé par l'un des leurs. La revision était donc le premier article de leur programme. Sous peine de déchéance, ils étaient obligés de

la soutenir. Ils ne s'en souciaient guère depuis qu'ils savaient que, si le principe de la revision était voté, celle-ci serait faite dans le sens des boulangistes. Aussi avaient-ils longtemps rusé pour retarder un débat pompeusement annoncé le lendemain de leur entrée au ministère. Mais l'échéance était arrivée. La commission avait terminé ses travaux. Tous les partis réclamaient le débat. Le ministère, craignant de paraître fuir un péril inévitable, alla au devant.

Cette décision une fois prise, le parti radical épuisa toutes les intrigues pour se maintenir au pouvoir. Il espérait que les boulangistes et la droite, engagés à fond sur la revision, ne pourraient plus se dédire ; il escomptait aussi les nombreuses voix de ces « centriers » qui, dans les votes graves, restent ministériels contre leurs principes les plus chers. Mais il apparut que ces calculs pouvaient être chimériques. A peine les boulangistes et la droite eurent-ils connu la nouvelle attitude du ministère, qu'ils songèrent à le jeter bas en lui refusant cette revision réclamée hier à grands cris. Les modérés, qui comprenaient combien cette fois le danger était certain, parurent décidés à changer de ministres plutôt que de constitution. Une sorte de glisse-



LA PROIE

ment se produisit dans les groupes. La partie sembla à peu près égale des deux côtés, et la Chambre fut à la merci d'une petite circonstance ou d'un grand orateur.

Le tintamarre des journaux, la poussière des escarmouches, ne rendaient pas la situation aussi claire pour les contemporains. Rozel l'entrevit pourtant. Dans une question où l'on pouvait sans crainte s'espacer sur les principes, et qui laissait les partis irrésolus, il y avait place pour un homme nouveau. Quelle influence prendrait, du jour au lendemain, un orateur grâce à qui la Constitution aurait été maintenue ou ébranlée, le ministère renversé ou sauvé! Et quel discours que celui où l'on pouvait examiner les plus grands problèmes de la politique à propos d'une crise gouvernementale, allier la logique à la passion, l'ironie à la gravité! Ces imaginations enfiévrèrent Rozel. Par doctrine, et dans d'autres temps, il eût été revisionniste. La Constitution de 1875 lui déplaisait : il y blâmait un compromis entre une démocratie basse et de vieux préjugés monarchiques. Il eût rêvé de lui substituer un organisme à la fois plus populaire et plus intellectuel, où l'élite de la nation aurait trouvé sa vraie place en tête du pays, sans que la foule d'où cette élite

émane eût été dépouillée d'aucun de ses droits légitimes. C'est en partie sur ce programme d'idées que Rozel avait été élu, et il ne songeait pas à le renier.

Mais il se rendait parfaitement compte que l'heure n'avait pas sonné d'être compris sur un pareil programme, qu'il ne lui rallierait pas deux voix à la Chambre, et qu'à voter la revision dans l'espoir d'imposer ce programme, c'était jouer en dupe. La Revision, en 1888, c'était la porte ouverte sur la dictature militaire. S'il contribuait à la décider, quel gré lui en sauraient les boulangistes et la droite? Ils l'estimeraient au prix d'un naïf, tandis que les républicains le renieraient comme un utopiste. Il se serait enterré sous ses débuts, et sa carrière politique serait avortée dans une légende d'impuissance. Si, au contraire, il faisait rejeter la revision immédiate au nom des libertés républicaines, s'il renversait un ministère brouillon pour qu'on lui substituât le ministère d'énergie prudente réclamé par le pays, quel retentissement ce coup d'éclat n'aurait-il pas à travers la France et l'Europe? Rozel serait de prime saut lancé aux premiers rôles parlementaires, et sa carrière politique se développerait largement! Mais comment

sauvegarder aux yeux des spéculatifs sa pureté d'attitude? Il ne fallait pas jouer les Thiers, ni sembler seulement un habile. Une tenue infiniment plus noble était attendue de Rozel : il n'en voulait point perdre le bénéfice.

Le problème se ramenait pour lui à faire entendre l'exposé de son idéal politique, mais à déclarer qu'il sacrifiait momentanément cet idéal au salut de la République. De la sorte, il satisfaisait les plus intransigeants de ses admirateurs intellectuels sans compromettre son succès direct auprès de ses collègues.

Le débat avait été fixé au 14 décembre. Rozel n'ignorait pas qu'un premier discours à la Chambre est une aventure. Avocats, professeurs, conférenciers, orateurs de *meetings*, que d'illustres personnages y ont échoué! Lamartine jadis avait dû, pendant cinq années, parler au milieu des coupe-papier et des bavardages : l'énergie seule l'avait rendu grand orateur. Au Palais-Bourbon, l'atmosphère, comme l'assemblée, brûle et trouble. Les poumons y respirent mal, les cerveaux s'y congestionnent vite. De là ces crises nerveuses qui donnent parfois aux parlementaires l'aspect d'épileptiques ou de paralytiques. L'orateur qui débute dans cette

atmosphère, et qui n'en tient pas compte, perd ses moyens et assiste au désastre de ses plus beaux effets. Il y a une optique et une acoustique du Parlement : c'est un théâtre et c'est un cirque. La fièvre et l'ironie y gênent l'éloquence. Les débuts y sont presque toujours des échecs.

Rozel résolut d'écrire son discours avant de le prononcer. Pendant ces quatre matinées de décembre, il fut debout à cinq heures et travailla jusqu'à midi, comme aux jours de l'hiver passé où il écrivait d'une haleine son *Dix-Huit Brumaire*. A travers la vaste chambre où le hêtre agitait des fantômes d'or dans l'ombre, et tandis que la neige amortissait la rue, il rédigeait ses tirades, il ajustait ses arguments, il composait son personnage. Toujours la vision d'un hémicycle rouge taché de visages blafards, et ce bruit fort de sonnette qui domine la Chambre comme la cloche d'un navire dans l'orage, renaissaient en lui. Ces génies du lieu n'abandonnaient ni ses yeux ni ses oreilles : ils lui dictaient le mouvement vrai de ses périodes. Seules les interruptions dangereuses, celles qu'on ne prévoit pas et qui suffoquent, troublaient l'imagination de Rozel. Il tremblait de n'y pouvoir répondre, il se

composait par avance une armure d'ironie contre des adversaires invisibles.

A mesure que le 14 décembre, jour fixé pour l'ouverture du débat, se rapprochait, le vacarme des journaux devenait plus violent et les concilia-bules plus agités. Jamais le parlementarisme n'avait mieux étalé sa pire plaie, qui est le désaccord entre la tactique imposée aux groupes et la conscience de chaque député. Parmi les boulangistes, les uns, les plus sincères, voulaient voter quand même le principe de la revision; les autres estimaient habile de renverser le ministère en votant contre. Parmi les républicains modérés, les uns voulaient soutenir le ministère à tout prix et semblaient disposés à lui accorder une revision qu'ils détestaient; les autres tenaient ferme dans leur opposition. La droite épiait les événements. On comptait malgré tout que la revision serait votée à soixante voix de majorité. C'était l'entrée dans l'inconnu. Une anxiété universelle étreignait les esprits.

Malgré le brouillard glacé qui, dès deux heures, avait fait la nuit sur Paris, le Palais-Bourbon était inondé de vie. Sous les lumières tôt allumées, dans la grande cour d'entrée, dans le ves-

tibule d'attente, au salon de la Paix, les politiciens grouillaient en groupes mouvants. Dans la rue, une longue queue de pauvres gens, contenue sur la gauche par les gardiens de la paix, se tassait vers l'entrée des tribunes publiques. Tout près de ces naïfs, le long du trottoir, étaient rangés les attelages corrects des députés riches, dans la piaffe des chevaux et l'arrogance des cochers. Une houle de peuple grossissait autour de la Chambre. On se montrait, avec des lazzi ou des silences, les grands acteurs du théâtre parlementaire. L'arrivée du général fut accueillie, plus encore qu'à l'ordinaire, par des vociférations de joie. On savait qu'il parlerait dans cette séance, et les cris de : *Revision! Dissolution!* retentirent malgré les bourrades de la police. Il passa, souriant d'un sourire de fille, son bleu regard oblique remercia la foule ivre, son geste ganté salua vingt fois. L'égoïsme bas et le mépris de cette plèbe étaient dans son sourire et dans son regard, mais les pauvres gens ne le distinguaient pas. Ils acclamaient une idole composée avec leurs rancunes et leurs rêves. Ils la trouvaient généreuse et puissante comme l'instinct des foules.

Dans la Chambre, le public des grands jours

s'étouffait aux tribunes. Des femmes très élégantes, des diplomates, d'anciens députés, des étrangers de marque avaient retenu leurs places pour une lutte à laquelle le début de Raoul Rozel ajoutait la saveur d'une première. Quand le procès-verbal eut été adopté, et qu'on eut voté sans discussion quelques projets d'intérêt local, l'hémicycle se remplit, le silence plana.

Le rapporteur, au nom de la commission nommée par la Chambre, résuma dans un discours élégant les divers projets de revision soumis au Parlement. Il concluait, avec la majorité de la commission, à l'urgence de reviser les lois constitutionnelles de 1875, conformément à la loi et sur la demande du gouvernement.

Ce rapport, qui dissimulait assez habilement les divergences des projets examinés, eut pour effet de donner une grande force à l'idée revisionniste. Il ne maintenait que la formule vague : « Il y a lieu de reviser les lois constitutionnelles », et autour d'elle il groupait des factions qui se déchireraient ensuite.

Lorsqu'un des chefs du parti modéré monta à la tribune pour combattre la revision, il fut accueilli par une bordée de clameurs et d'injures. Ni son influence alors grandissante ni sa faconde

de méridional n'obtinrent merci des passions politiques. A l'extrême gauche, une cinquantaine de députés, les uns assis et claquant leurs pupitres, les autres debout et hurlant à pleins poumons, menaient le vacarme d'une meute. La droite, plus correcte, annihilait par le bruit des conversations les efforts de l'orateur. Le centre et la gauche déconcertés et sans guides, applaudissaient maigrement. L'orateur soutenait que le pays n'avait point demandé la revision, qu'il était surtout avide de tranquillité, et qu'il lui fallait un gouvernement fort et libéral. Il adjurait les républicains de ne pas tomber dans le piège qu'on leur tendait, car la revision, c'était le procès de la République elle-même. Puis il entamait l'éloge du régime parlementaire qui, en dix ans, avait donné les lois sur l'école et sur l'armée. Il défendait la Constitution de 1875 contre le reproche d'orléanisme qui lui était sans cesse adressé. Tant valent les hommes, tant vaut l'instrument! s'écriait, avec un accent marseillais, l'ancien commis de banque. Une Constitution dont s'étaient contentés Gambetta et J. Ferry n'était-elle pas suffisante? Dans d'autres temps, ces arguments pratiques, égayés par une gouaillerie à l'ail, auraient eu grande fortune auprès de

la majorité. Mais, cette fois, la Chambre n'était pas d'humeur à se contenter d'une verve aussi peu soutenue par les principes. Les aboiements de l'extrême gauche redoublèrent, le brouhaha des bavardages gagna les tribunes. La Chambre n'était plus qu'une halle de bruit. L'orateur descendit de la tribune au milieu de l'inattention générale. La cause revisionniste n'avait pas perdu à son discours.

M. le général Boulanger demanda son tour de parole, qui lui fut immédiatement donné. Il n'était pas reparu à la tribune depuis cette séance fameuse où, parmi les vociférations de la majorité, il avait lu le *factum* qui le posait devant le pays en candidat à la dictature. Rarement il se montrait à la Chambre : il s'y sentait mal à l'aise sous les regards d'anciens protecteurs ou alliés qui lui formaient un cercle de mépris et de haine. Cette assemblée d'hommes était, avec le Sénat, la seule foule de France qui ne se livrât pas à lui. Il la détestait d'une rancune d'autant plus active qu'elle était faite de sa propre honte. Il était pourtant venu à ce débat, et s'était fait inscrire pour la discussion. Politicien médiocre, partagé entre les influences contradictoires, il venait d'adopter une tactique imprévue, et se

chargeait lui-même de la porter à la tribune. Le bruit de cette tactique s'était répandu dans la salle pendant le discours qu'on venait d'entendre. Aussi, lorsque le général fut devant l'Assemblée, malgré les huées et les murmures du centre, un silence relatif s'établit. Sur ce masque bellâtre, tous les traits disaient la fausseté. Il ne regardait pas la Chambre en face. Ses yeux étaient obliquement dirigés sur un papier qu'il lut d'une voix blanche.

Il y rappelait que le parti national avait toujours eu pour premier article de son programme la revision de la Constitution, mais qu'il refusait de donner dans le piège tendu par le gouvernement en s'associant à la comédie revisionniste jouée par le ministère. La revision ne pouvait être faite que par le peuple lui-même. Il fallait dissoudre la Chambre et convoquer une Constituante. Le général conclut en déclarant que ni lui ni ses partisans ne voteraient le projet de revision ministérielle.

Si accoutumés que fussent les députés aux volte-face parlementaires, celle-ci pourtant les choqua. La duplicité du boulangisme apparut à tous les esprits. Ce parti, soi-disant revisionniste et antiparlementaire, usait dès les premiers

jours des pires procédés du parlementarisme, en refusant l'idée la plus large de revision qu'on pût lui offrir. Un remous d'écœurement houla sur la Chambre. Mais les factions sont implacables. La droite, escomptant la chute du ministère, soutint le général. La majorité républicaine, de plus en plus déconcertée, demanda et obtint la suspension de la séance.

Les députés s'éparpillèrent dans les couloirs et vers le salon de la Paix. Dans ce long carrefour nu, qu'infectent le tabac et les intrigues, petite bourse du parlementarisme où seules les hautes fenêtres s'ouvrant vers l'ouest dévoilent des jardins de rêve, les commis des agences et les reporters égayaient leur attente par des causeries cyniques et des diffamations quelconques. Entre l'*Arria et Pætus* et le *Laocoon*, — grotesques copies de l'antique qui se font vis-à-vis sur ces murailles ternies, — c'était un va-et-vient d'infamies, de fausses nouvelles, de marchandages, un tissage sans fin de trames ténues et puantes sitôt refaites que défaites, et dont toute la politique était enveloppée. Une rumeur grossissante annonça le reflux de la Chambre. Les reporters s'entassèrent aux portes pour arracher

aux députés les plus fraîches nouvelles de la séance. Le brouhaha grandit. On s'écrasait autour du leader des droites, qui garda une attitude de sphinx et du président du conseil, plus gonflé que jamais dans sa petitesse. Des journalistes, plus expéditifs que scrupuleux, écrivaient sur des tables souillées une information hâtive que cinq cent mille Français discuteraient religieusement le soir même dans les journaux de toute nuance.

Rozel, presque isolé dans la cohue, contemplant les pâleurs fiévreuses, les grimaces réflexes, les yeux fauves, l'animalité saillante de tous ces visages. « Suis-je donc au Jardin d'acclimatation ? se demanda-t-il. Voici Marras qui montre les dents comme un loup maigre, Birot qui aboie comme un chacal, et Virville qui marche comme une hyène. » Le bruit et l'odeur de tous ces gens l'écoeuraient. Il lui sembla qu'il était dans une grande cage de bêtes, où l'on dévorait malproprement les chairs et le sang de la patrie. Il frissonna en songeant qu'il allait parler tout à l'heure devant ces fauves. Alors, il recommença de donner des poignées de main, de sourire et de saluer à droite et à gauche, d'échanger des propos rapides avec ceux qui passaient. La fièvre de

l'énergie le reprit. Il redevint un être de proie, il ne fut plus qu'au combat prochain. L'heure lui était singulièrement favorable. Il n'avait pas espéré des secours aussi puissants que le revirement du général Boulanger et le désarroi des partis qui s'en était suivi.

Monarchistes, plébiscitaires, opportunistes et radicaux s'agitaient, se guettaient, se dupaient en des intrigues multiples. Fiévreux, surmenés, les chefs de groupe, tous ceux qui avaient une influence, ralliaient leurs collègues plus moutonniers et les endoctrinaient. Rarement les groupes avaient été plus partagés, les pérorages plus discordants, les marchandages de voix plus discutés. Rozel, tout imprégné de cette atmosphère, mais sachant encore y respirer largement, se confirma dans l'idée que la Chambre était à la merci d'un grand orateur. Il trembla, car tout à l'heure il essaierait d'être cet homme-là. Les timbres retentirent, les huissiers battirent le rappel, et le salon de la Paix ne garda bientôt plus que le fretin de la politique. L'hémicycle et les tribunes de la salle des séances se remplissaient de visages célèbres et passionnés.

Dans la haute tribune qui fait face à l'Assemblée, et qui domine l'agitation des groupes comme

la passerelle d'un vaisseau secoué par la mer, le président de la Chambre, en habit et très pâle, se tenait debout et maniait à fortes reprises la sonnette. Le silence s'établit peu à peu, tandis qu'un des orateurs les plus véhéments de l'extrême gauche gravissait les degrés de la tribune. Sa figure contractée et osseuse, envahie par les cheveux et la barbe, au front bas et aux joues pâles, où étincelaient deux yeux de chat, sa parole saccadée et violente, étaient de celles qui électrisent les instincts combatifs d'une foule. Comme rédacteur d'un grand journal radical, il avait favorisé le boulangisme à ses origines. Aussi n'était-il pas fâché de briser avec éclat les attaches qu'on lui reprochait. Il dénonça la manœuvre du général Boulanger. Il l'accusa d'être traître à son programme, d'être plus parlementaire que les parlementaires, et de vouloir étouffer la République. Puis, apostrophant les républicains de toute nuance, il leur déclara qu'en face de la nouvelle tactique du général et de ses alliés le devoir était de se grouper autour du gouvernement et de voter en masse le principe de la révision.

Son discours, fréquemment haché par les interruptions du centre, les quolibets de la droite et

les applaudissements frénétiques des radicaux, ne fut qu'une virulente diatribe contre la Constitution « orléaniste » de 1875. L'allure agressive de l'orateur, ses ironies sur le Sénat et la présidence de la République, lui aliénèrent le centre et départagèrent nettement modérés et radicaux.

Le président de la Chambre déclara : « La parole est à M. Raoul Rozel ». Un vif mouvement d'attention se produisit. De la septième travée de gauche où il siégeait, le jeune député avait essayé, pendant ce discours, de se remémorer les principaux passages de celui qu'il voulait prononcer. Mais, à mesure que les minutes diminuaient, sa pensée fuyait de lui. Ses nerfs frémissaient tandis que son visage, seulement un peu plus pâle, était figé dans un calme absolu. La nappe de lumière artificielle qui tombe du plafond vitré, le tapotage incessant des pupitres, les bruits de mains et de pieds, la mobilité perpétuelle des visages et des voix, tant de sensations discordantes qui, d'ordinaire, n'atteignaient pas sa pensée, la troublaient aujourd'hui et l'irritaient à vif. Une angoisse rongait son estomac et étreignait son cœur jusqu'à le faire défaillir. De ce malaise, il avait jadis connu les

torturantes délices quand, lycéen déjà grand, il attendait aux distributions de prix l'appel de son nom et les applaudissements de ses camarades. Ce souvenir puéril le fit sourire. Il ressentit dans un trait ses tourments d'ambitieux, et leur aiguillon piqua le cœur du jeune homme comme il avait piqué le cœur de l'enfant. « Vaincrai-je encore cette fois? » se demandait-il. Ses mains agitées griffonnaient des figures vagues sur les pages écrites de son discours.

A l'appel de son nom, il se leva presque automatiquement. Tous les visages étaient tournés vers le sien. Depuis deux jours, la presse faisait autour de lui une réclame d'autant plus efficace qu'elle était sincère. Les jeunes journalistes, que Rozel avait connus étudiants, et qui étaient restés ses camarades, l'admiraient vraiment. Ils avaient derechef fanfaré son nom et trompété son début oratoire. Le *Figaro*, le *Temps*, l'*Éclair*, d'autres journaux encore, avaient refait sa biographie, analysé à nouveau son œuvre historique, rappelé l'étonnante campagne par laquelle il s'était fait élire. Toutes les lorgnettes des tribunes convergeaient vers celui qu'on appelait alors « le Prince de la Jeunesse ». Mais la plupart des députés restaient méfiants. Que leur

voulait ce nouveau venu? Il ne s'était fait inscrire dans aucun groupe, il ne s'était attaché à aucun *leader*, on ne le voyait presque jamais à la buvette et dans les couloirs. Pourquoi cet intellectuel était-il entré à la Chambre, puisqu'il paraissait n'en vouloir tirer aucun profit pécuniaire ou de relations, bien qu'on le sût sans fortune et plébéien? Personne ne l'avait encore vu, aux embrasures du salon de la Paix, échanger des conversations rapides avec les courtiers d'intrigues qui déshonorent ces fenêtres. Sa courtoisie un peu hautaine était suspecte aux partis. Ils ménageaient en Rozel une force qui leur échappait et qu'ils détestaient par instinct. Bien des nullités obscures reprochaient tacitement au jeune homme d'être célèbre à vingt-six ans, tandis qu'elles vieilliraient dans le mois de leurs provinces sans avoir jamais connu le grand soleil de la gloire parisienne. Pour d'autres, Rozel était un idéaliste, un philosophe qui échouerait à la Chambre dès sa première intervention dans les affaires du pays. Mais si, pris un à un, les députés jalousaient Rozel et le dénigraient, réunis en masse ils étaient fiers de compter dans leurs rangs une célébrité littéraire. Cette situation seule avait pu lui faire par-

donner l'audace d'un début dans une question aussi solennelle que celle de la revision, où il était d'usage que seuls les chefs de groupe prissent la parole.

Rozel était véritablement sur un théâtre. La force de la vie faisait de lui un acteur. Dans ce moment où tous les regards l'enveloppaient d'un cercle dangereux, il comprit que c'était moins la chose qu'il allait dire que la façon dont il la dirait qui déciderait de sa destinée politique.

Il descendit lentement les degrés de l'amphithéâtre, traversa l'hémicycle et gravit les marches de la tribune. Sa démarche, le port de sa poitrine et de sa tête, toute sa physionomie, plurent aux femmes. Un murmure de sensualité courut au long des tribunes. Les éventails ralentirent leur jeu, les yeux s'avivèrent. Rozel était grand, la taille mince, la poitrine légèrement bombée, les hanches un peu fortes. Il était vêtu d'un large pantalon noir et d'une redingote 1825 qui dégageait nettement le buste. Une haute cravate de soie noire, nouée à la main, encerclait l'éclat de son col et de sa tête pâle. Il avait le front amplement développé, un nez droit aux narines saillantes, une bouche large dont les

coins retombaient en s'amincissant, un menton dur, des maxillaires accentués. Ses yeux, d'un brun strié de vert, étincelaient sous de hautes arcades, et d'épais cheveux châtain clair toisonnaient en boucles sur son crâne long et puissant. Cette tête altière, qu'une moustache fine et des favoris à peine dessinés gardaient très jeune, se détachait bien du cou et des épaules. Le teint, d'ordinaire un peu chaud, était alors très pâle, et modelait énergiquement les ombres de la physionomie. Rozel réalisait un exemplaire supérieur de l'animal humain. L'allure souple et féline de ses mouvements ne déparait pas la noblesse qui transparaissait dans son front et ses regards.

Quand il fut à la tribune, que la sonnette eut retenti et qu'il eut en face de lui l'amphithéâtre de collègues, de femmes et d'inconnus qui allaient le noyer sous leurs rires et leur vacarme s'il ne les dominait pas, une contraction douloureuse serra sa gorge et son cœur, une suprême convulsion tordit ses entrailles, et ses yeux chavirèrent. Mais, appelant à soi toute son énergie, il resta le maître de son corps. Il fixa résolument ses regards sur l'Assemblée, il s'imprégna de son spectacle, il en concentra l'électricité éparse, et,

abandonnant ses notes, chassant sa mémoire, il livra son génie à l'inconnu. Voici le discours qu'il prononça :

« Messieurs, la séance d'aujourd'hui a réservé à la Chambre et au pays une surprise aussi significative qu'inattendue. Nous avons vu un homme qui avait fait de son nom le symbole des idées revisionnistes monter à cette tribune pour y combattre la revision; nous avons vu un parti qui prétend détruire le parlementarisme abuser de tout ce que le parlementarisme a de plus artificieux; nous allons peut-être assister à ce spectacle unique : la revision rejetée par ceux qui la réclament et votée par ceux qui la condamnent! Vous excuserez chez un nouveau venu la stupéfaction que ce spectacle lui cause. Vous verrez dans cette stupéfaction une excuse suffisante d'avoir osé, moi, député d'hier, prendre la parole en un débat aussi grave, après des orateurs si autorisés. Quand je priais, il y a quelques jours, M. le président de la Chambre de m'inscrire parmi les orateurs qui combattraient, non le principe, mais l'opportunité de la revision, je comptais ne faire qu'une très brève déclaration. J'espérais même que l'on aurait apporté à cette tribune un

ensemble d'arguments assez forts pour me dispenser de prendre la parole. La Chambre estimera peut-être avec moi qu'il n'en a pas été ainsi, que dès l'origine le débat a dévié, qu'on a ramené cet immense problème de la revision à une simple question ministérielle (*Très bien! très bien! au centre*), et qu'à cette heure, par un glissement fâcheux des opinions, il s'agit bien moins de savoir si la revision sera votée que de savoir si le cabinet sera renversé (*Applaudissements à gauche*). Eh bien, Messieurs, j'estime que la question ainsi posée est mal posée. Déjà l'honorable préopinant s'est efforcé de la replacer sur son vrai terrain. Vous me permettrez de l'y suivre et de me demander avec lui si vraiment la revision immédiate est un remède nécessaire aux crises dont la France souffre, ou si elle ne leur serait pas un excitant des plus dangereux. J'ai confiance qu'au plus jeune d'entre vous vous ferez pendant quelques instants le crédit de votre bienveillance et de votre attention ».

Ce début fut prononcé d'une voix grave, un peu voilée aux premières phrases, mais qui se fit plus sonore de moment en moment. Rozel possédait le don précieux du contact. Par une sorte de

suggestion émanée de lui, il savait se rendre dociles les éléments disparates d'une foule, il leur donnait l'unité, il leur révélait une âme faite à la fois d'eux et de lui. Que de fois, au cours de sa période électorale, il avait éveillé cette âme éphémère et troublée des foules, que de fois il l'avait séduite et possédée ! Il pressentit, dans un éclair vital, qu'il en serait de même aujourd'hui encore. Les foules ne diffèrent pas en essence. Si cultivés soient les êtres dont elles se composent, elles gardent quelque chose d'animal et de féminin qui les fait toutes sœurs, et par quoi elles se livreront toujours au véritable orateur. Déjà, par tous ses sens, Rozel vibrerait avec la salle : aucun bruit, aucun visage, aucun détail ne le déconcertait plus. L'Assemblée, passive, mais frémissante, désirait sa voix et son geste. Le besoin d'électrifier ces hommes organisait en lui les idées, suscitait les images, précipitait les phrases. Une vitalité inconnue bandait ses nerfs et lui suggérait des accents familiers et dominateurs. Comme il était de haute taille, son buste élancé dépassait la tribune. Sa main gauche était légèrement appuyée sur le rebord, et son bras droit rythmait d'une mesure inconsciente les premiers élans de sa parole. Il n'avait pas de ces mouvements qui

décèlent des nerfs sans équilibre et une âme sans maîtrise. Il était de ceux qui obtiennent l'éloquence, non par les désaccords qu'ils suscitent dans une assemblée, mais par l'unanimité qu'ils y révèlent. Prenant la parole après l'orateur radical, il bénéficiait du contraste. Il reprit :

« Certes, Messieurs, si je n'avais écouté que mon inspiration individuelle, si je n'avais obéi qu'aux exigences de ma pensée, je me serais rangé sans hésiter parmi ceux d'entre vous qui réclament la revision des lois constitutionnelles. La Constitution de 1875 ne m'apparaît pas comme la formule politique définitive d'une grande nation. Elle n'a pour elle ni la logique ni l'esprit de progrès. Et, dans ce sens, je ne puis m'associer entièrement aux paroles d'un des orateurs qui m'ont précédé à cette tribune. Il a semblé mettre dans cette Constitution tout son idéal de gouvernement. Non, Messieurs, j'estime avec la plupart d'entre vous que l'œuvre de 1875 est avant tout un compromis historique et le résultat d'une situation si équivoque que nous avons déjà peine à nous la représenter aujourd'hui (*Assentiment à gauche*). Par cela même qu'elle marque un moment de l'évolution nationale, je la considère comme infi-

niment respectable, mais personne ne peut croire qu'elle soit éternelle. Où sont d'ailleurs les constitutions éternelles? A quoi nous servirait d'avoir acquis le sens de l'histoire au point où ce siècle le possède, si nous croyions encore que l'esprit humain peut affirmer son *Credo* définitif dans un monument d'aucune sorte? Un jour viendra, et peut-être n'est-il plus très éloigné, où la Constitution de 1875 sera révisée. Ce jour-là, Messieurs, je vous apporterai, moi aussi, mon esquisse de réformes, et, dans le grand concours d'architecture politique où chacun de nous proposera son temple, sa loge ou sa cathédrale (*Rires et applaudissements*), je ne craindrai pas, moi non plus, si je suis encore des vôtres (*Nouveaux rires*), de vous présenter mon épure, et de vous révéler à loisir de quel marbre idéal, sur quel plan vierge encore, je voudrais que fût bâtie la Cité Future. » (*Applaudissements.*)

L'Assemblée faisait crédit à Rozel de sa jeunesse et de sa bonne grâce. Elle lui passait ce qu'elle n'eût peut-être pas toléré d'un de ses orateurs ordinaires. Elle se donnait le régal d'une voix de basse prestigieusement riche et musicale, elle se berçait d'une éloquence nombrée où l'humour

s'alliait à la logique, et elle ne voyait pas les chemins invisibles où l'orateur l'entraînait. Rozel, qu'aucune interruption n'avait arrêté, se dominait maintenant au point de s'oublier soi-même. Tout son corps, un peu raide au début, suivait les mouvements de son âme.

« Oui, Messieurs, si j'avais cru que cette heure solennelle eût sonné, où tous les députés de la nation collaboreront à ce monument politique, je serais venu vous exposer quelle Constitution plus respectueuse à la fois des droits de la foule et de ceux de l'élite, quelle organisation d'un suffrage universel basé non seulement sur le territoire et sur le nombre, mais aussi sur les groupements sociaux et les capacités, quelle stabilité plus constante dans les ministères, quelle autonomie plus complète dans la commune et la région, je rêverais pour notre pays. Je vous aurais dit tout cela, Messieurs... »

A ce moment, une interruption partit des bancs de la gauche radicale : « Trêve aux rêveries de littérateur ! A la question ! » Cette interruption, émanée de quelque politicien obscur, fut un avertissement pour Rozel. A mesure qu'il

développait son idéal, il sentait l'Assemblée se refroidir et lui échapper. Il coupa court.

« Messieurs, reprit-il en se tournant vers les radicaux, l'interruption de mon honorable collègue m'est une preuve bruyante, et dont je le remercie, que la revision n'est pas encore mûre. Littérature! s'écrie-t-il, voulant sans doute critiquer par là non pas, je l'espère, la haute profession d'écrivain que je me fais gloire de remplir (*Nombreuses marques d'approbation*), mais le peu de solidité des réformes que j'indiquais. Peut-être qu'à mon tour, si mon honorable collègue (qu'il me permette cette supposition) montait à la tribune pour vous exposer son plan personnel de revision, peut-être, moi aussi, lui crierais-je alors : Littérature! Et qui sait si, à ce compte, il n'y aurait pas autant de littérateurs que de députés dans cette Assemblée? (*Rires approbatifs.*) N'y a-t-il pas ici, Messieurs, cinq cent quatre-vingts revisions possibles? (*Rires et applaudissements.*) Pour les uns, la revision, c'est la révolution; pour les autres, c'est la réaction. Les uns y voient le salut de la République, et les autres l'occasion de sa perte. Que pouvons-nous espérer d'une revision qui serait à la fois la Convention,

le Consulat, l'Empire et la Charte? (*Mouvement.*) Dans ce chaos d'opinions, la revision peut-elle être autre chose qu'un mot que nous entendons tous dans une langue différente du voisin? Supposez pour un instant que le principe de la revision soit voté, et que demain cette Chambre soit transformée en Constituante, où se fera l'entente? Quel monstre sortira de ces tiraillements? Pour moi, Messieurs, je n'en vois qu'un : c'est l'anarchie, c'est la dissolution des pouvoirs publics, c'est le commencement d'une période révolutionnaire pour la France. (*Applaudissements prolongés au centre et à gauche. Voix à l'extrême gauche : « C'est ce que nous voulons! Vive la Révolution du mépris! »*) — Messieurs, continua Rozel, j'entends l'un de nous s'écrier, en reprenant le mot fameux d'un grand poète qui fut un grand orateur : Ce sera la révolution du mépris! Eh bien, non, Messieurs, ce sera la révolution du néant! (*Exclamations à droite et à l'extrême gauche, bravos au centre.*) Pour qu'une révolution soit féconde, pour qu'elle porte en elle sa raison et son droit, pour qu'elle fasse excuser le sang par la justice, il faut que cette révolution soit dans les volontés populaires, il faut qu'elle jaillisse des profondeurs d'une race! Lequel d'entre vous, Messieurs, peut

croire que la revision soit la préface d'une révolution semblable? »

UNE VOIX A L'EXTRÊME GAUCHE. — Il y en a au moins un, c'est le général Boulanger. (*Rumeurs et exclamations.*)

« La circonscription qui m'a envoyé ici, répliqua Rozel, ne m'autorise pas à croire que l'interruption de mon collègue soit justifiée. Messieurs, ne portons pas de jugements prématurés sur ce que je suis bien obligé d'appeler, avec tout le monde, le « boulangisme ». Les élections générales prochaines témoigneront clairement si la nation française est prête à se rallier derrière la personne et le programme du général Boulanger. Jusqu'ici le spectacle des élections partielles n'est pas fait pour nous éclairer. Tantôt victorieux dans des départements réactionnaires, tantôt vaincus dans des départements républicains, le général et ses partisans ont-ils été élus comme réactionnaires ou comme boulangistes? C'est là une équivoque qu'aucun scrutin jusqu'ici n'a pu dissiper (*Applaudissements prolongés à gauche*) et dont je ne veux tirer pour l'instant que cette moralité : c'est que la masse du pays n'a pas pris parti, c'est qu'il ne faut pas transformer quelques succès électoraux dont la portée est

incertaine en un triomphe populaire, c'est qu'il faut laisser à la démocratie française l'honneur de se prononcer tout entière à son heure. (*Salve d'applaudissements.*) Attendons patiemment cette heure, qui ne peut être que l'heure légale (*Très bien! à gauche*), et, d'ici là, tenons-nous-en, Messieurs, aux cahiers de 1885, tenons-nous-en à la dernière grande consultation nationale. La revision était-elle dans les programmes de la majorité des électeurs?

« Si nous consultons les cahiers de 1885, nous voyons que deux cent vingt-cinq députés ont demandé les lois militaires, que deux cent cinquante autres ont demandé la séparation de l'Église et de l'État, mais que quatre-vingt-dix députés seulement ont demandé la revision (*Mouvement prolongé*), et encore je compte dans ce nombre ceux qui ont demandé que le Sénat fût nommé par le suffrage universel. Eh bien, Messieurs, quelle que soit l'intensité présumée du mouvement revisionniste actuel, la Chambre élue en 1885 se croit-elle le droit de réclamer et de voter une revision que les cinq sixièmes du pays n'ont pas demandée, que la majorité des électeurs a rejetée comme stérile, et qui ne comptait dans cette Chambre, il y a trois ans, que quatre-vingt-dix

partisans convaincus? La Chambre ne sent-elle pas combien l'autorité lui fera défaut pour accomplir une œuvre que la nation ne lui a pas confiée, et sur l'exécution de laquelle personne n'est d'accord? (*Vive sensation.*)

« Que dira le pays, que diront nos électeurs, lorsque, après avoir voté la revision et accru la discorde entre les deux Chambres comme au sein même du suffrage universel, nous nous représenterons devant eux? Ne seront-ils pas en droit de nous dire : « Vous avez préjugé de nos volontés; « vous avez tranché par avance la plus grave des « questions qui devaient nous être soumises. « C'était à nous, suffrage universel et souveraineté populaire, de décider si la Constitution « nous paraissait mauvaise ou insuffisante. Et « vous n'avez pas hésité, quelques mois avant « l'expiration légale de votre mandat, à usurper « ainsi la plus évidente de nos prérogatives, la « seule peut-être que nous tenions à exercer « entièrement? » — Qu'aurions-nous à répondre, Messieurs? (*Mouvements en sens divers.*) Je le répète, la période électorale est virtuellement ouverte. Ce n'est pas dans un pareil moment que la Chambre voudra commencer la discussion d'une question aussi grave, d'un problème aussi

complexe, lorsqu'on ne s'est pas mis d'accord sur la Constitution qu'il conviendrait de substituer à celle qui nous régit actuellement. C'est au pays à envoyer des mandataires qui aient réfléchi et qui se soient prononcés nettement devant lui. Que ceux d'entre vous pour qui la revision est mûre, et qui l'appellent de leurs vœux impatients, que ceux-là émeuvent l'opinion, qu'ils s'adressent au pays par la presse, par les réunions publiques, qu'ils créent une agitation légale autour de leurs idées et qu'ils reviennent ici avec une majorité légitime, c'est leur droit, c'est leur devoir. Mais que jusque-là ils aient le courage, difficile, j'en conviens, mais qu'ils l'aient, de s'abstenir et de faire trêve, voilà ce dont je viens les adjurer aujourd'hui.»
(*Applaudissements sur un grand nombre de bancs.*)

Rozel avait gagné sa partie oratoire. Son habileté à ne pas blesser ses adversaires, l'espèce de courtoisie dont il usait envers les revisionnistes et aussi la clarté de son argumentation lui avaient conquis la Chambre. Dans les tribunes, les éventails avaient cessé de battre. Emporté par le flot de larges pensées qui s'amassait en lui, Rozel se lança dans un mouvement d'éloquence où il entraîna son auditoire :

« Oui, Messieurs, je fais appel à la Chambre, je lui demande, au nom des générations nouvelles, d'apaiser un moment ses discordes politiques pour songer aux grandes œuvres d'amélioration sociale que la démocratie attend encore d'elle. Les cahiers de 1885 ne contenaient pas la revision, mais ils étaient remplis des doléances que les paysans et les ouvriers ne cessent de faire parvenir jusqu'à vous. La Chambre, quelques mois avant de se séparer, ne sent-elle pas le besoin de satisfaire à ces désirs du pays? Quelles lois d'affranchissement pour les travailleurs, quelles lois de protection pour les faibles, quelles lois de garantie pour les malheureux et les vieillards, avons-nous discutées et votées? Croyez-vous que le paysan sur son labour ou l'ouvrier dans son usine aient plus de souci de la revision politique que des transformations sociales qu'il attend de vous? Prenons-y garde, Messieurs : l'amphithéâtre où nous discutons est une maison fermée sur le dehors. Craignons que l'atmosphère artificielle qu'on y respire ne crée pour les parlementaires un mirage funeste. Sachons voir clairement et en face les courants nouveaux qui entraînent l'opinion publique. Derrière ce phénomène superficiel et déconcertant que vous appelez le boulangisme,

j'entrevois un mouvement profond et logique de la démocratie. Le grand fait politique de l'heure présente, celui qui doit vous inquiéter, parce qu'il dépasse toutes les questions de scrutin et de tactique électorale, c'est que, la minorité conservatrice n'ayant pas été, pour telle ou telle raison, ralliée à la République, il existe aussi une partie considérable de la classe ouvrière qui n'échappe pas encore à la République, mais qui, entraînée par je ne sais quel idéalisme où il se mêle beaucoup de témérité et d'aveuglement, cherche, comme à tâtons, un ordre de choses nouveau. Il ne faut pas dire qu'elle veut échapper à la République : ce qui est vrai, c'est qu'elle veut que les problèmes d'ordre positif et social, que les œuvres qui peuvent améliorer d'une façon effective le sort des masses, prennent le pas sur les questions de pure forme politique. (*Très bien! très bien! à gauche.*)

« Non, cette foule anxieuse n'a pas le dégoût de la forme républicaine! Elle sait bien que sans la République, c'est-à-dire sans la liberté, il n'y a pas de progrès social possible (*Protestations à droite, bravos à gauche*), et jusque dans sa colère, jusque dans son abandon momentané, il y a, croyez-le bien, un grand amour, plus dépité

encore que déçu, et qui ne demande qu'à revenir.
(*Mouvement prolongé, applaudissements à l'extrême gauche.*)

« Pour satisfaire cet amour, pour l'empêcher de prendre à nouveau le masque de la haine, ce n'est pas la revision, instrument stérile de discordes, c'est une grande affirmation sociale que le Parlement doit proclamer avant les prochaines élections. Et puisque la Chambre me favorise d'une bienveillance dont j'abuse peut-être (*Voix nombreuses : Parlez ! parlez !*), je lui dirai encore ceci :

« Ce n'est pas seulement la démocratie ouvrière qui réclame du Parlement les réformes sociales, c'est aussi l'élite de la jeunesse intellectuelle de ce pays. Je puis parler sans crainte de ma génération, puisqu'elle m'a parfois confié son drapeau. Cette génération, qui a aujourd'hui de vingt à trente ans, qui sera le gouvernement de demain, et que les politiques d'hier ont raison d'interroger, cette génération, Messieurs, est agitée d'une noble et périlleuse inquiétude. Ses regards sont moins souvent tournés vers les théâtres et les salons que vers les grands faubourgs où peine et lutte la foule obscure ! Un ardent souci de diminuer l'effroyable inégalité des condi-

tions et des charges, un désir fraternel d'enrayer cette lutte des classes dont les socialistes nous annoncent l'éclat fatal, une haine vigoureuse de la ploutocratie oisive et une volonté ferme d'ennoblir la foule en l'instruisant, voilà ce dont est faite l'âme troublée et grave de la jeunesse ! Votre génération, Messieurs, et je m'adresse ici à ceux d'entre vous qui pourraient être nos pères et qui ont fait la troisième République, votre génération n'avait pas un moins noble idéal. Mais la nécessité des circonstances a voulu que cet idéal fût moins social que politique. Vous avez dû lutter contre l'Empire, contre le vieil esprit monarchique, contre l'inquisition cléricale, et grâce à vous la République s'est maintenue comme forme de gouvernement, grâce à vous l'éducation nationale a été laïcisée, grâce à vous, enfin, les blessures de la patrie française ont été si bien pansées qu'aujourd'hui elle peut, sous sa vivante armure de citoyens, regarder l'Europe en face, sans crainte comme sans forfanterie. (*Acclamations unanimes.*)

« Les jeunes gens qui, entre 1867 et 1875, étaient avocats, médecins, professeurs, fonctionnaires, négociants de tout ordre, cette bourgeoisie républicaine qui a défié le 16 mai et fondé les institutions actuelles, nous la saluons, Messieurs,

avec respect. Mais nous craignons que cette bourgeoisie, devenue maîtresse du pouvoir politique, et fatiguée par la victoire plus encore peut-être que par la lutte, ne se satisfasse dans un optimisme dangereux et n'estime l'œuvre terminée alors que seulement elle commence. Nous redoutons le conservatisme républicain, qui ne peut amener avec lui que corruption et que haine ; nous ne voulons pas que la bourgeoisie se cristallise dans la satiété du pouvoir, nous réclamons pour le peuple une conquête sans cesse plus légitime du bien-être et de l'idéal. (*Applaudissements prolongés à gauche et à l'extrême gauche.*) Nous voulons inaugurer, sans sortir de la République et de la liberté, une politique plus profonde et plus humaine, qui puisse mettre un terme à la rivalité des individus autant qu'à la dispersion des partis, et rallier dans une action commune une majorité considérable. Pour cette génération de demain, pas plus que pour la démocratie ouvrière, la revision n'est le problème ni la panacée. Il n'y a qu'un problème nécessaire, et c'est le problème social.

« La revision n'est pas mûre, Messieurs. Elle n'est mûre ni dans nos esprits qui sont trop divisés pour s'entendre, ni dans le pays qui ne l'a pas demandée. Qu'aujourd'hui la revision soit

votée dans cette Chambre, et demain ce sera la discorde la plus aiguë ici, au Sénat, dans les conseils du gouvernement et jusqu'aux extrémités les plus calmes du pays; ce sera le champ ouvert aux agitateurs de tout ordre, aux parleurs de toute espèce. Ah! craignez qu'à ce vain bavardage ne succède tout à coup le vaste silence de la dictature! (*Sensation profonde.*) Au lieu d'entamer un débat pareil, faisons une besogne plus utile. Continuons de voter des lois d'affranchissement pour la démocratie. Préparons-nous à célébrer dignement le centenaire de 1789, et montrons à tous les peuples qui viendront fêter avec nous ce glorieux anniversaire, montrons-leur que la nation française reste l'ouvrière jamais lasse de la justice et de la fraternité humaines. » (*Bravos et salve d'applaudissements à gauche.*)

Pendant près d'une minute, Rozel dut s'interrompre. Les applaudissements couvrirent sa voix. Il avait rencontré ce rare bonheur de prononcer les mots et les accents qui donnent une âme à la foule. Il avait rallumé dans les cœurs flétris un instinct généreux; il avait rajeuni une assemblée vieillie parmi tant de marchés et de trahisons, il avait rendu aux parlementaires l'illusion de leurs premiers enthousiasmes. Rozel pressentit qu'il ne

s'élèverait pas plus haut, et qu'à vouloir prolonger le charme, il le ferait s'évanouir. Se maîtrisant et se tournant vers le banc où les ministres étaient assis, il termina :

« En finissant, Messieurs, je m'adresse au cabinet qui siège sur ces bancs. Je fais appel, qu'il me passe le mot, non pas à ses passions, non pas à son amour-propre, mais à son bon sens, mais à son amour de la République. Qu'il nous dise si véritablement, dans l'heure où nous sommes, il n'y a pas lieu de laisser trancher cette question de la revision par les électeurs, souverains et maîtres en ce pays. Qu'il accepte avec nous de remettre ce débat à la Chambre prochaine, et qu'il prenne lui-même l'initiative de proposer l'ajournement indéfini de la revision. Je crois exprimer la pensée de la plupart de mes collègues en affirmant que si le ministère fait ce sacrifice à l'intérêt du pays, il trouvera derrière lui une majorité compacte pour le suivre et le soutenir de son estime et de ses votes. » (*Double salve d'applaudissements au centre et à gauche. L'orateur, en descendant de la tribune, est félicité par un grand nombre de collègues.*)

Lorsque Rozel descendit de la tribune, son

corps tout entier vibrait d'une souffrance délicate. Une vitalité magnifique émanait de lui et achevait de lui conquérir la foule. Il fut accueilli dans l'hémicycle par une ovation à laquelle se mêlèrent les applaudissements des tribunes. Un grand nombre de ses collègues, qui n'avaient eu jusqu'ici avec lui que des rapports de courtoisie, vinrent lui serrer les mains.

Son discours n'avait duré que trente-cinq minutes, mais il assurait pour des années sa situation politique. Avait-ce été chez lui calcul ou instinct? Il avait respecté tous les partis, il n'avait eu de mots injurieux ni pour la droite ni pour les boulangistes. Il s'était rapidement élevé des questions de personnes ou de groupes aux questions nationales. Il ne s'était pas attardé dans un corps-à-corps avec les autres orateurs, mais, déployant son individualité, il avait réalisé l'attente de la Chambre, il lui avait donné l'image d'une politique et d'une éloquence supérieures. Les hommages rendus à la génération opportuniste, le respect témoigné pour la souveraineté populaire, l'évocation faite de la jeunesse française et de son idéal, avaient suscité de vives émotions. Tous ces députés, dont la plupart étaient compromis par des négociations mal-

propres, et qui d'ordinaire n'accueillaient un sentiment élevé que par des bruits de pupitre ou des rumeurs cyniques, gardaient pourtant quelque part, au fond de leur être, le souvenir de premiers élans désintéressés vers une République idéale. Rozel avait accompli la merveille de chasser les cendres amassées sur ce souvenir, et de rallumer sa flamme pour quelques instants. En applaudissant leur collègue, c'était leur jeunesse que les parlementaires applaudissaient, ressuscitée par une voix pure encore de violences. Ainsi était né ce courant qui avait fait vibrer toute la Chambre d'un même frisson, et lui avait donné pour une demi-heure la physionomie d'un Parlement qui aurait une âme.

Plus encore que les déclarations du général Boulanger et que l'attitude des droites, le discours de Raoul Rozel avait jeté le désarroi dans les prévisions gouvernementales. Le jeune orateur avait fait saillir avec tant de force les périls d'une révision immédiate, que la plupart des républicains, jusqu'alors indécis, étaient maintenant décidés à voter l'ajournement indéfini du projet. Quelle que fût sa jactance naturelle, le président du conseil n'était plus certain de rallier une majorité de concentration au nom des « inté-

rêts supérieurs de la République ». Mais, par ailleurs, il lui fallait s'exécuter. Le ministère avait solennellement promis au parti radical la revision, et celui-ci n'aurait pas compris que son ministère reculât. Le président du conseil se flattait aussi d'effacer par ses tirades ordinaires l'impression qu'avait produite Raoul Rozel. Il monta à la tribune et prononça un discours plus emphatique que pénétrant, où il malmena d'une ironie un peu lourde les idées émises par Raoul Rozel. Sa phraséologie parut d'autant plus vide qu'elle succédait à une éloquence dont l'empreinte était dans tous les esprits. Le discours ministériel, qui ne mettait que des ampoules aux arguments du député radical, fut accueilli avec quelque mauvaise humeur par une Assemblée d'ordinaire plus docile. Devant cette attitude, criblé d'interruptions et d'épigrammes par la droite et l'extrême gauche, mollement défendu par les radicaux, le président du conseil perdit son assurance. Il était las depuis quelque temps de sa lutte impopulaire contre le boulangisme. Il abrégéa sa harangue, et, jouant le tout pour le tout, termina par ces mots, qu'il s'efforça de rendre tranchants et superbes :

« Messieurs, il y a quelques semaines, le cabinet que j'ai l'honneur de présider s'était engagé à présenter un projet de revision et à demander l'urgence sur ce projet devant la Chambre. Cet engagement a été tenu. Nous ne pensons pas que les arguments apportés à cette tribune puissent nous faire modifier quoi que ce soit à notre conduite primitive. S'ils étaient écoutés, ils auraient pour effet de diviser la majorité républicaine et de favoriser ses pires ennemis. Le gouvernement espère être compris des vrais républicains en leur demandant de se concentrer autour de lui sur cette question comme sur les précédentes. Pour lui, fidèle à ses promesses, il vous déclare loyalement que si la Chambre vote à nouveau l'ajournement indéfini de la revision, il se retirera aussitôt devant de nouveaux hommes et de nouvelles idées. »

La question de cabinet était nettement posée. Les regards de toute la Chambre se dirigèrent sur un des bancs les plus élevés de la droite, où siégeait le *leader* de la réaction parlementaire. Il causait nonchalamment avec un de ses collègues, sans qu'aucune agitation dénotât sur son visage pâle le désir de parler. Son sourire fit comprendre

à la Chambre qu'il lui épargnerait une déclaration de principes.

Aucun orateur n'étant plus inscrit, le président de la Chambre se leva et prononça d'une voix automatique les phrases ordinaires : « Messieurs, avant de passer au vote sur la proposition présentée par M. le rapporteur de la Commission, et appuyée par le gouvernement, la Chambre désirera sans doute se prononcer sur la proposition d'ajournement faite par M. Raoul Rozel, puisque cette proposition n'engage pas la question de la revision elle-même, mais seulement la date où la revision pourrait être faite. (*Assentiment général.*) La Chambre approuvant cette procédure, j'ai reçu une demande de scrutin, je mets aux voix la proposition de M. Raoul Rozel, demandant l'ajournement et ainsi conçue : « La Chambre, considérant qu'il y a lieu de laisser au suffrage universel la faculté de se prononcer dans quelques mois sur la nécessité d'une revision des lois constitutionnelles, ajourne indéfiniment toute délibération sur ce sujet et passe à l'ordre du jour. » Ceux qui voudront voter *pour* mettront un bulletin blanc dans l'urne, et ceux qui voudront voter *contre* y mettront un bulletin bleu. Messieurs, le scrutin est ouvert. »

Un brouhaha général suivit ces paroles. Les huissiers commencèrent de faire circuler les urnes. La plupart des députés quittèrent leurs places et s'amassèrent dans l'hémicycle ou dans les escaliers qui séparent les travées. Aux tribunes, un grand mouvement se prolongeait. Comme l'heure était avancée et que le résultat seul du scrutin restait à connaître, beaucoup de personnes, entassées là depuis trois heures et demie, se donnaient de l'air dans les couloirs. Tout le monde causait. Le bruit multiplié des voix montait vers le plafond de la salle, d'où tombait le bleuissement blafard de l'électricité.

Rozel, qui n'avait pas quitté son siège, et qui se trouvait isolé depuis quelques instants, examinait machinalement les détails de cette salle luxueuse et vulgaire où se continuaient, parmi la poussière des scrutins, les destinées antiques de la France. Peu à peu un calme profond était descendu en lui. Ses nerfs détendus laissaient son âme flotter au hasard. Il attendait passivement les résultats du vote. Il avait la conscience d'avoir obtenu le plus grand effet moral qu'il pût désirer, et cela suffisait à sa gloire naissante. Comme ses yeux erraient au long

des tribunes, il reconnut, dans celle des questeurs, trois femmes très élégantes, M^{me} Paul Guermantes et ses deux filles. Elles paraissaient s'intéresser vivement au scrutin. M^{me} Guermantes causait avec sa fille aînée, M^{me} Jeanne Danfreville. Sa seconde fille, M^{lle} Marcelle Guermantes, qui se trouvait assise à gauche de sa mère et tout près de l'une des colonnes, suivait des yeux le manège des huissiers. Ils faisaient circuler dans l'hémicycle des urnes où s'amas-saient les papillons blancs ou bleus des votes. La jeune fille était coiffée d'une de ces capelines en auréole que la mode imposait alors aux femmes. Rozel distinguait assez mal sa physionomie sous l'ombre projetée de la passe. Il devinait plutôt qu'il ne percevait l'ovale un peu grave, la bouche sinueuse relevée aux coins, le front haut et modelé, le lointain changeant des yeux marins. Il subissait cette excitation où l'homme qui a lutté cherche encore dans un regard de femme le reflet de son triomphe. « Si j'allais saluer ces dames », se dit-il. La pensée qu'il y avait dans cette visite une pointe d'intimité hardie l'arrêta un instant. Mais de son énergie vitale il gardait un élan vers des actes plus osés qu'à l'ordinaire. « Baste ! après tout,

pensa-t-il, je ne risque rien. J'ai bien mérité d'aller me rafraîchir les yeux et l'esprit auprès de ces jolies femmes. »

Rozel connaissait les Guermantes depuis quelques mois seulement. Il leur avait été présenté par une vieille amie, M^{me} Villiers, femme riche et instruite, qui l'avait accueilli et protégé depuis ses débuts à Paris, et dans le salon de laquelle il avait peu à peu connu beaucoup de personnages politiques et littéraires. Le sénateur Paul Guermantes, ancien polytechnicien enrichi par l'industrie et la spéculation, ancien ministre des travaux publics sous Jules Ferry, était l'une des figures les plus en relief du parti opportuniste. Sa femme non seulement lui avait apporté une très grosse dot, mais encore l'avait mis en lumière par ses relations, sa perspicacité, son charme de maîtresse de maison. La fille aînée avait été mariée à un industriel d'Amiens, M. Georges Danfreville, qui appartenait à une famille de négociants millionnaires, et qui, pour son compte, dirigeait plusieurs grandes filatures. La secrète ambition de M^{me} Guermantes eût été de marier sa seconde fille à un officier de cavalerie titré, qui eût ouvert devant ces représentants de la « noblesse républicaine » les salons de

la noblesse authentique. Mais Marcelle Guermantes avait toujours doucement décliné les offres qu'on lui faisait. Elle avait atteint sa vingt-sixième année sans choisir aucun des prétendants que sa grâce originale, les huit cent mille francs de sa dot et l'influence de sa famille multipliaient autour d'elle. Cette persistance à rester fille au delà des limites tolérées par le code mondain stupéfiait Paris et désolait M^{me} Guermantes.

C'est à ce moment que, dans le salon de M^{me} Villiers, Raoul Rozel, qui n'était pas encore député, mais déjà un historien célèbre, fut présenté à M^{me} et à M^{lle} Guermantes. Il plut à la mère, qui, reconnaissant en lui une force de demain, le pria plusieurs fois chez elle. Devenu député, il lia des relations plus directes avec le sénateur, et sans être un familier de la maison, on l'y rencontra parfois à dîner, souvent en visite. M^{me} Guermantes était loin de s'imaginer que sa fille pût s'intéresser de cœur à Raoul Rozel, dont la pauvreté et les humbles origines n'étaient pas ignorées du Tout-Paris des potins. Aussi fut-elle très à son aise pour accueillir le jeune député. Rozel se plut dans ce milieu riche et gracieux; il y revint souvent. Marcelle ne lui fut pas indifférente : seule d'entre toutes les

femmes qu'il avait approchées, elle éveilla en lui quelques sentiments plus délicats que ses appétits ordinaires de conquête sociale. Auprès d'elle, il oublia parfois son principe que « la jeune fille est avant tout une dot et une parure ». Il pressentit et ressentit à de rares minutes un frisson inconnu.

Il se leva, descendit les gradins, déposa en passant devant une urne son bulletin blanc, franchit l'hémicycle, s'arracha aux congratulations de quelques médiocres plus flatteurs que les autres, et prit l'escalier qui mène à la tribune des questeurs. Dans les couloirs, sur son passage, le public se rangeait et interrompait ses bavardages. Un chuchotement le suivait comme un sillage. Les femmes avaient pour lui des yeux de désir. La plupart des hommes le saluaient. Il se fit ouvrir la tribune. Elle était presque vide. Le bruit de la porte fit retourner M^{me} Danfreville. Elle sourit, et avertit sa mère, qui se leva à demi pour saluer Rozel.

M^{me} Guermantes avait cinquante-six ans. C'était une femme belle encore, quoique sa taille commençât à s'empâter. Les muscles forts, les traits solides, la richesse du sang, attestaient des hérédités paysannes. Mais au jeu nuancé de la figure,

aux gestes impeccables, à la maîtrise de la parole, on reconnaissait une grande bourgeoise. Sa mise simple révélait la magnificence discrète d'un luxe entier. Elle avait une physionomie majestueuse, un front ample et plein, un fort nez aquilin, des yeux noirs expressifs. La bouche était mince et sinueuse comme celle de ses filles, et, bien que renflé d'un bourrelet de chair commençant, le menton était encore fermement sculpté sur un cou et une poitrine admirables. Elle tendit la main à Rozel et lui dit :

« Quelle aimable pensée à vous, monsieur, de venir nous rendre visite ici ! Savez-vous que nous sommes fières de n'être pas oubliées par le vainqueur d'aujourd'hui ? »

Marcelle Guermantes était assise à gauche de sa mère. Rozel la dominait de biais. Elle était coiffée d'une capeline en cachemire d'Inde rose vif, dont la passe large et ronde se recourbait devant et derrière. Un voile de dentelle noire, enguirlandé de violettes de Parme et relevé en ce moment sur la passe, ennuageait légèrement le haut du front. La taille était dégagée par une robe de faille unie gris clair. Les mains excessivement fines étaient gantées de saxe couleur suède, suivant la mode nouvelle d'alors.

Comme il faisait très chaud, M^{lle} Guermantes avait enlevé sa petite veste de loutre et la tenait sur ses genoux auprès d'un gros manchon ébouriffé en singe blanc. L'harmonie de cette toilette fut exquise pour Rozel, bien qu'il n'en percût qu'obscurément le détail. Marcelle avait levé ses grands yeux bleu de mer vers lui, elle lui souriait de sa bouche un peu grave, mais l'expression de son visage ne la trahissait pas. Elle se maîtrisait si bien que Rozel fut presque déçu. Il espérait mieux.

« Oh ! madame, un vainqueur, je n'ose accepter ce présage, répondit-il d'une voix de tête à M^{me} Guermantes. Dans quelques minutes seulement nous serons fixés sur le sort de ma motion.

— Mais, monsieur, votre victoire, c'est votre discours ! dit M^{me} Danfreville. Les députés peuvent voter ce qu'ils voudront, ils n'empêcheront pas que vous n'ayez grandement ému toute la salle.

— Voici un suffrage qui m'est cher », répondit gauchement Rozel. Mais il se reprit et ajouta : « Mon discours n'a de valeur que s'il est ratifié par un vote de la Chambre. Un morceau d'éloquence n'est rien. Ce qui importe, c'est que ce

ministère ne reste pas au pouvoir, et que M. le Président de la République trouve dans le cabinet de demain un adversaire habile du boulangisme.

— Assurément, formula M^{me} Guermantes, la tâche sera difficile contre ces radicaux qui embrouillent tout sans rien dénouer. J'espère que la Chambre aura la sagesse de vous écouter, et laissez-moi vous dire qu'il est réconfortant d'avoir assisté à un début tel que le vôtre. »

Marcelle n'avait pas pris part à la conversation.

Très droite, elle regardait les mouvements de la salle, et Rozel ne voyait plus que son profil. Les yeux, agrandis et songeurs, flottaient sur une vision intime; la bouche, relevée aux coins, se fermait sur une pensée secrète. « Que pense-t-elle de moi? se demandait Rozel. Pourquoi ne parle-t-elle pas de mon discours? » Il se récria sans grâce au compliment de M^{me} Guermantes, et coupa court en demandant :

« Comment se porte M. Guermantes? Dans toute cette agitation, je négligeais de vous demander de ses nouvelles.

— Mon mari se porte à merveille, je vous remercie. Je suis même étonnée qu'il ne soit pas ici. La séance du Sénat est sans doute ter-

minée, et il doit revenir nous prendre à la Chambre.

— Peut-être sera-t-il allé aux bureaux auparavant, hasarda Marcelle en se retournant. Tu te rappelles que papa devait conclure une affaire importante cet après-midi avec la maison Cohen.

— Le dépouillement est commencé, dit M^{me} Danfreville. Il me semble qu'il y a plus de bulletins blancs que de bleus, mais je crois que la différence sera petite. Voici le président du conseil qui rentre. Il a fière allure, il a l'air de ne pas douter du succès. »

L'hémicycle et les gradins se garnirent. On rentrait dans les tribunes.

« Je vous quitte, dit Rozel. Je dois être à mon banc dans le cas, bien improbable d'ailleurs, où la séance se prolongerait après le vote. A bientôt, mesdames.

— A mardi, sans doute, cher monsieur, dit M^{me} Guermantes en tendant amicalement sa main au jeune député. Ne dînons-nous pas ensemble chez M^{me} Villiers? »

Rozel fit un geste de joyeuse surprise.

« En effet, madame, je suis invité pour mardi, et je m'en félicite deux fois maintenant, puisque

je sais que j'aurai le très grand plaisir de vous revoir à ce dîner.

— Nous partirons d'assez bonne heure, ajouta M^{me} Guermantes, car nous devons assister au bal donné par M^{me} de Gournay à l'occasion des dix-huit ans de sa fille. »

Le jeune homme salua les deux jeunes femmes, qui lui répondirent, l'une par une poignée de main, l'autre par une souriante inclinaison de tête.

Le timbre avertissait sans répit. Rozel se fraya un chemin vers l'hémicycle. Dans l'escalier, il croisa le sénateur Guermantes qui lui fit force démonstrations. C'était un homme grand, corpulent, sobrement mais très bien mis. Il avait des yeux petits et gris dont la vivacité animait un teint brouillé, le nez fort, la bouche mince, le menton carré, le cou large et court. Une barbe grise taillée en carré achevait de durcir son aspect. Par contraste, ses mains gantées étaient fines, et il avait le pied plutôt petit dans ses bottines vernies. Il cria presque à Rozel, en lui serrant fortement les mains :

« Bravo, mon cher député ! Je viens d'apprendre votre étourdissant succès. Grâce à vous, le cabinet est par terre... Voilà de l'excellente

besogne, et nous en reparlerons... Mais je vous laisse, le timbre a fini de sonner. A mardi, chez M^{me} Villiers.

— A mardi », dit Rozel, s'inclinant en hâte.

Quand il rentra dans l'hémicycle, la séance n'était pas encore rouverte. Un coassement de voix humaines emplissait la salle. Des discussions s'engageaient sur le résultat du scrutin. « Il y aura peut-être lieu à pointage », dit le grand Birot à Rozel, quand celui-ci revint à son banc. La sonnette présidentielle vibra, le silence s'étendit. Les horloges de l'Assemblée marquaient six heures trois quarts.

Le président de la Chambre, debout et impassible, prononça d'une voix nette :

« Le résultat du vote sur la proposition d'ajournement déposée par M. Raoul Rozel est le suivant :

Votants : 543. — Majorité absolue : 273

Pour. 289

Contre. 256

« La Chambre a adopté. »

Des applaudissements éclatèrent au centre, à droite, et sur quelques bancs de l'extrême gauche.

Les radicaux restèrent silencieux. Puis un brouhaha s'éleva.

Le président du conseil et ses collègues se levèrent de leurs bancs et quittèrent la salle des séances pour aller remettre leur démission entre les mains du Président de la République.

Raoul Rozel, stupéfait du triomphe que sa tactique venait de lui assurer si entièrement, était debout, très pâle et presque noble d'émotion. De la tribune des questeurs, Marcelle Guermantes l'étudiait attentivement. Il ne songea même pas à regarder de ce côté.

Un nouveau coup de sonnette retentit.

« Messieurs, déclara le président de la Chambre, l'ordre du jour est épuisé. Je propose à la Chambre de fixer son jour de réunion à jeudi prochain. »

Cette date était un peu éloignée; quelques voix crièrent : « A mardi ! » Mais le jeudi fut voté à une grande majorité. On voulut laisser au Président de la République le temps de constituer un ministère. La séance fut levée aussitôt après.

Rozel suivit le flot de collègues qui s'écoulait vers la porte. Dans son âme ambitieuse une sérénité régnait. Félicité, salué, assailli par les

reporters, il se parut devenir un maître. Il ne fit qu'une molle défense aux députés et aux journalistes qui, dans le salon de la Paix, l'acculèrent au groupe d'*Arria et Pætus* pour avoir son avis sur la crise. Sous le haut-de-forme un peu étroit et dans sa pelisse d'hiver, ses traits ressortirent en énergie. Le reflet de César et de Bonaparte passa sur sa figure pâle. Il dit quelques mots d'une voix nette et tranchante :

« Je connais trop peu le mécanisme parlementaire pour prévoir l'issue de la crise. Mais j'estime en conscience qu'après la séance d'aujourd'hui et dans l'état où les boulangistes ont mis le pays, le Président de la République ne peut faire appel qu'à un ministère de concentration républicaine, à un ministère aussi soucieux de réaliser des progrès sociaux que de faire observer l'ordre le plus absolu dans la rue. Dans ces conditions, un ministère Coutances ou un ministère Guermantes me paraissent vraisemblables. Sans doute, ce n'est pas l'idéal, c'en est même très loin, mais la République et le Parlement avant tout... »

Les reporters notaient scrupuleusement ces paroles, que beaucoup de journaux reproduisirent le soir même ou le lendemain matin. Rozel serra nombre de mains, salua courtoisement,

fut salué très bas, et gagna la grille du Palais-Bourbon.

En face de lui, dans le froid de la nuit humide, un escadron de gardes républicains contenait la foule. Les chevaux énervés pétaradaient, les lames des sabres rayaient l'ombre, les hauts soldats muets étaient impassibles. Rozel franchit l'ellipse étroite au long de laquelle évoluait la cavalerie, et pénétra résolument dans la foule. On ne le connaissait pas, mais c'était un député : un cri immense de « Vive Boulanger ! » éclata à ses oreilles, et se prolongea en houle sonore jusqu'à l'horizon. Rozel ne répondit rien. Une poussée le refoula à vingt mètres plus loin. Les dents serrées, les mains crispées, il eut une révolte intime contre ces masses qui l'écrasaient. Toute l'aristocratie de son cerveau protesta contre l'oppression du monstre démocratique. Si ces brutes l'avaient connu, elles l'eussent peut-être étranglé. Il glissait parmi elles, pâle et silencieux. Des vociférations, régulières comme les écroulements de la mer sur les plages, répétaient : « A bas la Chambre ! A bas le Sénat ! Vive Boulanger ! » Rozel haït plus que jamais, de tout son corps meurtri, de tout son génie hautain, cette brutalité impérissable qui est le geste des foules.

« Voilà le peuple souverain, quand on le lâche, pensait-il. Il lui faudra toujours de la cavalerie et des lois. De toute cette crapule on peut se servir; mais la servir, pouah! »

Ironique maintenant, il s'insinuait à travers les tentacules de la cohue. Un moment même, il cria : « Vive Boulanger! » plus fort que ses voisins. Il eut la sensation de souffleter la face du Scapin populaire, et cela lui valut d'avancer plus aisément. Il atteignit le pont de la Concorde, que gardait un triple cordon de cuirassiers, sabre au clair. Il respira. La Seine noir et or s'écoulait vers la nuit. Les gaz multipliaient là-bas des joailleries illusoires. Rozel exhiba sa médaille de député, et passa. Des fiacres dévidaient leur navette sur le pont. Il se jeta dans l'un d'eux, ferma violemment la portière, et, par la vitre baissée, il cracha sur Paris.

VI

Dans le vaste salon éclairé de trois lampes, M^{me} Villiers attendait ses invités. Un feu de bois répandait une chaleur douce. Les bruits du boulevard, assourdis par l'épaisseur des rideaux de vitrage, ne parvenaient que comme les remous d'une mer éloignée. Les abat-jour, rose pâle, vert pâle et citron pâle, harmonisaient des reflets sur les tentures, sur les meubles, sur les tableaux. Des grappes de lilas blancs et d'obiers jaillissaient du cristal. Au plus large panneau du salon, en face de la porte d'entrée, un crépuscule de Pointelin, — eau, terre et ciel se dissolvant dans l'universelle agonie du soir, — prédisposait les visiteurs à cette intimité un peu grave dont toutes choses, autour de M^{me} Villiers, étaient imprégnées.

Assise dans un large fauteuil Médicis au coin de la cheminée, M^{me} Villiers lisait très attentivement un numéro de la Revue. Les rayons de la lampe, posée de biais derrière elle, éclairaient en vigueur son visage. Bien qu'elle eût soixante-six ans passés, elle en paraissait à peine cinquante. La taille était encore très souple dans la robe de soie noire moirée. Le visage était d'un rose uni et sain, et toutes les lignes demeuraient précises et fermes. Seuls, les cheveux absolument blancs et quelques rides profondes marquaient l'usure de la vie. Elle avait de grands traits, un nez droit, des yeux noirs qui perçaient, le menton un peu dur, des mains longues et étroites. L'ossature de la tête, l'attitude du corps, le jeu des gestes, attestaient une volonté de race, et toute son intelligence pouvait être admirée sur sa physionomie.

Elle lisait un article de Brunetière sur *le Disciple* de Paul Bourget. Le critique y discutait le problème de la responsabilité morale chez les écrivains et les philosophes. M^{me} Villiers, qui avait un faible pour Brunetière, s'intéressait vivement à cette lecture. De temps en temps, son pied repoussait ou ramenait un coussin en tapisserie, sa main droite frappait de petits coups sur le re-

bord du fauteuil, ou bien elle avait un rapide mouvement d'épaules, un éclat dans les yeux. Dans le silence du vaste salon, une pensée alerte veillait avec la flamme du foyer, et, non moins qu'elle, semblait projeter sa vie sur tous les objets familiers.

Le timbre de l'appartement vibra. M^{me} Villiers regarda la pendule et tendit l'oreille. « Qui peut venir si tôt? pensa-t-elle. Il n'est que sept heures dix; ce doit être Rozel. Il est le seul qui ne soit pas accompagné, et aucune femme n'est certainement habillée pour être ici à cette heure. »

La porte s'ouvrit et le domestique annonça :
« M. Raoul Rozel. »

Grand, mince, la physionomie nettement dégagée sur un col haut, il s'avança vers M^{me} Villiers et baisa la main qu'elle lui tendait.

« A la bonne heure, mon cher ami, lui dit-elle de sa voix un peu martelée, vous ne craignez pas de venir vous ennuyer quelques minutes tout seul avec une vieille femme. »

Rozel, appuyé à la cheminée, son chapeau sous le bras, dédoigtait sans affectation ses gants.

« Vous savez bien, madame, reprit-il de sa voix un peu sourde dans la conversation, que ces minutes-là sont trop rares pour moi.

— Taisez-vous, flatteur! et dites-moi plutôt ce qui se passe au dehors. Avons-nous un ministère? M. Cormeilles tient-il toujours?

— Oui et non, madame. Je viens d'apprendre par notre ami Caillaux que M. Cormeilles est sorti cet après-midi de l'Élysée en acceptant définitivement de former un ministère. Mais il y a de grosses difficultés, le nouveau président du conseil veut faire un ministère de concentration, et les radicaux ne s'y prêtent guère. On parle pourtant de M. Moret au commerce et de M. de Marcilly à l'instruction publique. Dans ce cas, la combinaison réussirait, et le cabinet se présenterait jeudi devant les Chambres.

— Et notre ami Guermantes accepte-t-il de faire partie d'un ministère Cormeilles?

— D'après ce que m'a dit Caillaux, M. Guermantes refuserait pour raisons privées. On lui aurait, paraît-il, offert les travaux publics. Mais la plupart des hommes politiques pensent que M. Guermantes n'acceptera plus maintenant d'être ministre, s'il n'est pas à l'intérieur et président du conseil. »

M^{me} Villiers resta quelques instants silencieuse. Une lampe, sur le piano, filait légère-

ment. Sans façon le jeune homme alla baisser la mère.

« Vous savez que les Guermantes dînent ici ce soir? reprit M^{me} Villiers.

— M^{me} Guermantes me l'avait dit vendredi dernier à la Chambre. Je serai très heureux de me retrouver avec elle et ses enfants.

— N'est-ce pas que Marcelle est charmante? Quel dommage que cette enfant ne veuille pas se marier! Elle serait une femme exquisite!

— D'autant qu'elle a tout pour elle. Jolie, riche, du monde, de la culture...

— Ajoutez que c'est le contraire d'une poupée. Elle est une des très rares jeunes filles qui pensent par elles-mêmes.

— Au fait, c'est peut-être pour cela qu'elle ne se marie pas! interrompit Rozel d'un ton dégagé, et jouant avec l'un de ses gants.

— Vous avez raison, mon cher ami. Marcelle est une personne très complexe dans sa simplicité apparente. Elle n'épousera qu'un homme supérieur, ou restera vieille fille.

— Arrêtez! arrêtez, chère madame! s'écria en riant le député, ne lui offrez pas si tôt la coiffe de sainte Catherine!

— Et comment, grand Dieu!

— Mais parce que d'homme supérieur autour de M^{lle} Guermantes et dans son monde, je n'en vois guère et j'en prévois encore moins. »

M^{me} Villiers regarda Rozel dans les yeux.

« Ah! et pour qui sont faits, dites-moi, les Raoul Rozel? »

Elle développa d'un geste son éventail noir et s'en abrita à demi. Rozel ne broncha pas. Par bonne compagnie, il eut l'air surpris, mais au fond il attendait cette phrase.

« Oh! madame, à quoi pensez-vous? D'abord, je ne suis pas un homme supérieur.

— Passons, mon cher ami, passons vite. Je ne vous ai pas demandé de mentir par modestie. Vous savez mieux que personne qui vous êtes. Si vous n'avez pas d'autre raison...

— Oh!...

— Voyons-les.

— Je n'ai pas huit cent mille francs de dot, et je suis un fils d'employé.

— Les belles raisons! Croyez-vous que les Guermantes descendent des Bourbons? Pour l'argent, à quoi servirait-il, grand Dieu! si ce n'est à rehausser de temps en temps les hommes de mérite?

— Vous avouerez, madame, que voilà un para-

doxe que vos invités de ce soir n'applaudiraient pas tous.

— Raison de plus! affirma la vieille dame. Croyez-vous que rien se fasse sans lutte? Il faut s'imposer aux sots. Et pour en revenir à Marcelle, dit-elle avec une lenteur voulue dans la voix, soyez bien assuré que la pauvreté et l'absence d'éclat mondain dans une famille ne l'empêcheront pas d'y entrer, si l'homme qu'elle aura distingué s'y rencontre. Au contraire... Croyez-moi, mon cher ami, je la connais. Elle n'épousera qu'un homme supérieur. »

Le timbre de l'appartement vibra de nouveau. La pendule marquait sept heures vingt-cinq. Rozel, qui n'était pas fâché d'interrompre le dialogue à cet endroit, dit :

« Voici de nouveaux hôtes, madame.

— Ce sont les Guermantes, sans doute », fit-elle.

Par la porte ouverte à deux battants, le domestique annonça :

« Monsieur et madame George Danfreville, monsieur Henri Guermantes. »

La jeune femme entra, impérieusement élégante, suivie de son mari et de son frère. Elle portait une robe décolletée en satin bouton d'or,

avec une traîne unie et droite, et sur le devant un jupon de brocatelle dont le fond blanc était semé de grosses roses multicolores, que voilait une jupe de tulle pailletée d'or et semée de perles fines. Les manches de tulle bouillonné rejoignaient le long gant de Saxe blé mûr très fin sous l'anneau des bracelets. Elle était coiffée d'un cache-peigne de fleurs, mêlé de rubans gaze et or sur les cheveux noués très bas, et retom-
bant en légères spirales. Dans sa chevelure des feuilles de brillants éclairaient les fleurettes alternées du saphir et du rubis. Grande, svelte, souple de lignes et de marche, pâlement rose de chair et de visage, sobre de parole et de geste, ses yeux bleu clair pâlisant sous ses cheveux cendrés, et ses lèvres fermées sur une âme inconnue, M^{me} Danfreville s'avancait, un éventail ancien dans la main.

Son mari, à côté d'elle, apparaissait épais de carrure et d'allure. Ce n'était pas qu'il fût mal habillé, mais ce Normand, fils et petit-fils de Normands grands travailleurs et grands chasseurs, portait plus souvent le veston d'atelier ou le sayon de chasse que l'habit à la française. C'était un Hercule qu'agitait la fièvre du labeur, et dont les joies étaient sur les champs de

bataille industriels, aux usines ou à la Bourse. La sorte d'élégance laminée que communique seule la perpétuelle vie de société lui manquait, et, sans faire mauvaise figure dans un salon, il n'y tenait pas la première place. Son visage sans beauté, mais énergique et vif, était porté par un corps d'athlète. George Danfreville dominait de la tête son tout jeune beau-frère. Henri Guermantes était un garçon de taille moyenne dont les épaules tombantes, le teint exsangue, les cheveux lissés, le regard noyé et l'élégance excessive évoquaient plutôt une manière d'hermaphrodite jeune qu'un homme futur. Il portait un habit de coupe 1830, au col de velours et aux revers de soie plus larges de deux centimètres que la moyenne, un gilet de satin blanc croisé de façon que la double rangée des boutons fût aussi écartée que possible, et un plastron de chemise fixé par une seule perle fine. La bande de satin noir qui bordait son pantalon était large d'au moins trois centimètres. A la boutonnière de son habit une orchidée blanche, aux pétales veinés de violet, simulait par ses barbelures quelque monstre délicat. Ses bottines vernies, obtenues après cinq essayages chez Hellstern, moulaient son pied dans un miroir.

Sa cravate et sa coiffure parachevaient de deux chefs-d'œuvre sa toilette. Henri Guermantes avait des gestes lents, un flegme languide, une sorte d'indifférence indéfinie.

M^{me} Villiers s'était levée pour embrasser M^{me} Danfreville, qui était sa filleule.

« Bonsoir, ma petite, lui dit-elle. Tu resplendis; mon pauvre salon en est tout ébloui. Ce n'est pas pour nous que tu as cette merveilleuse robe? »

— Rassurez-vous, marraine, répondit la jeune femme d'un ton un peu contraint. Vous avez donc oublié que nous dansions chez les Gournay? Nous vous y verrons, monsieur Rozel? »

Elle lui tendait la main. Il s'inclina.

« Non, madame, je ne suis pas invité. Je connais à peine M. de Gournay, et pas du tout madame. »

La porte fut ouverte à nouveau, et le domestique annonça : « M. et M^{me} Léon Flins », puis, quelques secondes après : « M^{me} de Boige, M. et M^{me} Louis Weyl. »

Ces cinq personnes entrèrent presque en même temps. Ni les unes ni les autres ne se distinguaient par quoi que ce fût. Léon Flins, moitié peintre, moitié critique d'art, était un raté ambi-

tieux, d'une quarantaine d'années, maigre, les épaules rentrées, avec une figure pointue et tirée, et un monocle prétentieux sur un œil méchant. Sa femme, mise avec éclat et sans goût, fille d'un haut fonctionnaire de l'École des beaux-arts, était une personne épaisse que Flins avait surtout épousée pour les relations et le patronage du beau-père. M^{me} de Boige, femme de soixante ans environ, encore élégante avec sa robe de soie grise et sa coiffure à la grecque, était la veuve d'un ancien sénateur de l'Empire, qui, sous la République, était mort directeur d'une grande compagnie d'assurances. Elle avait marié sa fille, un exquis pastel de La Tour, au principal actionnaire de cette compagnie, Louis Weyl, juif intelligent, distingué, très épris de sa femme et très satisfait de s'être créé un milieu plus large que celui de sa race.

Pendant que toutes ces personnes se saluaient, on annonça :

« Monsieur le sénateur, et M^{me} et M^{lle} Guermantes. »

Rozel, qui répondait quelques banalités aux compliments de Flins, fit, tout en causant, un léger mouvement circulaire vers Marcelle et sa mère, au moment où elles saluaient M^{me} Vil-

liers. M^{me} Guermantes resplendissait majestueusement. Elle portait une robe de brocart blanc, faite d'une seule pièce, avec de grosses roses éparpillées, tandis que sur sa chevelure massive et encore très brune s'agitait le jet merveilleux et minuscule de pierreries irisées. C'était une Junon costumée par les sœurs Raudnitz.

Marcelle était très simplement vêtue d'une robe de soie blanche presque unie. Sur sa jeune poitrine à demi découverte un collier de grosses perles éveillait la fraîcheur des aubes sur la mer, tandis qu'à ses oreilles de petites perles brillaient, pâles étoiles, et que parmi sa chevelure une émeraude cerclée d'améthystes évoquait la mélancolie des soirs. Plus âgée de deux ans que sa sœur, elle était, comme elle, grande, svelte, très souple d'allure et très sobre de gestes. Mais un charme spécial d'intellectualité l'ennoblissait. Était-ce la profondeur d'yeux variés comme la mer, la sinuosité d'une bouche relevée aux coins, ou l'ovale un peu long de sa tête, qui lui donnaient l'aspect d'un ange parmi les hommes? Elle glissait sur les choses plutôt qu'elle n'y marchait. Sans qu'elle y songeât, sans que ni ses paroles ni ses gestes fussent très exception-

nels, elle communiquait au premier contact l'impression de l'étrangère. Cette singularité lui nuisait auprès du gros des mondains; mais elle faisait le délice de quelques délicats. La contemplant, ils assistaient au spectacle, si rare dans une jeune fille, d'une physionomie héréditaire modelée à nouveau par la vie intérieure. Ils se demandaient comment une créature aussi originale fleurissait, claire et droite, au-dessus des platitudes de son monde, sans être étouffée. De ceux-là seulement elle était comprise. Elle irritait ou inquiétait les autres. La plupart des jeunes hommes qui l'approchaient étaient trop vulgaires pour l'apprécier. Elle-même n'éprouvait aucun sentiment à leur égard. Aussi ne se mariait-elle point, résolue à ne point se laisser marier.

Rozel, très maître de lui, salua les Guermentes. Le sénateur, haut en couleur, éclatant de santé dans son habit, l'accapara. Ils s'entretenaient de la formation du nouveau ministère.

Les derniers invités furent annoncés. C'étaient le vieil académicien Fournier et sa fille. M. Fournier avait une face rasée et sanguine d'avocat normand. Il portait à son cou le collier de com-

mandeur de la Légion d'honneur, salaire de quelques médiocrités érudites autant qu'élégantes, et d'innombrables platitudes sociales.

Sa fille, M^{lle} Andrée Fournier, était une grande vierge maigre, ébouriffée, sèche, prétentieuse sans prétendants. Elle n'avait pas encore vu surgir de la rue d'Ulm le normalien sauveur qui, en échange de la dot et du beau-père, lui donnerait un nom et un salon.

Le beau-fils de M^{me} Villiers, Maurice Jourdan, entra sans se faire annoncer. Ancien élève de l'École d'Athènes, officier de la Légion d'honneur, inspecteur général des Beaux-Arts, quarante-cinq ans environ, c'était une physiologie distinguée et sympathique, tout imprégnée de noblesse humaine. Son teint rose et encore très jeune contrastait avec des cheveux gris avant l'âge, et il y avait au bleu liquide de ses yeux une douceur, une bonté un peu triste qui étonnait dans une figure par ailleurs énergique. Le secret de ces singularités était révélé par l'histoire de sa vie. A trente ans, il avait épousé une jeune femme célèbre par la magnificence de son chant autant que par la beauté de son visage. Ce mariage avait ébloui leur vie, jusqu'à ce qu'un soir, en pleine fête

mondaine, après que sa femme eut chanté ses plus beaux chants, une embolie étouffa ce jeune cygne dans son triomphe. Depuis cette catastrophe, M^{me} Villiers et Maurice Jourdan ne s'étaient guère quittés. La solitude prolongée de deuils amers les avait intimement associés. Maurice Jourdan considérait sa belle-mère comme sa propre mère, et M^{me} Villiers le traitait comme un fils. Quand elle donnait à dîner, il tenait lieu de maître de maison.

Il baisa la main de M^{me} Villiers et lui dit :

« Pour me faire pardonner mon retard auprès de vous et de nos amis, je vous apporte une grosse nouvelle. Le ministère est tout à fait constitué. Le décret paraîtra demain à l'*Officiel*. M. Cormeilles est président du conseil avec le portefeuille du commerce. M. Coutances a l'intérieur, M. de Marcilly la guerre, et M. Moret les affaires étrangères. »

Un brouhaha d'interjections accueillit cette nouvelle. Fournier et Flins manifestèrent leur joie. Ces âmes de tournesols s'orientaient vers la hiérarchie levante.

« Comment, mon cher ami, êtes-vous aussi bien renseigné? » demanda le sénateur Guermantes, sans que sa voix trahît ni dépit, ni regret.

« Par le général Fougères, qui est mon camarade d'école, et que je viens de croiser rue du Faubourg-Saint-Honoré comme il quittait l'Élysée.

— Vous êtes venu à pied? demanda M^{me} Villiers. Il ne neige donc pas?

— La nuit est froide et superbe, chère madame, dit l'académicien en faisant des grâces. C'est une rivière de diamants sur des épaules de glace...

— Madame est servie », annonça de sa voix métallique le maître d'hôtel, hâchant la phrase à effets que Fournier se préparait à dérouler.

On se leva. Maurice Jourdan offrit son bras à M^{me} de Boige, et la conduisit vers la salle à manger harmonieuse parmi la lumière et les fleurs. Les autres invités suivirent. M^{me} Villiers venait la dernière, conduite par le sénateur Guermantes. La règle des préséances et la volonté de M^{me} Villiers firent que Rozel devait offrir son bras à M^{lle} Guermantes. A table, ils se trouvèrent placés l'un près de l'autre.

Une cinquantaine de bougies, coiffées de petits abat-jour mobiles en couleur, posées entre les convives ou sur des consoles plus hautes, illuminaient un ruisseau de roses, d'azalées, d'ané-

mones, déroulé sur la blancheur de la nappe et parmi le scintillement des verreries. Un bouquet, fait d'une grappe de lilas blanc et d'une autre fleur, jaillissait du cristal devant chaque convive. Les assiettes de gâteaux elles-mêmes étaient dissimulées sous des touffes de violettes.

Le dîner fut d'abord un brouhaha joyeux. Les voix du sénateur et de l'académicien, l'une nasale, joviale et puissante, l'autre gutturale, vinaigrée et mince, y dominaient. La conversation générale s'engagea sur Bôulanger, sur le nouveau ministère et sur les récentes candidatures à l'Académie.

Rozel, assis entre M^{me} Flins et M^{lle} Guermantes, sentait monter en lui la migraine redoutable des commencements de dîners en ville. La sensation d'être un étranger parmi ces gens de luxe, la nécessité de diriger ses paroles et ses gestes, l'obligation d'écouter des bavardages sans cesse rompus et renoués, la profusion des lumières, des voix, des parfums, provoquaient en lui un vide dont il avait le vertige. Dans cet état, il n'éprouvait que sécheresse et angoisse. Les banalités les plus simples lui coûtaient des efforts infinis. Peu à peu, les mets, les vins, l'amour-propre

de causeur, allumaient en lui une flamme factice et le faisaient briller aux minutes du champagne. Mais il n'était jamais soi-même chez les autres. Morne ou excité, il n'avait pas l'aisance du mondain. Comme tous les hommes nés pour la solitude ou le commandement, il restait un sauvage en habit.

Pendant que le sénateur et l'académicien tenaient les premiers rôles de la conversation, Rozel, pour échapper à la sensation de néant qui l'obsédait, prit un carafon de vin blanc et remplit les verres de ses voisines. M^{me} Flins lui fit quelques compliments sur son discours à la Chambre. Cette grosse jeune femme, d'allure épaisse, s'entendait assez bien à caresser les vanités mâles et à concilier des amis à son mari. Tandis que la voix nasale de Guermantes emplissait la salle à manger, elle dit à demi-voix à Rozel :

« Je n'assistais pas à la séance, mais mon mari me l'a racontée. Il paraît que vous avez dépassé ce qu'on attendait de vous, et que l'orateur est égal à l'historien.

— M. Flins est trop indulgent, répliqua Rozel. Ma partie était belle, et je n'ai pas eu grand mérite à la jouer.

— Vous êtes bien sévère pour vous-même,

intervint Marcelle Guermantes avec une ironie aimable. Vous savez que j'ai eu ce jour-là le plaisir de vous entendre, et je vous assure que vous ne donniez pas du tout la sensation d'un joueur qui risque une partie, mais celle d'un homme qui défend son pays et sa génération.

— C'est au fond ce que je voulais dire, mademoiselle, mais vous l'exprimez beaucoup mieux que je n'aurais pu le faire. J'étais porté par mon sujet, et avec de pareils thèmes je ne pouvais manquer d'intéresser la Chambre.

— Vous l'avez plus qu'intéressée, vous l'avez électrisée », dit M^{me} Flins en lui tendant son verre pour qu'il y versât de l'eau.

Marcelle s'était tue. Elle était choquée de la manière dont Rozel parlait de son discours. Une partie qu'on joue, des thèmes qu'on développe, sont-ce là, pensait-elle, sa politique et son éloquence? N'est-il qu'un comédien? Ou bien ces mots ne sont-ils que des clichés dans sa bouche? Elle ne pouvait concevoir que le député rabaisât ainsi sa propre éloquence.

A ce moment, on entendit la voix acide de Flins, qui, les épaules rentrées et la bouche en grimaces, distillait une méchanceté sur l'auteur

de *Germinal*. Maurice Jourdan prit doucement la défense de Zola. M^{me} Flins raconta au sénateur, qu'elle avait à sa droite, un potin insipide sur les visites académiques du romancier. Entre Marcelle Guermantes et Raoul Rozel, l'*à parte* continuait, maintes fois interrompu.

« Je serais curieuse de savoir, monsieur, si vous étiez vraiment ému en prononçant votre discours. Mon père nous a souvent dit qu'il avait eu, suivant son expression, un « trac » épouvantable la première fois qu'il avait parlé à la Chambre.

— Mon Dieu! mademoiselle, je ne vous dissimulerai pas que je tremblais de tous mes nerfs. Mais c'était purement physique. Le moral est resté très bon. C'est lui qui a vaincu.

— Vous avez dit de bien belles choses sur votre génération, sur son amour pour les déshérités, sur son rôle dans l'avenir. »

Rozel aspira l'encens, mais ne flaira pas le piège.

« C'était indiqué, déclara-t-il. Nos aînés nous ont fait beau jeu. Aujourd'hui un homme nouveau ne peut prendre position dans la politique que sur le terrain de l'intégrité et des réformes sociales. »

A demi tournée vers Rozel, Marcelle l'exami-

nait. Sa façon de manger, de boire, l'accent même de sa voix, lui révélaiient un être qu'elle n'avait pas deviné jusqu'alors. Rozel lui était d'abord apparu comme un prince de l'esprit, puissant, mystérieux, sorti des lointains populaires, qu'elle ignorait et idéalisait. Elle avait lu son livre avant de le connaître, et elle avait été enthousiasmée par ses discours. Cette intelligence avide d'idéal s'était formé une image que la réalité lui défigurait. Elle en souffrit : « N'aurait-il pas une âme loyale? songeait-elle. Il ne parle que de prendre position, il ne semble pas croire à ses idées. Serait-ce encore un ambitieux à froid? »

Rozel, de son côté, réfléchissait : « M^{me} Villiers a de toute évidence calculé ce contact entre M^{lle} Guermantes et moi. Il est clair aussi que je ne déplais pas à cette jeune fille. L'heure est décisive. Suivrai-je ma veine? » Il croyait à faux que, s'il plaisait à M^{lle} Guermantes, c'est qu'il représentait pour elle un mari futur ministre : « Être la femme d'un homme célèbre, c'est ce qui l'attire vers moi. Donnons-lui la sensation que je suis *une force* », concluait Rozel.

« Croyez-vous que vous pourrez réaliser

« votre beau programme? » demanda la jeune fille.

Rozel eut un sourire ironique : « Elle est bien naïve, ou elle veut m'éprouver », pensa-t-il. Il répondit :

« Mais, mademoiselle, la question ne se pose pas ainsi. Les programmes sont d'abord des armes de combat. Avec eux l'on conquiert le pouvoir, mais on l'exerce presque toujours sans eux. Gambetta est mort en 1881 sans avoir rien réalisé de son programme de 1869. La grande affaire, c'est de ruiner ses adversaires. Gambetta a jeté bas l'Empire avec des principes qu'il n'a pas appliqués. En politique, les étiquettes ne sont rien, les hommes seuls importent. »

Il avait haussé la voix en terminant. La dernière phrase domina la conversation qui s'éteignait entre M^{me} de Boige, M^{me} Villiers, et l'académicien.

« Que dites-vous là, grand Dieu, mon cher Rozel ! s'écria M^{me} Villiers, heureuse de renouer la conversation générale. Il me semble que pour un idéaliste des nouvelles couches vous êtes diablement terre à terre. »

Une glace rose et verte fut servie. Les domestiques versèrent le champagne dans les coupes.

« M. Rozel a raison, dit de sa voix pesante le sénateur. En politique, les programmes sont des jeux d'enfants, et les hommes de valeur ont tôt fait de les mépriser. Il n'y a de vrai que les faits : eux seuls valent la peine qu'on se batte pour eux ou contre eux. »

Un court silence suivit. Guermantes, en conclusion à ses paroles, but la moitié d'une coupe de champagne. Ses yeux gris étincelaient. Massif et coloré, il était bien *l'homme des faits*. Parmi la lumière et les fleurs, tandis que sur la chair nue des femmes les diamants s'avivaient, ses phrases résonnaient authentiques. Secrètement, Fournier, Flins et Weyl admiraient ce colosse conforté dans la triple puissance de l'or, de la femme et du pouvoir. Henri Guermantes avait, sur son visage pâle, une moue fine d'ironie. Il songeait : « Comme mon père est inélégant ! Dit-on ces choses-là ? Il possède la vie en parvenu. Il est lourdement attaché aux réalités qu'il a conquises. Il ignore l'art de jouir des faits en s'enjouant. »

Maurice Jourdan donna la réplique au sénateur.

« Croyez-vous vraiment, mon cher sénateur, que la conquête des faits soit toute la politique ? Les

aspirations qui se marquent dans les programmes, ces aspirations irréalisables parce qu'idéales, ne sont-elles pas, elles aussi, des *faits*, plus complexes sans doute et plus secrets que les autres, mais dont l'homme d'État doit avoir l'intuition et le respect?

— Permettez, répondit le sénateur. Je ne crois pas à ce que vous appelez les idées ou les aspirations des peuples. Ce sont des mots derrière lesquels s'abritent les instincts pour se dévorer. En politique, il n'y a que des intérêts et des appétits. Le plus fort triomphe. Je ne dirai pas cela devant mes électeurs, mais voyez la Révolution française. Les bourgeois la commencent parce qu'ils sont vaniteux et avides de régner. Les ouvriers la continuent parce qu'ils meurent de faim et qu'il leur faut du pain et du travail; les paysans l'achèvent parce qu'ils veulent avoir du « bien » et que la République leur donne ceux du clergé et de la noblesse; enfin, les militaires la couronnent, parce qu'ils y trouvent des grades et de la richesse. La Révolution française! mais c'est une meute d'appétits lâchée par les idéologues et matée par Bonaparte! »

— Mais alors, dit Danfreville, vous ne croyez

pas, comme M. Rozel l'a paru soutenir l'autre jour à la Chambre, que le boulangisme soit surtout un mouvement d'idées sociales?

— Pas le moins du monde, et je trouve même, mon cher député, continua Guermantes en se tournant vers Rozel, que dans votre éloquente, très éloquente improvisation, vous avez fait la part bien belle à toute cette racaille qui entoure Boulanger. Des aigrefins qui jouent de la guitare patriotique pour escalader le pouvoir, derrière eux des affamés qui réclament une curée, voilà le boulangisme! Son programme, c'est un panneau pour les dupes. Pour écraser tout cela, il n'y a qu'à arrêter Boulanger et Rochefort, et à garnir les grandes villes de fusils Lebel.

— Avouez que ce serait jouer gros jeu, hasarda le banquier Weyl d'une voix amortie et inquiète.

— Baste, mon cher, il y a la manière! continua Guermantes avec un gros rire dans sa barbe carrée, et je ne doute pas que Coutances, qui est ministre de l'intérieur depuis ce soir, ne la connaisse. »

M^{me} Weyl, chargée de bijoux, dissimula un bâillement. Ce délicieux pastel de La Tour, qui se parait trop richement, n'aimait que les potins du monde ou les questions de toilette et de

courses. Elle s'étonnait qu'on osât, dans un grand dîner, parler politique avec autant d'insistance. Elle trouvait cela bien déplacé.

Cependant Jourdan reprit :

« J'ai peine à croire que les révolutionnaires n'aient pas été tourmentés du ferment idéaliste. La force de la Révolution était là : sans l'idéal, elle aurait péri sous les baïonnettes étrangères. Même dans le boulangisme, je vois une idée de justice qui enflamme les masses. Qu'en pensez-vous, Rozel? »

Le député mangeait distraitemment une grappe de beaux raisins, et, tout en écoutant Jourdan, regardait parfois M^{me} Guermantes, dont la gorge, pâissante sous les perles, le fascinait. C'était une gorge délicieusement rose et sinueuse, d'un grain menu et souple, avec un rythme rapide à la naissance des seins devinés sous la mousseline. Une vitalité voluptueuse affluait au cœur du jeune homme. Depuis le champagne, un bien-être physique l'inondait, il goûtait un surcroît de force auprès de cette jeune femme, parmi les harmonies du cristal, de l'argent et des fleurs. Interpellé par Jourdan, il sentit qu'on attendait de lui des choses intéressantes, et, reposant sa grappe, il dit :

« J'avoue que je ne saisis pas votre distinction arbitraire entre le fait et l'idée. La prise de la Bastille est-elle un fait plus fait que le *Contrat social*? Un fait, c'est une idée vue du dehors; une idée, c'est un fait vu du dedans. Dans l'histoire, l'idée et le fait sont si indissolublement enchevêtrés qu'à les vouloir séparer l'homme d'État se brisera toujours. »

La plupart des femmes l'écoutaient parce qu'il parlait bien, mais elles ne le comprenaient pas. Rozel, se lavant les doigts dans le bol d'eau tiède qu'on lui apportait, reprit :

« Je m'explique. Tout grand acte politique est à la fois un fait et une idée. Il est créé et il crée. Prenez, par exemple, l'exécution du duc d'Enghien. Cet acte est la conséquence de la théorie du pouvoir absolu que Bonaparte avait conçue : c'est un *fait*; mais il est aussi la cause de la démission de Chateaubriand, de la haine des royalistes, de l'attitude de l'Europe : c'est une *idée*. Ainsi encore le boulangisme, symbole d'aspirations multiples, est une idée; mais le boulangisme, symbole de la République ébranlée, est un fait. J'en conclus qu'un homme d'État qui voudrait supprimer le boulangisme comme fait avant de l'avoir supprimé comme

idée serait un ingénieur qui voudrait supprimer une inondation sans en connaître la cause. Les idées sont les puissances contagieuses qui meuvent l'âme des foules. On ne les détruit pas par la force, on les exalte ou on les dévie par le génie. Le secret du grand politique, surtout dans une démocratie, me paraît être de tenir en main les idées populaires, de les modérer ou de les déchaîner dans l'heure et pour le destin qu'il a choisis. Être le grand maître de l'opinion en même temps que le chef de l'armée, c'est l'idéal de tout pouvoir politique. »

Les femmes jouaient avec leurs éventails. La plupart des convives avaient posé leurs serviettes sur la table. M^{me} Villiers fit un signe discret au maître d'hôtel, qui ouvrit à deux battants la large porte.

« Prenez garde, mon cher Rozel, dit-elle en se levant et en prenant le bras du sénateur, c'est la théorie de César que vous nous exposez là.

— Mais c'est aussi celle de Périclès et de Lamartine », pérorait Flins de sa voix de fausset.

Il songeait à se faire bien venir de Rozel.

Le jeune député avait offert son bras à M^{lle} Guermantes. Elle y posa le sien avec complaisance. Son cœur palpitait d'une angoisse déli-

cieuse. Les dernières paroles de Rozel l'avaient charmée. « Quelle magnificence cérébrale ! songeait-elle. Comme il domine les autres ! Mais est-il sincère ? Croit-il à ses idées autrement que par calcul ? »

Dans le vaste salon nué de rose et d'orange, la tiédeur rafraîchie de l'air fit oublier l'oppression de la salle à manger. M^{me} Villiers pria les jeunes femmes de servir le café. M^{me} Danfreville, étincelante et parée, avait mis, pour ne pas se brûler, son mouchoir entre la cafetière d'argent et ses doigts. M^{lle} Fournier portait les tasses, et Marcelle tenait dans ses mains fines le sucrier d'argent incrusté d'or. Les regardant, Rozel songeait aux jeunes filles de l'*Odyssée* et aux aiguères d'or qu'elles inclinent sur les mains du voyageur. « Il y a donc des attitudes qui traversent les siècles, pensa-t-il, et la poésie d'Homère est là, immortelle, au milieu de nous, qui l'avons oubliée. »

Il causait maintenant avec M^{me} de Boige, sa fille et son gendre. Il n'avait eu qu'à peine le temps de les saluer avant le dîner, et il était trop habile pour les négliger. Tout en causant, il regardait Marcelle évoluer à travers le salon aux

côtés de M^{lle} Fournier. La fille de l'académicien montrait une poitrine en os de poulet, des hanches sans ligne, des bras trop maigres dans un corsage de mousseline rose. Les hanches larges et souples, la taille fine et la poitrine sans défaut de M^{lle} Guermantes ressortaient noblement sous le fourreau de soie brillante qui les enveloppait, et surtout sa figure expressive, animée par l'instant et l'endroit, excitait en Rozel un trouble jusqu'ici ignoré. Pour la première fois il la désira.

« J'ai été bien infidèle envers vous ces temps derniers, madame, dit-il à M^{me} de Boige. J'ose espérer que vous m'avez pardonné.

— Oh certes, cher monsieur! Je sais combien votre vie est absorbée, et, si je puis regretter par égoïsme de ne pas vous voir plus souvent, j'aurais pourtant mauvaise grâce à m'en plaindre.

— Nous avons, d'ailleurs, beaucoup vécu avec vous en pensée ces temps derniers, monsieur, continua M^{me} Weyl. Nous avons lu votre *Dix-huit Brumaire*, comme tout le monde, un peu plus tard même que tout le monde (la vérité est qu'elle en avait coupé les pages), et cela nous a fort passionnées. »

Rozel s'inclina.

« Avec un pareil sujet, reprit-il, il n'est pas malaisé d'intéresser son lecteur.

— Oh! monsieur, il y a la manière! fit M^{me} de Boige. Je vous assure que c'est plus amusant que dans Thiers. Préparez-vous quelque nouvelle œuvre littéraire? Nous espérons bien que la politique ne vous prendra pas tout entier...

— Elle m'opprime en ce moment », fit le jeune député.

Il mimait sur ses traits le dégoût de la vie publique qu'affectent parfois les dandys de l'action.

« Je songe pourtant, continua-t-il, à une *Vie de Chateaubriand*. Ce sujet m'attire depuis longtemps.

— Il vous convient bien, monsieur, dit Flins qui s'était rapproché, l'oreille aux aguets. Chateaubriand, action et poésie mêlées, *Atala* et la guerre d'Espagne, les *Martyrs* et le congrès de Vérone, quel sujet pour un écrivain comme vous!...

— Oh! monsieur! » fit Rozel en s'excusant.

Les jeunes femmes s'approchèrent. Rozel prit une tasse de café des mains de M^{lle} Fournier.

« Ah! Chateaubriand, s'écria-t-il, c'est toute la

Bretagne! Sous un ciel orageux le granit s'obstine, la mer s'agite, la bruyère tremble, et c'est la plainte du vent dans les grèves... »

Une grande émeraude luisait dans les cheveux de Marcelle qui, doucement inclinée, lui présentait le sucrier. Avec la pince de vermeil il prit un carré blanc et, inconsciemment, remercia du regard plus que de la voix. C'était un regard chargé de désir dont l'éclat imprévu troubla la jeune fille. Sa poitrine, où pâlisait la fraîcheur des perles, palpita, et elle lui dit :

« Vous devez être Breton, monsieur...

— En effet, mademoiselle. Mais, par mon père, j'ai aussi du sang normand dans les veines...

— Le sang de la conquête! » conclut-elle en riant et en allant offrir du sucre à Maurice Jourdan, qui s'approchait.

« J'aime mieux la Bretagne, continua Rozel qui se montait. C'est une merveilleuse maîtresse de volonté. Elle est dure comme le génie et douce comme la femme. Ah! l'Océan breton, l'or des ajoncs sur la côte, et dans l'air de Pâques les volées éparses des cloches armoricaines! »

Sa voix répandait autour de lui la sensation

du paysage qu'il évoquait. Les yeux des femmes songèrent.

A l'autre bout du salon, le gros rire de Guermantes éclata. Son fils et son gendre lui racontaient sans doute quelque potin de coulisse ou de sport. Fournier pérorait dans le groupe formé par M^{me} Villiers, M^{me} Guermantes et M^{me} Danfreville.

Maurice Jourdan toucha le bras de Rozel.

« Vous fumez ? lui dit-il. Non ? Venez tout de même avec nous.

— Volontiers », fit Rozel.

Il prit la tasse vide de M^{me} de Boige, la reposa sur la petite table à café, et avec la plupart des hommes suivit Jourdan vers une manière de salon-bibliothèque où M^{me} Villiers laissait son beau-fils organiser un fumoir.

Cette pièce fut bientôt bleuie par la fumée et alourdie par l'odeur du tabac. Jourdan offrit des liqueurs. Le sénateur, un peu congestionné, prit néanmoins un verre de kirsch, et le dégusta en même temps qu'un cigare énorme et noir.

« Je bois ma perte et je fume ma mort ! déclara-t-il. Mon médecin voulait me mettre à l'eau claire et au pain grillé. Mais je l'ai renvoyé à ses trem-

bleurs. Courte et bonne, voilà ma devise. N'est-ce pas, Danfreville? Que vaudrait la vie, si ce n'était pour lui prendre ce qu'elle a de passable?

— Est-il indiscret de vous demander quelle était la bonne histoire dont vous riez de si bon cœur au salon ? demanda Jourdan.

— Elle est bien bonne, en effet! Mon gendre me racontait que le nouveau garde des sceaux, Montailiac, est un gros Méridional de Gascogne, veuf depuis dix ans, qui prend la plupart de ses repas dans un restaurant de la rive gauche, rue de Lille, où fréquentent des députés, des officiers, des étudiants riches. On dit qu'il y amène alternativement sa fille, qui a dix-huit ans, et ses maîtresses, dont le choix est varié. Vous voyez d'ici la tête des clients et des domestiques! Il paraît qu'il trouve cela tout naturel, cet homme à l'ail...

— Vous savez dans quelles conditions Coustances a accepté le ministère de l'intérieur? coupa Weyl d'une voix à la fois agitée et traînante.

— On m'a dit, répondit Jourdan, qu'il était disposé à mener Boulanger jusqu'au peloton de fusillade, s'il le fallait...

— Oh! pas si loin, continua Weyl avec un pâle sourire. Ce seraient là des mœurs d'Indo-Chine. Il voudrait simplement le faire déporter. Mais surtout il espère que Boulanger quittera la France de lui-même.

— Coutances compte que M^{me} de Bonnemère l'y aidera. »

Fournier intervint pour placer un souvenir littéraire.

« L'envers de M^{me} de Presles, alors? »

Rozel, debout près du vitrail, maniait avec curiosité un presse-papier qui avait été un heurtor de prix.

« Coutances est vraiment très fort, déclara Guermantes de sa voix pesante. Il était temps que vous nous débarrassiez de cette baudruche de Cloquet, mon cher Rozel.

— En attendant, dit Danfreville, Louviers est aux finances. Les affaires de Rasto vont devenir excellentes.

— Vous croyez donc? interrogea la voix de Flins.

— Mon Dieu! avec tout le monde, répartit Danfreville.

— D'avoir commencé par coucher avec la maîtresse de l'empereur, ça n'empêche pas de

faire son lit dans la République », prononça Guermantes

Tous les hommes eurent un rire épais, sauf Rozel et Jourdan.

« Vous savez ce qu'on disait cette après-midi dans les couloirs de la Chambre sur Saint-Remy? dit Danfreville.

— Voyons, firent les autres.

— Il paraît qu'il aurait retourné son vote dans la question du Panama pour deux cent mille francs que lui aurait fait verser la Compagnie.

— Le fait est qu'on ne voit pas pourquoi hier il votait *non* et aujourd'hui *oui*, si ce n'est pour la forte somme...

— C'est indigne! » s'écria Rozel, dressé et frémissant.

Cet éclat stupéfia les hommes et produisit un malaise. D'où Rozel sortait-il? « Est-il vraiment assez gogo pour s'emballer sur ces histoires? se demanda Guermantes. Diable! dans ce cas, le gaillard peut devenir dangereux! »

« C'est surtout bête et maladroit! rectifia-t-il. Saint-Remy avait dix façons de mieux s'y prendre.

— Les administrateurs ont pourtant dans les

Chambres un individu joliment habile », insinua Weyl en regardant Guermantes.

Celui-ci ne parut nullement étonné.

« Vous parlez de cette espèce de courtier marron qui traîne tous les jours de séance au salon de la Paix? fit-il.

— Attendez, coupa Flins, j'ai entendu déjà parler de ce monsieur-là. Ne s'appelle-t-il pas Daniel?

— Vous y êtes.

— Comment tout cela finira-t-il? dit Jourdan d'une voix que le dégoût nuancait.

— Mais, dit Rozel, par la correctionnelle ou les assises, espérons-le! Je ne puis, pour mon compte, croire à ces infamies... Autrement, la République est perdue.

— Comme vous y allez, cher monsieur! dit Fournier d'un ton prudent et ironique. D'abord, les preuves sont bien difficiles en ces matières. Et puis, y a-t-il intérêt pour le parti républicain à exposer ses plaies? Tous les régimes ont les leurs.

— Parfaitement, affirma Guermantes d'une voix presque cassante. Le scandale Wilson nous a déjà fait beaucoup de mal inutile. La grande affaire pour le Panama, c'est de réussir. Dans le Suez, on a fait dix fois pire.

— L'eau du canal lavera tout, dit Danfreville ironiquement.

— Mais si l'on échoue, quel borbier! continua Flins sur le même ton.

— Tout cela est très compliqué, conclut Guermantes en jetant son cigare dans un cendrier et en se levant. Il faut d'abord écraser le boulangisme. Pour cela, il faut de l'argent, et, dame! le gouvernement en prend où il en trouve. On dit que le président du conseil a subventionné les journaux antiboulangistes avec cinq cent mille francs que les administrateurs lui ont crachés pour la publicité. Cela vous fait bondir, mon cher député? continua-t-il en frappant sur l'épaule de Rozel. Vous en entendrez bien d'autres, et vous vous durcirez. Voyez-vous, encore une fois, la politique, ce n'est pas une affaire de sentiments, ni même d'idées. Des intérêts, des appétits, de la matière humaine, voilà sur quoi nous travaillons... Nous rentrons? fit-il à Jourdan. Je dois partir de bonne heure; je conduis mes dames au bal des Gournay. »

Il prit familièrement le bras de Jourdan et marcha vers le salon. Les autres hommes suivirent. Rozel était écœuré. Une haine montait en lui contre Guermantes. Son ambi-

tion ne pouvait encore s'aplatir à de telles bassesses.

Au salon, sous l'éclat doux des lampes, dans l'air tiède que les lilas blancs imprégnaient de leur fraîcheur, les femmes, autour de M^{me} Villiers, s'éventaient et bavardaient. Henri Guermantes, qui ne fréquentait pas les fumoirs, parce qu'on y empuantissait ses habits d'alcool et de tabac, avait l'air plus femme que ses sœurs dans ce cercle de femmes. Il causait en ce moment avec M^{me} Weyl, avec M^{lle} Fournier et sa sœur Marcelle. Il leur récitait à mi-voix des vers d'un nouveau poète, qui était en même temps un grand seigneur, et qui, concentrant tous les snobismes de la haute société française, devenait son idole.

Je suis l'Aristée
Des chauves-souris,
Abeille attristée,
Aux miels lins et gris,

Aux miels gris de perle,
Que de ses pâleurs
La Lune déferle
Dans les tristes fleurs,

Dont toi seule adores,
Essaim fabuleux,
Le suë d'inodores
Hortensias bleus...

« Délicieux, n'est-ce pas, chère madame? »

M^{me} Weyl, n'avait reçu à la pension Knörtzer qu'un vernis très faible de culture littéraire. Elle ne savait trop si elle devait se pâmer ou se tordre.

« Étonnant, fit-elle. Je rencontre parfois M. d'Hortensieux chez mon amie Madeleine Diruy. Je ne le savais pas aussi poète. Je ne le connaissais que comme un parfait homme du monde.

— Et excellent cavalier au Bois, déclara Jourdan qui s'approchait. Vous connaissez ses vers? demanda-t-il à Rozel.

— Quelques-uns, répondit négligemment Rozel. Ils font fureur en ce moment aux cénacles de jeunes. »

Marcelle Guermantes, assise dans un fauteuil bas, éclairée de dos par la lumière rose pâle de l'abat-jour, s'épanouissait dans la soie blanche avec le charme frais d'une jeune jacinthe. Rozel, la regardant, avait déjà oublié le sénateur et les infamies du fumoir.

« Voyons, dit-elle, M. Rozel va nous dire ce qu'il pense de cette poésie. Nous serons peut-être fixés.

— C'est, à mon goût, bien apprêté et bien peu

poétique, dit le jeune député. Le cavalier Marin a fait jadis des vers dans cet esprit-là, au temps d'Oronte, et, sans être Alceste, on peut trouver que M. d'Hortensieux aurait mieux fait de s'en tenir aux sports ordinaires de sa condition. »

Henri Guermantes, un peu interloqué, car il avait une certaine admiration pour Rozel, hasarda :

« Quoi, vous n'aimeriez pas des vers comme ceux-ci ?

La nue est couleur d'un gant de soirée,
Du rose parmi...
Le soleil doré de robe moirée
S'est comme endormi...

C'est désespéré, sans trop d'amertume,
Exquis, sans douceur,
Cet effet de jour, à peu près posthume,
Sous la nuit, sa sœur...

— Cela me fait l'effet d'un crépuscule dans un cabinet de toilette tendu par Liberty. J'aime mieux l'air du large et l'horizon de la mer... Affaire de goût, après tout », conclut Rozel.

M^{lle} Fournier, qui en sa qualité de fille d'universitaire se croyait obligée d'être « dans le train » plus que femme au monde, vint à la rescousse de Henri Guermantes :

« Sans doute, ce n'est plus Lamartine, ni Hugo,

ni même Sully-Prudhomme. Mais c'est nouveau, c'est original; cela convient bien à notre civilisation.

— Ah oui! interrompit Marcelle, la théorie de la « décadence », chez Bourget, dans les *Essais de psychologie*... Les décompositions du crépuscule plus belles que la lumière du midi, le charme du faisandage... Eh bien, moi, j'aime mieux la force, la santé, ce qui est grand, ce qui exalte... »

Rozel fut intimement flatté. « Bravo, mademoiselle! » fit-il avec force.

La pendule sonna la demie après dix heures. M^{me} Guermantes, qui avait fait demander sa voiture, se leva et prit congé de M^{me} Villiers. Ses filles, son mari, son gendre et son fils l'imitèrent. Pendant quelques instants ce fut dans le salon un brouhaha lumineux et fleuri. Au moment où Rozel s'inclinait devant elle, Marcelle Guermantes lui tendit la main, et lui dit :

« A bientôt, monsieur Rozel. On a regret de cesser une causerie comme celle de tout à l'heure. Mais peut-être nous vous verrons un de ces vendredis chez ma mère? »

Ce qu'il y avait, dans ces paroles, d'un peu



LA PROIE

— Hardi pour une jeune fille élevée à la française n'échapper pas à Rozel. Il répondit :

« Sans aucun doute, mademoiselle. Je suis trop flatté de pouvoir venir de temps en temps oublier, dans le salon de madame votre mère, le cirque du Palais-Bourbon.

— Ne dites pas de ces choses-là, monsieur, fit-elle en souriant. Vous finiriez par faire croire que vous jouez un rôle dans une mauvaise troupe, et j'espère que cela n'est pas. Au revoir. »

Elle n'était plus là, il la regardait encore. Jourdan sourit. Par la porte entr'ouverte, on apercevait les jeunes femmes engoncées de manteaux d'hermine et de soie, bleu clair pour M^{me} Danfreville et rose églantine pour Marcelle. De ce large fourreau d'aurore, sa tête seule émergeait, délicate et expressive, grands yeux noyés d'ombre, bouche spirituelle, cheveux châtains et crespelés sous les dentelles anciennes.

Quand la porte fut refermée, Rozel sentit qu'il était profondément seul. Un désir violent de la revoir l'envahit. « Vais-je donc l'aimer? » pensait-il en se raidissant.

Aux anecdotes traînantes de Weyl, aux pérorages acides de Flins, aux grâces méchantes du

vieux Fournier, il ne prit aucun goût. En vain M^{me} Villiers tenta de l'entraîner dans une discussion sur le *Disciple* de Bourget, alors dans toute sa vogue. Il répondit peu et mal, comme glacé par son verre d'orangeade. Pour être agréable à M^{me} Villiers, il ne la quitta qu'après ses derniers invités. Jourdan et lui convinrent de rentrer ensemble.

Il prenait congé. M^{me} Villiers lui dit :

« A bientôt, mon cher ami. J'espère que vous ne vous êtes pas trop ennuyé. Vous avez été très brillant jusqu'au départ des Guermantes. Mais votre gaieté s'est éclipsée avec eux. Vous étiez sans doute inspiré par vos voisines? » ajouta-t-elle malicieusement.

Rozel comprit à demi-mot.

« J'aurais voulu les intéresser davantage, dit-il. Il est certain que M^{lle} Fournier est une personne distinguée, et que M^{lle} Guermantes est d'un charme infini dans la conversation.

— Allons, allons, au revoir. Couvrez-vous bien, mon cher ami, dit-elle à son beau-fils, et prenez garde de vous refroidir. A bientôt, mon cher Rozel. »

Quand ils furent dehors, la nuit était de cristal

et de diamants. Un vent glacé balayait le boulevard solitaire. Les étoiles, très grosses, scintillaient à travers les rameaux secs des arbres. Un fiacre errait dans la rue de Courcelles. Rozel, le hélant, dit à Jourdan :

« Vous êtes sur ma route. Je vous remets chez vous en passant... 20, avenue Duquesne, et ensuite 46, rue de Vaugirard », cria-t-il au cocher.

Ils s'engouffrèrent dans la voiture, qui ferraila au détal du cheval jusqu'à ce qu'ils eurent atteint le pavé en bois. Alors les deux hommes causèrent. Ils avaient de la sympathie l'un pour l'autre, ils se retrouvaient toujours avec plaisir. Et pourtant le manque absolu d'ambition chez Jourdan inspirait à Rozel un peu de dédain, tandis que la tension de Rozel vers la conquête du monde inquiétait parfois à Jourdan.

« Quelle vitalité merveilleuse il y a dans M^{me} Villiers ! dit Rozel le premier. A soixante-six ans, elle lit, elle écrit, elle donne à dîner, elle dirige une conversation comme si elle était encore jeune femme !

— Il est de fait qu'elle rajeunit chaque année. Son cerveau est toujours aussi magnifiquement lucide. Elle est d'un ressort étonnant. Et pour-

tant elle a tant souffert qu'elle aurait dû s'user plus tôt que la moyenne.

— C'est une femme ! dit Rozel. C'est une femme parmi des poupées ! Ah ! pourquoi chaque homme n'en rencontre-t-il pas une semblable sur les chemins ?

— Sans doute nous aurions trop de héros... fit ironiquement Jourdan. Et puis, mon cher, ne vous plaignez pas. Vivre seul, comme vous vivez, c'est amer sans doute. Mais rappelez-vous que vivre seul comme je vis, c'est pis encore. Vous aspirez, et je regrette. Le bonheur est peut-être devant vous ; je suis sûr qu'il est derrière moi. »

L'accent de cette plainte était tel, que Rozel, malgré son égoïsme, saisit la main de Jourdan et la pressa sans mot dire. La voiture filait dans le noir sonore de l'avenue. Elle s'arrêta. Jourdan descendit.

« Au revoir, mon cher, dit-il à Rozel, et pardon de vous avoir attristé. A bientôt, chez M^{me} Villiers ou chez moi. »

La voiture repartit au galop. Dans le cerveau du jeune député un tourbillon d'images et de souvenirs grandit. Sa soirée lui revint par tableaux, comme reflétée en des glaces multiples et glis-

santes. Mais, dans ce kaléidoscope, une image réapparaissait sans cesse : c'était la tête un peu penchée de Marcelle, ses yeux, son souris retroussé, sa gorge sous les perles... Et un vers chantait obstinément aux oreilles du jeune homme, un vers indéfini et singulier comme un refrain, qu'il se surprit à répéter en descendant de voiture et en payant son cocher :

Aimez ce que jamais on ne verra deux fois...

La Bretagne, trapue et noirâtre, s'ossaturait dans l'aube. Raoul Rozel se réveilla au froid du petit jour, qu'avivait la rapidité de l'express. Parti, la veille au soir, de Paris, il s'était endormi vers Chartres, et ne s'était qu'à demi éveillé dans la gare de Rennes. Maintenant le train filait à travers des paysages obscurs, sous un ciel bas. Vers les satins blanchissants de l'orient de grosses nuées cotonneuses roulaient. Des champs de pommiers hérissés et secs, des tertres de granit à peine étoilés d'ajoncs, des haies bordées de saules aux pousses rouges, plus loin de maigres collines pitonnées de moulins à vent, émergeaient peu à peu des incertitudes de l'horizon. Une vapeur pluvieuse abaissait d'humbles contrées qui dormaient le sommeil d'une histoire obstinément sans gloire.

Cette vision fut chère à Rozel. Il acheva de se secouer dans la poussière des coussins où il avait passé la nuit. Il ouvrit à plein la vitre de la portière, et respira largement. Le vent piquant de l'aube de Pâques réjouit sa poitrine et son cœur. Il reconnaissait le contour et la couleur de la terre bretonne, il en savourait la sensation natale. Tête et buste en dehors du wagon, il aspirait la Bretagne, il aurait voulu l'étreindre. Ses yeux erraient des chênaies aux châtaigneraies, ses narines humaient la brise mouillée, et l'eau rapide de quelques ruisseaux lui eût semblé délicieuse à boire. Une impatience le prit de ne pouvoir sauter hors du wagon. Il s'y rejeta et s'y étira avec ennui.

Le train siffla et s'arrêta devant une gare encore sommeillante. C'était Combourg. Rozel songea à sa grand'mère, petite vieille de soixante-dix-neuf années, qui habitait ce pays et qu'il n'avait point vue depuis plus de cinq ans. Il revit les rides innombrables de son visage blanc, il revit ses yeux vifs, son teint séché, sa taille cassée, il crut entendre la fêlure un peu chantante de sa voix. Avec des sensations d'enfance, le catholicisme absolu de la vieille Bretonne lui revint en mémoire. « Dans ce moment, pensa-

t-il, elle est en route pour la messe de cinq heures, elle égrène son chapelet, et peut-être elle prie pour moi. »

Déjà le train était reparti. L'aurore s'affranchissait. Rozel contempla cette « cime indéterminée des forêts » où Chateaubriand avait promené des sauvageries adolescentes. Ses regards se perdaient dans les douceurs pâles du matin breton. Un fleur subtil de genêts, d'ajoncs et d'herbes mouillées lui parvenait à travers la portière ouverte, et il le distinguait très bien, malgré le charbon dont l'enfumait l'express.

La Bretagne! Petit garçon, il avait couru, pieds nus, dans ses rochers et sur ses grèves. Ses ancêtres y étaient morts; ses parents y vivaient. Il lui revenait en homme, après des années d'absence. Il lui rapportait une personnalité creusée et trempée par Paris. La vieille province oubliée, les parents négligés pour conquérir la Ville allaient-ils reconnaître, sous le député célèbre, l'enfant de jadis?

A l'instant de prendre la décision qui trancherait sa destinée, Rozel avait trouvé Paris trop étroit et son tumulte trop confus. Il avait désiré le vaste horizon de la mer et la compagnie des

siens. Le soir même du jour où les Chambres s'étaient ajournées jusqu'après les vacances de Pâques, il avait pris le train à la gare Montparnasse. Dans quelques minutes il serait à Saint-Malo.

Mais, à mesure que l'express l'emportait au terme de son voyage, Rozel éprouvait un sourd malaise. N'eût-il pas mieux fait d'aller jusqu'au delà de Brest querir la solitude et le silence humain?

Les agitations qui depuis trois mois le tourtaient renquirent. Depuis le soir de décembre où chez M^{me} Villiers, il avait désiré Marcelle Guermantes, ce désir, avivé par son ambition, accru par sa chasteté, l'avait chaque semaine plus avant engagé dans une direction de vie dont il n'était déjà plus le maître. Il avait revu M^{lle} Guermantes, les vendredis, dans le salon de sa mère; il l'avait revue chez M^{me} Villiers; il l'avait revue dans des bals, des visites, des concerts. Peu à peu l'image de la jeune femme s'était insinuée en lui, fuyante et fidèle, sans cesse réapparue au détour de ses souvenirs, dans ses réveils, dans ses sommeils, et jusque parmi la fatigue des commissions ou des séances de la Chambre. Janvier, février, mars, les mois noirs

et brillants de l'hiver parisien, avaient glissé pour Rozel, sans qu'il songeât à remonter la pente que la vie lui faisait descendre. Par le fait de M^{me} Villiers, et plus encore par l'attraction fatale des circonstances, les deux jeunes gens étaient devenus plus intimes. Marcelle croyait voir en Rozel un génie âpre et amer à incliner vers la pitié sociale. Rozel voyait en Marcelle une créature délicate, élégante, millionnaire, à conquérir pour en faire la parure de la destinée qu'il rêvait. Déjà ils apparaissaient, même aux yeux étrangers, comme marqués d'un signe. Déjà le monde s'occupait d'eux.

Rozel sursauta le soir de mars où Masqueray, son ancien vice-président au comité antiboulangiste des étudiants, devenu chef adjoint du cabinet au ministère du commerce, lui dit en riant, au sortir du Palais-Bourbon, et tandis qu'ils devaient le long du boulevard : « A propos, à quand les fiançailles avec M^{lle} Guermantes ? » Rozel, stupéfait, se rebiffa, protestant qu'il n'avait jamais été question d'une pareille histoire. Masqueray, surpris à son tour du ton de son ami, et un peu ironique, lui présenta ses excuses. Rozel devina les cancans de salons, les potins de couloirs, les toiles d'araignée de la rumeur mon-

daine ; il prévit le jour où quelque reporter lancerait dans le *Gaulois* ou le *Figaro*, le canard sensationnel de son mariage avec M^{lle} Guermantes, L'ennui causé par la phrase de Masqueray ne le quitta plus. « Déjà, pensait-il, je suis en butte aux jalousies embusquées. Il faut agir, il faut choisir : épouser ou rompre. Si je donne la sensation d'un échec féminin, ma situation est entamée, mon avenir s'obscurcit. » Vers le même temps, M^{me} Villiers le pressentit sur ses intentions plus nettement qu'elle ne l'avait encore fait. Elle lui fit comprendre, à demi-mot, qu'il était aimé de M^{lle} Guermantes, que cette jeune fille était décidée à n'épouser que lui, et qu'il pourrait rencontrer auprès de ses parents de difficiles obstacles, mais pas de refus invincible auprès d'elle.

Cet entretien particulier eut lieu dans la dernière semaine de mars. Rozel devint la proie d'une agitation plus fiévreuse que toutes celles qu'il avait connues. Allait-il aliéner la forte liberté dont il jouissait ? Allait-il faire des démarches, peut-être humiliantes, auprès d'un homme qu'il détestait ? L'heure était-elle sonnée de prendre position dans le monde, et de cette façon ? Tous ces sentiments, bons ou mauvais,

luttaient contre son désir de la jeune femme et son appétit de la conquête. D'intimes batailles se déchaînaient en lui, elles bouleversaient des nerfs déjà surmenés par la vie parlementaire. Il venait d'être élu à une assez forte majorité secrétaire de la Chambre en remplacement du nouveau sous-secrétaire d'État aux colonies. Il avait été chargé de rapporter la loi sur le traitement des instituteurs, et il faisait partie de deux importantes commissions sur l'impôt du revenu et sur la propriété littéraire. Les nuits d'insomnie et de désarroi mental se succédaient. Il comprit qu'il fallait fuir Paris. Il décida d'aller voir ses parents, qui habitaient Paramé. Mais des émotions d'enfance, des souvenirs de médiocrité, des rappels d'une vie humble auprès de braves gens, était-ce là ce qu'il était venu demander à la Bretagne?

L'aurore frissonnait toute. Un vent aigre du nord-est pénétrait le wagon. Le brouillard s'était effacé. Des bandes de nuages gris se succédaient sur un ciel ingrat. Au long de la voie, une campagne plus hâve annonçait que la mer était proche. Les arbres, tordus et séchés, fuyaient le vent du large. Ils étaient d'un roux indécis, et

seuls quelques lilas pointaient des lancettes vertes. Au tournant d'une courbe, des rails ramifiés apparurent, des tas de charbon et des wagons en dépôt défilèrent. Le train siffla plus longuement, tressauta sur les plaques tournantes, et s'arrêta sous le hall vitré de la gare de Saint-Malo.

« Je n'ai vraiment pas trop de mon gros pardessus », se dit Rozel en descendant du wagon. Il cherchait quelqu'un des yeux. Il aperçut son père qui l'attendait.

M. Rozel pouvait avoir soixante ans; il était grand, osseux, il portait un peu longs une barbe et des cheveux grisonnants. Il avait des traits nets, largement dessinés, le nez aquilin, la bouche longue et mince, les arcades sourcilières très hautes sur des yeux bleu pâle. Son teint naturellement rosé était bruni par le hâle d'une vie au grand air. Au repos, sa figure exprimait une fierté un peu triste, mais résignée. « Papa n'a guère changé », pensa Rozel. A ce moment le père aperçut le fils. Un sourire emplit sa grande bouche, anima ses yeux clairs, et il s'avança, tendant les bras. Rozel, qui n'aimait pas les épanchements, remarqua que son père était vêtu d'une modeste cheviotte grise, que

sa barbe était mal taillée, et qu'il n'avait pas de gants. Il s'assura d'un coup d'œil que personne ne le connaissait parmi les voyageurs, et il prit le bras de son père.

« Comment est maman? demanda-t-il.

— Assez bien en ce moment malgré ses névralgies, répondit M. François Rozel. Elle nous attend à la maison, où elle prépare le déjeuner. Prenons-nous le tramway? »

Rozel eut un léger froissement de tous ces détails. Le déjeuner lui rappelait que sa mère tenait sa maison elle-même, aidée seulement d'une femme pour les gros ouvrages; le tramway lui rappelait que son père faisait instinctivement des économies.

« J'ai deux malles avec moi, répondit-il. Il faut que nous prenions une voiture. »

Il fit signe à un cocher qui avança près du trottoir un vieux landau traîné par deux rosses. Quand les bagages y furent installés, et que le père et le fils furent en route vers la villa Christine, Rozel sentit son malaise s'accroître. Il était heureux de revoir son père et sa mère, mais il avait quelque honte de n'être pas venu depuis qu'ils s'étaient retirés à Paramé, et, comme il était très orgueilleux, il lui déplaisait de s'en

excuser franchement. M. Rozel, qui connaissait le caractère de son fils, lui dit par manière de causerie :

« Le vent est au nord-est depuis quelques jours. Tu as bien fait de te couvrir chaudement. »

La voiture filait, ferrailante sur une route aride. Des tourbillons de poussière roulaient, voilant des bâtisses en construction, des villas closes l'hiver, des masures paysannes.

« Comment va Denise? » demanda Rozel.

C'était sa plus jeune sœur, mariée à un chapelier de Saint-Malo, M. Leguévec.

« Pas trop bien. Ces maisons de Saint-Malo sont comme des caves, et donnent des rhumatismes. J'ai hâte de voir Leguévec donner suite à son idée d'habiter hors de la ville. Ta sœur ne se portera certainement mieux qu'à ce moment-là.

— Et Françoise? vient-elle pour les congés?

— Elle arrive ici demain matin seulement. Les congés des écoles primaires ne commencent que ce soir après la classe. »

M^{lle} Françoise Rozel, l'aîné de Raoul et de Denise, était directrice de l'école communale de Plouër, près Dinan.

La voiture passa dans une avenue d'ormes nus et hauts, puis tourna par un chemin de sablon mal entretenu. Rozel songeait : « Est-ce bien moi, Raoul Rozel, le député, l'historien, le commensal des millionnaires et le prince de la jeunesse, est-ce moi qui roule dans cette guimbarde, avec un vieil employé retraité qui est mon père, causant d'une chapelière et d'une institutrice qui sont mes sœurs ? Quand le sénateur et M^{me} Guermandes connaîtront ces détails, et que ma naissance est plus médiocre que ma fortune, voudront-ils de moi pour gendre ? et que pensera Marcelle ? »

Ces réflexions ne l'empêchaient pas de bavarder machinalement avec son père. Mais M. François Rozel savait bien que l'esprit de son fils n'était pas avec lui. Cette impression, éprouvée tant de fois jadis, lui redevenait pénible. « Y a-t-il donc quelque chose d'incommunicable entre nous ? songeait le vieillard. Raoul n'est pas mauvais, mais quel ambitieux ! Et comme il doit souffrir ! »

La voiture s'était arrêtée devant une maisonnette en moellons et en briques, sans décoration d'aucune sorte, et qui paraissait récente. Sur la porte d'entrée, en haut d'un perron de cinq

marches, se tenait M^{me} Rozel. C'était une petite femme d'une cinquantaine d'années; ses cheveux étaient déjà gris et son teint fatigué; elle avait un front très grand, des yeux doux et tristes, et une bouche un peu tombante, l'expression enfin des femmes qui ont eu des maternités difficiles et de la peine à élever leurs enfants. L'excellente mère tendait les bras à son fils, avec l'attitude presque humiliée des « Vierges » sculptées par les vieux artisans bretons. Son immense amour s'embarrassait d'une gêne devant ce visage durci. « Comme Paris me l'a changé! » songeait-elle en l'embrassant, et elle se sentait près de pleurer.

Rozel aimait sa mère, mais cette timidité passive l'irritait comme un reproche. Il l'embrassa un peu sèchement, et donna de suite des ordres au cocher pour faire rentrer ses malles. Il n'avait pas quitté ses gants, il avait des bottines de cuir brun, et son costume de voyage dénotait l'usage des élégances.

« Veux-tu te débarrasser, Raoul? lui dit sa mère. Tu dois être bien fatigué et tu as faim sans doute. Je t'ai préparé du chocolat ou du café au lait, lequel préfères-tu?

— Je prendrai plutôt du chocolat, maman.

Mais, auparavant, je voudrais me débarbouiller, car le voyage m'a couvert de poussière.

— C'est juste, mon enfant. Ton arrivée me fait perdre la tête... Il y a si longtemps que je ne t'avais vu chez nous!

— En effet, répliqua Rozel d'un ton brusque, tant d'obligations m'ont retenu à Paris! C'est si difficile de trouver huit jours pleins pour venir... »

Il la suivit au premier étage dans une vaste chambre tendue d'un papier très simple, et meublée plus simplement encore. Quand sa mère fut redescendue et qu'il eut fermé la porte : « Comme tout est médiocre ici! songea-t-il. Voilà dans quelles misères mon enfance s'est passée! Et dire que je n'en souffrais pas autrefois! » Il fit un effort vain pour se rappeler ses années de collège. Elles avaient fui devant d'autres années conquérantes et théâtrales. « Je vais m'ennuyer ferme, pensa-t-il encore. Il me faudra rendre visite à mon beau-frère le chape-lier, promener mes sœurs, écouter le socialisme de papa, la cuisine de maman, la pédagogie de Françoise et les potins de Denise. Pourquoi diable suis-je venu à Saint-Malo? » Et, par-dessus tout, une obsession lui revenait, l'idée que les

Guermantes sauraient tout cela, s'il se décidait à demander la main de Marcelle.

Il se lava, se changea en hâte et redescendit dans la salle à manger claire et fraîche. Rozel parla peu de sa vie nouvelle de député. Ses parents, s'apercevant que leurs questions à ce sujet le contrariaient plutôt, l'entretinrent d'autre chose. Quand le déjeuner fut fini :

« Veux-tu voir maintenant la villa, Raoul? demanda le père.

— Mais certainement, papa, cela me fera grand plaisir. J'ai hâte de voir ton chef-d'œuvre, ajouta-t-il avec un sourire un peu complaisant.

— Un chef-d'œuvre, non pas, riposta tranquillement le père. Tout au plus une bicoque pas trop mal aménagée pour les vieux jours de ta mère et les miens. Je ne te cacherai pas que je suis assez satisfait de mon installation.

— Depuis quand déjà êtes-vous ici?

— Mais il y aura bientôt deux ans aux vacances, dit M^{me} Rozel. C'est l'année où tu as terminé ton droit. Nous t'attendions en août...

— Oui, interrompit le père, mais Raoul passait alors son doctorot, et il a bien fait de ne pas venir, puisque le voilà célèbre et député...

— Oh! je t'en prie, papa, ne parlons pas de moi, fit Rozel... Visitons plutôt la maison.

— Commençons donc... Tu viens de voir la salle à manger. Passons par cette porte. Tu vois qu'elle ouvre sur un corridor qui traverse la maison dans le sens de la largeur. De l'autre côté, en ouvrant cette autre porte, c'est une petite pièce qui peut former salon. »

Dans cette chambre, tendue d'un papier clair à fleurs, il y avait quatre fauteuils sans style recouverts de velours rouge, deux chaises en tapisserie passée et une vieille pendule avec un berger accoudé. Rozel reconnut toutes ces choses pour les avoir admirées quand il avait cinq ans. Au mur, dans des cadres de bois, quelques bonnes gravures d'après Poussin et l'École italienne attestaient le goût de M. François Rozel.

Cet homme contrastait par bien des aspects avec son fils. Ancien conducteur des ponts et chaussées, il avait rempli dans plusieurs villes de Bretagne les fonctions d'agent voyer, puis il avait pris sa retraite. Fils d'un artisan normand, il avait reçu une assez bonne instruction et était entré, sans goût, dans l'administration des ponts et chaussées, où, suivant le désir de son brave homme de père, il avait fait figure de petit

fonctionnaire. De dix-huit à vingt-cinq ans, il suivit ce chemin banal, résigné à ne pas chagriner ses parents. Le goût de la lecture et l'amour des choses d'art le sauvèrent des niaiseries bureaucratiques. Son esprit, fort et simple, remonta naturellement aux sources antiques : il lut, dans des traductions, Homère, Xénophon, Tacite. Il aima passionnément Beethoven, Mozart, Racine et Poussin. Dès que les heures du bureau étaient écoulées, il s'ennoblissait l'esprit par les œuvres des maîtres. Vers vingt-six ans, il fut envoyé en Bretagne comme conducteur des ponts. Il s'y maria. Sa carrière fut dès lors fixée. Il ne sortait d'aucune grande École ; il n'avait pas de relations, aucun sens de l'intrigue ni de la servilité ; il végéta dans des postes médiocres. Il vécut une vie de famille très retirée, avec une femme douce et dévouée, et des enfants sains qu'il éleva bien. Dans ce petit fonctionnaire ignoré, il y avait un grand idéaliste épris de la splendeur mystérieuse de l'Univers. Les problèmes de l'immortalité de l'âme et de la justice divine le tourmentèrent au point qu'il inclina vers le spiritisme. Mais il se reprit, et, vers la cinquantaine, M. François Rozel s'était rallié à une philosophie de la vie assez semblable à celle

de Marc-Aurèle. Il avait, d'ailleurs, fait des *Pensées* du grand empereur son livre préféré. C'était un « juste », incapable de trahir, de léser, de mentir. Jamais son âme ne fut salie par des rancunes ou des envies. Il remplit sans faillir sa mission d'homme.

A cinquante-cinq ans, il se décida à demander sa retraite. Ses trois enfants élevés, leur situation assurée autant que cela était en son pouvoir, son seul désir était maintenant de vivre en paix avec sa femme les jours de la vieillesse, de limiter ses besoins matériels au strict nécessaire, et de donner à la vie intérieure, à la contemplation de la nature, aux rêves de l'âme, les plus belles heures de son soir humain. Il décida, d'accord avec sa femme, de se retirer au bord de la mer bretonne, près de Saint-Malo, où l'une de ses filles s'était mariée, de Plouër, où son autre fille était directrice d'école, et de Combourg, où vivait encore la mère de sa femme. Il choisit Paramé, parce que l'horizon y est large et la vie à bon marché.

Dans ce pays de villas louées l'été, le loyer seul est cher. M. Rozel reconnut vite qu'il ne serait complètement à son aise qu'en habitant chez lui. Il voulut être son propre entrepreneur.

Son ancienne profession lui rendit la tâche facile. Il construisit, en dirigeant quelques maçons et quelques menuisiers du pays, une très simple villa sur les hauteurs qui séparent Paramé de Rothéneuf, et qui regardent la mer du côté de l'ouest.

En montrant cette villa à son fils, il ne songeait pas que celui-ci, dans sa fièvre de dominer et son appétit de réussir, trouverait à toutes ces choses simples un goût de médiocrité. Il ne pouvait supposer que son fils fût parvenu à ce point d'ambition matérielle où tout ce qui n'est pas grand luxe, vie large, raffinée élégance, choque une sensibilité d'autant plus éprise de ces décors qu'elle les croit nécessaires au bonheur et au succès.

Le jour, grisâtre et ingrat, pénétrait dans le petit salon. M. François Rozel attendait des paroles affectueuses qui ne venaient pas. Il finit par dire :

« Ta mère et moi, nous avons un peu pensé à toi en arrangeant cette pièce avec les meubles que tu aimais autrefois. Nous nous disions que tu serais bien ici, quand tu viendrais, pour travailler ou te reposer. »

Rozel ne réprima qu'à demi un sourire de sar-

casme. Il revoyait son vaste cabinet de travail de la rue de Vaugirard, son mobilier Louis XIII, tout le confort dont il s'entourait à Paris, et il comparait. Par manière de compliment, mais sans grâce, il dit :

« Sans doute, papa, c'est très gentil à vous... »

Cela déplut à M. Rozel. Ils montèrent au premier étage par un escalier en bois de sapin dont les murs étaient blanchis à la chaux. M. Rozel ouvrit une porte et dit :

« Voici ta chambre. Le mobilier en est vieux, tu le connais... »

— Oui, dit Raoul. J'y suis monté tout à l'heure...

— C'est juste, dit le père. Mais as-tu vu le paysage? »

Et il ouvrit la fenêtre.

Par l'encadrement, toute la baie de Saint-Malo se développait. C'était un cercle vert coupé de reliefs noirs, un engagement de la mer et de la terre si multiplié, si intime, si âpre, qu'il commandait le silence. Des promontoires allongeaient leurs échines et leurs mâchoires sur le glauque de l'Océan. Vers l'horizon, le cap Frehel prolongeait une barre violâtre, et, sur la gauche, Saint-Malo massait en plein flot des fortifications plus

dures que le roc. Le ciel, vaste, blême et troublé, pesait sur la mer et sur les grèves. Au premier plan quelques villas élégantes et fermées masquaient le rivage.

« Quelle vue ! s'écria Rozel, tout frémissant devant l'inattendue beauté du spectacle.

— Hein ? fit son père, avoue que j'ai bien choisi la place. J'espère que tu trouves là un décor à ta taille, fit-il en frappant ironiquement sur l'épaule de son fils. Oh ! ne te récrie pas, continua-t-il, je te connais, mon cher Raoul, et je comprends tes ambitions. Mais nous, nous sommes de vieilles gens, il nous faut une vue plus douce. Viens voir notre chambre à coucher. »

Sur la face opposée du palier, ils entrèrent dans une vaste pièce, sans tentures ni ornements, et que garnissaient un grand lit, un secrétaire, une commode en vieux noyer. Ces meubles dataient de la Restauration. Ils avaient jadis composé la chambre à coucher des grands-parents de Rozel. Sur les murs les portraits de ces vieilles gens étaient fixés dans des cadres de velours rouge.

« Voilà le lit où mon père est mort, puis ma mère, dit M. Rozel. J'y mourrai à mon tour,

puis ta mère sans doute aussi. Je désire qu'il reste toujours dans notre famille... »

Rozel, malgré son snobisme, sentit quelque chose l'émouvoir. Un lointain rappel de l'hérédité monta jusqu'à son esprit. Mais sa destinée l'entraînait. Il revit tout le luxe de l'hôtel des Guermantes, et il eut un méprisable sentiment de dédain pour les choses vieilles et imposantes léguées par les ancêtres.

On revint sur le palier. Comme Rozel regardait en haut : « Au-dessus, dit le père, il n'y a que le grenier. » Ils redescendirent. La promenade se termina par une visite au petit jardin et à la citerne.

« Ici, dit M. Rozel, le seul inconvénient est le manque d'eau. Il faut la recueillir soi-même si l'on veut en avoir, et l'avoir potable. Tu vois, ajouta-t-il, en manière de conclusion, que, s'il ne nous manque rien, le superflu ne nous encombre pas. C'est, comme tu le sais, dans mes goûts et dans ceux de ta mère. Vois-tu, mon cher Raoul, plus je vieillis, et plus je crois qu'il faut limiter ses besoins si l'on veut atteindre le bonheur, le bonheur relatif, j'entends... »

Rozel eut un léger mouvement d'impatience. « Bon, pensa-t-il, je vais essayer la tirade de

rigueur sur la corruption sociale. » Ceci n'échappa pas à son père.

« Je sais, continua-t-il, que je vais contre le courant actuel. Mais tant pis ! Pour ma part, quand j'ai eu ma part de manger et de dormir, quand j'ai respiré mon comptant d'air et de lumière, je ne demande rien de plus pour jouir des beautés de la nature et des richesses de l'art.

— Sans doute, interrompit un peu sèchement son fils, mais cela tient peut-être à ce que tu n'as jamais connu la grande vie. Pour moi, tout cela varie avec les tempéraments. Les uns se satisfont avec un morceau de pain, un verre d'eau et une bicoque, tandis qu'aux autres la cuisine choisie, les voitures, les châteaux sont nécessaires. Ils ne sauraient goûter la beauté de la vie sans son luxe.

— Nous ne nous entendrions guère là-dessus, je crois, fit M. Rozel en hochant la tête. Mais mon cher ami, tu désires peut-être te promener seul ? Je sais que tu aimes cela. Ne te récrie pas, tu l'as toujours aimé. Et puis, tu sais, je ne marche plus comme autrefois. Toi, tu es alerte, et, avec mes vieilles jambes, je ne te suivrais pas. Va, nous déjeunons à midi, et, d'ici là, bonne promenade. »

Rozel remercia son père, qui l'accompagna jusqu'à la grille. Il fléchissait un peu des jambes, et il crachait souvent, à cause d'un catarrhe chronique. Mais le regard était vif et beau, et l'attitude encore mâle. Appuyé au balustre d'entrée, il regarda la haute silhouette de son fils s'éloigner vers la mer. Une mélancolie pesait sur ses traits. Sa femme était venue le rejoindre.

« Raoul est plus morgué que jamais, dit-il. Parce qu'il est fort, parce que tout lui a réussi, il s'imagine que tout lui cédera. Il ne rêve que grandeur. Qui calmera ses appétits? Je crains bien que le malheur seul... et encore...

— Mon Dieu, François, que dis-tu? Quelle mauvaise idée...

— J'espère bien que cela ne viendra jamais; mais ce qui est certain, c'est que Raoul s'éloigne de plus en plus de nous. C'est tout juste s'il ne nous dédaigne pas. Nous commençons à être de bien petites gens pour lui.

— C'est une passe d'orgueil, mais au fond il nous aime bien, dit la mère pour excuser son enfant. Je suis sûre qu'il nous reviendra.

— Oui, s'il est brisé en route. Autrement, s'il monte, il nous oubliera. Il se lancera parmi les riches et les puissants. Il tâchera qu'on ne parle

pas de ses parents. Eh bien, tout cela est triste. Raoul se trompe s'il croit que c'est là vivre. Son ambition l'aveugle : il perd la notion du bien et du mal.

— C'est aussi qu'il n'est pas comme tout le monde. Raoul tout petit était déjà ainsi. Avec moi, sa mère, il ne s'est jamais livré tout entier. Il se croit né pour être un grand homme, et il a peut-être raison. Ce qui fâcherait chez un autre se pardonne chez lui.

— Je ne crois guère aux grands hommes orgueilleux... J'aimerais mieux qu'il n'en fût pas un, et qu'il comprît la vie plus simplement. Il n'est pas notre fils par là... »

Cependant Rozel était descendu vers la mer.

Il prit à droite par une allée de tamaris et se trouva sur la digue. Rempart imbrisable de granit et de ciment, la digue de Rochebonne est au long des grèves un promenoir de l'Océan. Elle n'a que quatre mètres de hauteur, mais elle se prolonge sur près d'une lieue jusqu'aux portes mêmes de Saint-Malo. Sur cette plate-forme, balayée par la vague et le vent, Rozel aspira les énergies éparses de la mer. La salure iodée de l'air dilata ses poumons. La force de la brise fouetta son sang.

L'immensité du paysage élargit ses yeux. Tous les éléments d'une impression forte s'organisèrent dans son cerveau. Il marchait dans un spectacle puissant, il s'en imprégnait avec une ivresse qui l'associait aux forces de la nature.

Son regard embrassait le développement de la mer et des îles. L'eau verdissait de ce vert troublé qui présage les gros temps. Les récifs de la baie, le Davier, la Conchée, le Fort-Royal, le Grand-Bé, et surtout l'ilot allongé de Cézembre, émergeaient, fatidiques et immuables, de la mobilité des vagues. Ils avaient une couleur de terre sèche. En face, Saint-Malo se ramassait, hérissé comme l'ajonc, dur comme le roc, sombre comme le nuage, blason symbolique imposé par l'homme breton à la nature bretonne.

Rozel marchait seul dans le vent et l'écume. La bise du nord-ouest, qui le prenait en travers, l'exaltait. De grands souvenirs se levaient en lui. Il résolut de pousser sa course jusqu'au tombeau de Chateaubriand.

Il franchit le Sillon, gravit la forteresse et redescendit sur la petite grève de sablon où, parmi les laveuses et les gamins, Chateaubriand enfant avait joué. Comme la mer baissait, il put s'engager sur l'isthme du Grand-Bé, et monta les

dégrés usés qui, taillés en plein roc, conduisent au sommet de cet îlot. Il foulait aux pieds une herbe rude, courte et jaunâtre, qu'avivait seule la petite étoile rose d'une mousse marine. Le soleil, pâle et pluvieux, languissait derrière un rideau de nuées. Le rythme de l'Océan prolongeait dans la solitude une monotonie sans espoir. Rozel franchit un vieux fortin dont les murs désagrégés retombaient se confondre au granit primitif. Brusquement la mer réapparut, coupée par la déclivité de l'îlot. Le tombeau se carra sur les champs lointains des vagues. C'était une large dalle de granit posée sur le roc et entourée d'une grille de fer. L'embrun avait rougi le fer et verdi la pierre. Pas de nom, pas de date, une croix pour emblème. La solitude, l'immensité, l'éternité, environnaient ce reliquaire muet.

Au bas d'un précipice de soixante pieds, les flots chantaient une chanson triste et sauvage. Ils devaient parfois rugir et tressauter en trombes et en tonnerres. Rozel s'assit. De hautes pensées l'associèrent au génie du lieu.

« Un homme est ici couché, songeait-il, dont le cœur fut agité comme la mer, mais dont le caractère résista comme le roc. Il atteignit au

cœur des forêts vierges, il s'assit sur des civilisations effacées, il fut poète, il fut ministre. Ni la mort, ni l'exil, ni les femmes, ni même la gloire, ne le détournèrent du modèle qu'il avait rêvé pour sa statue intérieure. Il fut l'homme des siècles nouveaux. Il reste le héraut des temps où la Pensée domptera la Force.

« O gloire dont je foule aujourd'hui la cendre, puisque tu as accompli la destinée humaine tout entière, toi mon aîné, mon frère, révèle-moi comment je dois agir. Comme toi, j'ai passionné les esprits par le livre ; comme toi, j'ai conduit des assemblées par la parole. J'apparais déjà tel que tu fus, indéfinissable, au-dessus des classements, cher aux femmes et craint des hommes. Même je reçois la gloire à l'heure où tu l'attendais encore. Mais saurai-je comme toi porter jusqu'au terme le faix de l'honneur et du génie ?

« Tu étais gentilhomme, tes ancêtres s'apparentaient aux Bourbons dans le lointain de quelques siècles. Tu n'étais pas plus libre de tes principes que de tes aïeux, et, si tu t'en libéras, ce fut pour les mieux servir. Suprême chevalier des rois et de l'Église, tu les ensevelis dans la pompe de ta fidélité. Il t'avait suffi de te produire sur les scènes du monde pour que Chateaubriand,

pauvre, mais gentilhomme, fût placé dans un rang dont ni les hommes ni les choses ne pouvaient le faire déchoir. Mais moi, qui suis-je et de quoi me réclamé-je? Je suis né plébéien dans un siècle de banquiers. Mes ancêtres ne m'ont légué qu'une vitalité violente et la nécessité d'être démocrate pour ne les point renier. Mon nom ne me sert de rien : ma volonté seule me porte. Un plébéien qui veut être puissant peut-il rester pauvre?

« O Chateaubriand, tu n'es pas en terre depuis cinquante ans, et déjà nos générations ont déshonoré le paysage dont tu t'étais fait une tombe. Sur tes rochers misérables et héroïques, ils ont jeté un collier de luxe. Tes grèves ternes, les sables, tes granits, l'empire nu de l'écume et du vent, ton empire, les financiers lui ont mis des ceintures de villas, des bracelets de verdure, et les parures de la haute vie. De somptueux imbéciles, ploutocratie et démocratie mêlées, insultent cette misère où tu te croyais enseveli pour l'éternité.

« C'est la loi. L'univers n'est plus au nom, il est à l'or. Le génie même, s'il ne veut pas qu'on l'écrase ou le moque, se doit fortifier dans la fortune. Vois, tes descendants ont monnayé leur

âme aux comptoirs du suffrage universel. Les hommes de lettres se sont faits pornographes et pamphlétaires, les politiciens se sont faits changeurs et coulissiers. Mais leur succès les a tant avilis que le peuple et l'élite leur crachent au visage. Je ne veux pas de leur destin.

« C'est pourquoi, ô mon maître, tu me comprendras si j'épouse M^{lle} Guermantes. Tu avais épousé M^{lle} de la Vigne par honneur de caste, et sans l'aimer. J'épouserai M^{lle} Guermantes par nécessité d'être riche sans me tarer. Cette jeune femme, dont le sourire est si beau, me donnera ses lèvres fraîches pour apaiser ma fièvre de vie, et ses millions pour que mon destin s'accomplisse. J'atteste devant toi que ce ne sont pas la luxure ni la cupidité qui me poussent vers cette femme et cette fortune. Je veux organiser la démocratie et renouveler la France. Consolé par ce cœur, cuirassé de cet or, jusqu'où ne rebondira pas une volonté qu'accablent encore le besoin et le désir? »

Il parlait en rêvant, la tête nue, les cheveux au vent, et les pieds sur la mer. Son sang, excité par la brise, bouillonnait dans ses artères. L'avenir flamboyait devant sa vision.

Des Anglais survinrent, armés de Baedeker, qui le chassèrent de ce lieu.

Il regarda sa montre. Il calcula qu'il pouvait rentrer à pied avant le déjeuner. Il retraversa le fortin, les gazons rouillés, la grève troublée d'enfants criards, et les rochers où grouillaient les crabes. Mais ses pensées étaient si intenses que le paysage s'effaçait pour lui. Ses talons, sonnant sur la maçonnerie de la digue, scandaient sa méditation. Il pensait encore :

« Qu'est-ce au fond que Marcelle Guermantes? Une jeune fille bien élevée et de goûts nobles, qui s'ennuie dans son luxe, et que ma force a conquise. C'est un maître qu'elle admire en moi : restons pour elle un maître. Que lui importe que je sois pauvre et de naissance basse! Elle saura du moins que mes parents sont gens de cœur, et sa sensibilité en sera d'autant mieux séduite. Mes défauts me seront un avantage auprès d'elle. Elle m'aimera de m'être fait à moi-même mon nom et ma gloire.

« Et si je conquiers sa volonté, que me font le sénateur et sa femme? Ils résisteront, mais ils céderont, car l'un redoute ma rancune politique, et l'autre aime sa fille. »

A ce moment, des images de combat hantèrent Rozel. Il se représenta luttant contre les gens du monde et les camarades, enveloppé de calomnies

et de piqûres. Il entendit les chuchotements, les allusions, les ironies dont il lui faudrait payer ce mariage riche. L'idée de duels possibles le traversa. Tout son être frémissait comme s'il tenait une épée de combat.

« Pourquoi ne pas vivre seul? J'arborerais ma pauvreté comme un drapeau, et je lui rallierais les foules. Je serais puissant et solitaire, pardessus les femmes et l'argent. Mais cette vie-là me répugne. Bonaparte ne s'est pas privé d'une poitrine fraîche ni d'un cœur aimant. Comment pourrais-je calmer, seul, ces ardeurs qui parfois m'affolent, et ces rêves d'infinie délicatesse aux bras de la femme aimée?

« Une maîtresse? Elle me ruinera, elle me trahira, elle me paralysera. C'est la femme légitime qu'il me faut, la créature éclatante et dévouée, qui soit mon diamant devant les hommes et ma perle dans les nuits. Marcelle Guermantes, c'est toi que j'invoque! »

Le rythme de son monologue mental le ramenait à ce nom. En vain les obstacles, les échecs, les heurts, se multipliaient devant sa vision. Une affirmation invincible s'étendait plus loin que ses doutes et les noyait, comme la mer montante les récifs de la baie. Ce prédestiné de

l'action s'écria tout à coup, dans une poussée d'énergie : *Alea jacta est!* et ses yeux étincellèrent sur la mer.

Il avait atteint l'extrémité de la digue. Dans quelques minutes il serait à la villa Christine. « Renfonçons toutes ces pensées, murmura-t-il. Mes parents sont de braves gens que je ne dois pas attrister ni choquer. Tâchons de redevenir enfant. »

Il gravit le perron et franchit le pas de la salle à manger où déjà sa famille était réunie. Il allait jouer un rôle.

« Tiens, s'écria-t-il en entrant, te voilà ici, Françoise! Quel plaisir de t'embrasser dès mon arrivée! Mais comment se fait-il que tu sois venue de si bonne heure? Papa m'avait dit que tu arrivais demain seulement, et je ne pensais pas déjeuner avec toi ce matin.

— Une circulaire ministérielle nous a donné congé un jour plus tôt, et je me suis dépêchée d'en profiter pour te voir, car papa m'avait écrit ton arrivée... »

M^{lle} Françoise Rozel était un type absolument pur de Bretonne. Elle avait la maigreur des chèvres, une taille petite, un front plat et large,

un nez court aux narines ouvertes, la bouche longue et sinueuse, le menton net, des maxillaires marqués, de lisses cheveux noirs en bandeaux, et ses yeux vert de mer rêvaient sous l'arcature des sourcils. Ses gestes, sa physionomie, sa voix, étaient tout ensemble fermes et mystiques, vivifiés par cette vaillance qui est le génie de la femme bretonne. Sa robe de cheviote bleu uni n'avait pas d'autre ornement qu'un volant dans le bas et une petite croix d'or pour agraffer le col.

Quand il l'eut embrassée, le député embrassa aussi son autre sœur en disant :

« Et toi, Denise, comment vas-tu? Comment va ton mari? Et ta gamine? »

M^{me} Leguévec était une jeune femme, grande, mince, maigre, de teint fatigué et d'yeux tristes, mais dont la beauté émouvait encore. Son front était plein et bombé, ses yeux larges et d'un brun chaud, son nez aquilin et pincé, sa bouche petite, son menton bien ovalisé. Mais le corps apparaissait trop frêle, car la poitrine n'était pas marquée, le dos se voûtait déjà, et les jambes étaient peu fermes. La maternité, les tracasseries du commerce, l'air de cave qu'on respire dans Saint-Malo, l'avaient anémiée avant l'heure.

Ses rhumatismes lui donnaient une mélancolie résignée.

« Je te remercie, mon cher Raoul, je ne vais pas trop mal pour l'instant. Paul est très bien, mais il n'a pu venir de bonne heure ce matin; il a beaucoup d'ouvrage à ce changement de saison, et les clients n'aiment pas attendre. Mais tu vas le voir tout à l'heure. Quant à la petite, elle doit courir dans le jardin avec son grand-père ou sa bonne maman. »

Presque aussitôt, la porte fut bruyamment ouverte. Une fillette courut dans la salle à manger, essoufflée et qui riait. Elle se jeta dans les bras de sa mère en criant d'une voix fortement timbrée : « Trois œufs frais! les poules de bonne maman ont pondu trois œufs frais! »

C'était une enfant plutôt grande pour ses six ans, et qui ne ressemblait en rien à sa mère. Elle avait des cheveux blonds et brillants épandus sur le dos, un teint rose incarnadin, des yeux bleu clair très mobiles, une bouche rouge et charnue, des membres forts. C'était le bruit et l'éclat d'une santé encore intacte. Tous ses mouvements ressemblaient à ceux du jeune animal, lorsqu'il n'est qu'instinct et que jeu.

« Voyons, Geneviève, lui dit sa mère, comme

tu es brusque! Vois comme ton cœur bat! Tu es presque en nage! Il faut être plus calme, mon enfant. Tu n'as même pas dit bonjour à ton oncle Raoul. »

A ce nom, la fillette, qui enlaçait sa mère par le cou, se retourna vivement et regarda celui qui était pour elle une sorte d'étranger familier. Elle entendait souvent parler de lui, et elle recevait de lui des jouets au premier de l'an. Ses grands yeux bleus dévisagèrent Rozel. L'inspection fut sans doute favorable, car elle s'avança vers son oncle à pas comptés, sans gestes, et sans cesser de le regarder droit aux yeux. « Bonjour, mon oncle », fit-elle d'un ton de voix lent et expressif qui contrastait comiquement avec sa turbulence coutumière. Rozel s'en amusa.

« Bonjour, Geneviève », fit-il à son tour, et il l'embrassa en l'entourant du bras. « J'espère que nous serons bons amis et que nous allons nous amuser ferme. Et pour qui sont-ils les trois œufs frais que les poules ont pondus? »

L'enfant regarda son oncle, étonnée qu'un être aussi imposant pût s'occuper de ses cris. Elle parut se demander si l'on ne se moquait pas d'elle. Elle s'enhardit enfin jusqu'à dire, en se reprenant au milieu de ses phrases, car la

poussée intérieure était si vive qu'elle bégayait parfois :

« Mais... mais... bonne maman m'a dit que c'était pour toi, et que... et que tu serais bien... bien content de manger des œufs frais, toi qui n'en as pas à Paris. »

Rozel eut un franc éclat de rire. A ce moment, sa mère rentra, tenant les trois œufs dans sa main. Leur ovale neigeux étincelait dans les doigts bruns de l'aïeule.

« Ah! bonne maman a dit cela! Eh bien, elle a raison, bonne maman. Vivent les œufs à la coque quand ils sont frais! Mais toi, continua Rozel en caressant sa petite nièce qui étudiait attentivement la couleur de sa cravate et la forme de son veston, tout en se mettant un doigt dans la bouche, signe de familiarité commençante, mais toi, ma bonne Geneviève, quels œufs préfères-tu le jour de Pâques? »

Les yeux de l'enfant brillèrent. Ses joues devinrent toutes rouges. Elle regarda sa mère, ne sachant si elle devait dire ce qu'elle désirait. Denise, qui avait compris l'intention de son frère, dit en riant :

« Eh bien, voyons, parle, petite espiègle, réponds à ton oncle... »

— Ah bien, s'écria l'enfant, c'est pour rire ! Tu sais bien que le jour de Pâques, c'est un œuf de Pâques que j'aimerais le mieux ! »

Les trois femmes rirent de bon cœur.

« Eh bien, dit le jeune homme, j'ai justement apporté de Paris un bel œuf de Pâques, mais il est pour les petites filles qui ne se fourrent pas le doigt dans la bouche et qui ne crient pas trop fort, ajouta-t-il en caressant sa nièce. Maman, veux-tu nous donner mon sac qui est sur le buffet?... »

M^{me} Rozel apporta le sac à son fils. Geneviève ne perdait pas un des gestes de la scène, et tous ses petits membres frémissaient. Raoul ouvrit le sac, en tira une boîte enrubannée de faveurs bleues et roses, et la remit à l'enfant, qui commençait à l'ouvrir fiévreusement, quand sa mère l'arrêta net :

« Eh bien, Geneviève, on n'embrasse pas son oncle, on ne lui dit pas merci ! C'est du joli ! »

La petite fille, honteuse et pressée tout ensemble, s'arrêta, regarda Raoul, et, de la voix changée qu'elle avait eue en lui disant bonjour, elle dit : « Merci, mon oncle », et elle l'embrassa sans chaleur. Puis, en hâte, elle ouvrit la boîte. La découverte du gros œuf en sucre candi, tout

facetté de cristaux et ceinturé d'argent, lui fit pousser des exclamations qui se terminèrent par une danse folle. Rozel s'amusait fort.

« Ouvre l'œuf maintenant », lui dit-il.

Elle ne se le fit pas répéter. Elle trouva des dragées, des chocolats, des pralines. Ses yeux pétillaient. Elle se retourna vers son oncle, et, cette fois, d'un élan spontané, elle l'embrassa à pleine bouche. « Offres-en à tout le monde », dit Rozel.

Justement M. François Rozel rentra, accompagné de son gendre, M. Leguévec, le chapelier. Celui-ci était un homme plutôt petit, bien pris, de mine assez ordinaire, et qui paraissait bon. Les deux beaux-frères se serrèrent la main. M. Leguévec, commerçant de médiocre importance, sans autre instruction que celle de l'école primaire supérieure, et amateur de politique à ses moments perdus, admirait dans Rozel le député, l'homme instruit, l'écrivain dont les journaux rappelaient sans cesse le nom. Raoul Rozel ne tenait pas à se livrer; il connaissait peu M. Leguévec, et désirait par calcul que les relations restassent cordiales sans familiarité.

« Vous voilà donc dans nos murs, ou plutôt hors nos murs, commença le commerçant d'une voix un peu empruntée. C'est aimable à vous de

quitter Paris et les salons pour venir passer quelques jours avec nous tous. Ah ! vous êtes dans un pays de retardataires. Les cléricaux et les boulangistes tiennent le haut du pavé à Saint-Malo, et nous n'avons pu songer à vous organiser une réception digne de vous. Mais patience...

— Vous êtes trop bon, fit Rozel avec quelque gêne. Mais je suis venu ici presque *incognito*, et, si je ne craignais de vous mécontenter, je dirais que je suis presque heureux de savoir ce pays-ci réactionnaire. Comme cela, je suis sûr d'être tranquille lorsque j'y viens... »

M. Leguévec ne comprit pas très bien cette réponse. Il s'imagina que Rozel affectait d'être modeste, et il renchérit de compliments. Cependant, la petite Geneviève tirait son père par la manche pour lui faire admirer son œuf de Pâques. M^{me} Rozel et Denise s'empressaient dans la cuisine pour le déjeuner, et Françoise, sur les genoux du vieux père, caressait sa barbe grise. M. Rozel jouissait en sage de voir tous ses enfants réunis.

Le déjeuner fut cordial. Rozel garda très bien son masque. Au fond, ce n'était pas une nature méchante, et ce tableau simple l'aurait enchanté s'il avait pu perdre la conscience qu'il en était

l'un des acteurs. M. Rozel, pur visage de patriarche, M. Leguével, honnête visage de travailleur, les deux jeunes femmes, physionomies expressives et résignées, la petite Geneviève, turbulente et naïve, M^{me} Rozel, visage brun aux yeux si noblement doux, tous ces braves gens portaient, malgré l'usure des fatigues professionnelles, le témoignage vivant de la beauté morale. Ils étaient vraiment des êtres humains, qui avaient accepté tous les devoirs de l'humanité, qui les avaient remplis sans fracas, et qui n'avaient pas aliéné leur vie intérieure. On mangeait dans de la terre de fer, les verres et les carafes n'étaient pas en cristal, les fleurs n'étaient que ravenelles et primevères, le mobilier imitait le vieux chêne, mais la précieuse lumière de l'âme transfigurait l'humble spectacle. Jésus aurait pu venir s'asseoir au milieu de ces simples en esprit, il n'y aurait rencontré qu'une conscience orageuse et impure, celle de l'être qui se croyait alors infiniment supérieur à son entourage, celle de l'orgueilleux génie à qui ses ambitions fermaient le vrai aspect de cette scène. Rozel était surtout choqué par des manques de manières, par des médiocrités de conversation, par la pauvreté du décor. Il était devenu incapable de briser l'écorce

pour retrouver la sève. Ses yeux, qui se blessaient si vite d'une inélégance, ses oreilles, qu'une vulgarité irritait, ne voyaient ni n'entendaient plus l'expression ni l'accent des âmes.

Dans ce jour de Pâques et dans la semaine qui suivit, à peine quelques tressaillements intimes lui révélèrent une sensibilité de fils et de frère. Il se sentit par instants, dans de rares minutes, devenir, lui aussi, un simple. Il avait plaisir à bavarder avec sa mère dans la cuisine, à dérouler des albums d'images devant sa petite nièce, à causer peinture ou questions sociales avec son père. Mais des heurts soudains, des ressouvenirs imprévus de Paris, le ramenaient toujours à ce *moi* nouveau, à cette personnalité qu'il avait exaltée depuis dix ans. Alors des nuances de dureté, qui n'échappaient pas aux siens, altéraient son humeur. Le contact cessait. Il rattachait mal son masque, et il en souffrait. Aussi abrégea-t-il son séjour. Il décida de rentrer à Paris le lundi de la Quasimodo.

Avant de partir, après de longs attermoiements, il pensa qu'il était nécessaire d'entretenir son père de son projet de mariage avec M^{lle} Guermentes. Depuis l'instant où sa décision avait été

prise, Rozel était tourmenté par la vision physique des petits faits qui allaient se dérouler. Avertir son père et sa mère, leur raconter tout au long qui étaient les Guermantes, s'expliquer avec Marcelle, obtenir son assentiment et lui dire quelle était sa famille, puis, flanqué de son père, faire la visite officielle auprès du sénateur et de sa femme, tous ces détails lui étaient odieux. Il sentait déjà cruellement combien ces démarches préliminaires feraient saillir les contrastes de situation, de fortune, de mœurs et de caractères, qui séparaient les deux familles. Rozel souffrait par avance de tout ce qu'il souffrirait. Plus que les calomnies ou les injures, il redoutait les humiliations involontaires, les bienveillances outrageantes, les susceptibilités trop promptes, et toutes ces piqûres qui empoisonnent le bonheur avant même qu'il soit cueilli. La présence de tant de maux gâtait à Rozel la suavité du printemps breton. Et parfois son âme, rongée de brûlures inexpiables, demandait grâce. Le jeune homme abandonnait son projet de mariage.

Mais il se ressaisissait vite. Tout plutôt que la médiocrité! Eh quoi! était-ce un bonheur d'idylle qu'il avait rêvé? N'aspirait-il pas aux voluptés du

pouvoir et de l'or? Marcelle Guermantes tout entière, âme, corps, esprit, était l'enjeu d'une partie hautaine. Qu'importaient les souffrances des comparses, les déchirements des acteurs, pourvu que la partie fût gagnée? Une grande volonté ne s'attendrit pas, ne s'attarde pas; elle s'avance, à travers le sang et les larmes, s'il le faut, jusqu'où elle a fixé son terme. Le grand homme ne vit ni pour soi ni pour ses proches; il marche vers une destination qui l'insensibilise contre la destinée commune.

Rozel se confortait dans ces affirmations. Il ne sentait pas qu'elles étaient les formules intellectualisées de ses appétits. Il était cynique avec idéalisme.

Il résolut de ne plus tergiverser et d'affronter le premier des obstacles. Il prévint son père le matin de son départ, pendant une promenade sur la digue. La suavité d'avril caressait les sables et la mer. Les vaguelettes multipliées frémissaient au reflux comme des milliers de colombes grises et roses; un balbutiement inlassable et très doux berçait l'oreille; la plage brillait d'un or atténué, et des nuages d'ouate tramaient la tenture du ciel. Les rochers eux-mêmes s'estompaient dans une brume de soleil. Un arôme de sel et d'iode

imprégnait la brise d'ouest. M. François Rozel savourait paisiblement l'harmonie de cette matinée. Son fils, tout contracté par l'effort, ne lui répondait que distraitement, quand il lui détaillait les nuances infinies de la beauté des choses. Tout à coup, le député interrompit le vieillard.

« Père, j'ai à te faire part d'une grave décision. Je compte me marier bientôt. »

Le père resta quelques secondes silencieux. Connaissant le tréfonds de son fils, il pressentit le mariage qu'il allait lui annoncer.

« Ah ! fit-il. Voilà une grosse nouvelle. Mon cher enfant, tu sais que tout ce qui fera ton bonheur fera le nôtre. En vous élevant, tes sœurs et toi, je n'ai eu qu'un idéal : vous rendre sains, libres, heureux. Si ce mariage doit t'apporter la joie que tu rêves, je le bénis d'avance, quel qu'il soit. »

Il se tenait sur la réserve, attendant les confidences de son fils. La figure de Raoul Rozel restait dure.

« Merci, papa, répondit-il. Je crois faire le mariage qui me convient. Celle à qui je désire donner mon nom est bonne, belle et remarquablement intelligente. De plus, elle a huit cent mille francs de dot, et des relations. »

M. François Rozel resta stupide. Si ambitieux qu'il crût son fils, il ne l'eût pas soupçonné de semblables projets.

« Dans ce cas, finit-il pas dire, avec un rire un peu ironique, il y a beaucoup de chance pour que nous ne la connaissions pas, même de nom.

— Je ne sais, dit Rozel sans grâce. Elle s'appelle Marcelle Guermantes. Son père est un grand industriel, aujourd'hui sénateur de la Loire-Inférieure. Ils habitent Paris l'hiver et les bords de la Loire l'été.

— Je ne te demande pas si tu l'aimes, cela va de soi, continua non sans ironie le vieillard. Mais es-tu sûr qu'elle t'aime ?

— Je le crois. Mais, avant de m'engager, j'ai tenu à te demander ton approbation. »

Le père s'arrêta net, et regarda son fils bien en face. Celui-ci portait le masque d'une déférence conventionnelle. Il y eut dans les yeux du père une pitié et une mélancolie infinies.

« Mon enfant, lui dit-il, la question n'est pas sérieuse. Comment veux-tu que j'approuve ou désapprouve un mariage où je ne suis pour rien ? Depuis dix ans bientôt, tu nous as quittés, tu t'es façonné une vie à ta guise. Ton caractère, ta manière de voir et de juger, ta destinée, tu les as

repétris suivant une loi dont tu es le seul juge. Tu restes donc le maître absolu de ton sort. Je ne connais ni M^{lle} Guermantes ni ses parents, et je ne me mêlerai pas de les apprécier : ils sont trop haut pour moi. Je ne puis donc t'être d'aucun secours. Mon rôle se bornera à une approbation officielle. Je ferai tout ce que tu désireras pour te faciliter une union qui te paraît un élément essentiel de bonheur. Je suis certain que tu ne voudras faire ce mariage que dans des conditions d'indépendance et de fierté aussi acceptables pour nous, tes parents, qu'elles le sont pour toi. Dispose donc de mon bon vouloir au mieux de tes intérêts. »

Rozel fut un instant très ému. Il éprouvait une fois de plus la noblesse de son père et sa supériorité d'âme. Il se sentit percé à jour et dominé. Cela surtout le rendit maussade.

« Je te remercie, papa, je n'attendais pas moins de toi. Je pense te faire faire bientôt le voyage à Paris pour la demande officielle, si mes projets se réalisent.

— Quand tu voudras, mon cher ami. Tu sais que j'ignore absolument l'étiquette mondaine. Je suivrai donc là-dessus les indications que tu me donneras. »

Vers la fin de ce jour, Rozel reprit le train pour Paris. A mesure qu'il s'éloignait de Saint-Malo, entre cinq et sept heures du soir, les mêmes paysages où il s'était réveillé dans l'aube, huit jours avant, disparurent dans le crépuscule. La grâce du printemps breton s'était épanouie dans cette semaine. Maintenant la frondaison argentée des saules et des trembles, la floraison pascale des cerisiers, l'éblouissant manteau d'or des ajoncs, le vert plus vif des prés allié au vert roux des taillis, tant de délices naissantes se fondaient parmi le violet bleuâtre d'un ciel que liserait d'orange et d'émeraude la disparition du soleil. Un arôme complexe d'odeurs simples, tout à la fois mol et amer, s'exhalait de l'antique province rajeunie. Le train glissait d'un rythme monotone parmi des campagnes sans gloire. Rozel, étendu sur les coussins, savourait jusqu'aux larmes un attendrissement né de réminiscences indéfinissables.

Quand le train traversa l'horizon de Combourg, et que les tours féodales se massèrent sur le soir parmi les arborescences noircies des forêts, le jeune homme tressaillit. Il songea à sa vieille grand-mère qu'il n'était même pas allé voir, il songea à sa mère qu'il avait ainsi peinée au cœur

sans qu'elle lui en eût rien dit, il songea à son père, à leur conversation du matin, et peu à peu le ressouvenir multiplié de tous les heurts douloureux que depuis l'enfance son ambition causait aux êtres qu'il quittait, ce ressouvenir, associé aux incertitudes de l'avenir, l'envahit d'une mélancolie où sa volonté s'abîma, tandis que la Bretagne se dissolvait dans la nuit.

VI

L'averse qui, tout à l'heure, ruisselait d'une nuée grise s'égoutta sur les feuillages illuminés. Marcelle Guermantes, assise auprès d'une petite table à écrire, regardait le jardin de l'hôtel s'épanouir dans une vapeur endiamantée. Sous des neiges de nuages qui croulaient aux saphirs du ciel, elle voyait les marronniers s'arrondir, les blonds peupliers trembler, et du creux d'une pelouse un abricotier rose jaillir, comme d'une vasque d'émeraude un bouquet de fiancée. L'ondée de mai avait avivé les couleurs du sable, des fleurs et de l'espace. La jeune fille aspirait à plein la fraîcheur qui de cette pluie émanait. Les yeux ouverts sur le paysage, elle semblait oublier la lettre commencée que sa main traçait sur une feuille à demi remplie.

Au dehors, sur le devant de l'hôtel, deux chevaux attelés battaient impatiemment de leurs sabots la grande cour pavée. Marcelle ne les entendait pas. La plénitude d'un sentiment mêlé aux images de mai l'absorbait tout entière.

La porte de sa chambre s'ouvrit. Deux femmes, sa mère et sa sœur, en toilette de ville, entrèrent. Elles parurent étonnées de voir Marcelle assise et écrivant.

« Alors, c'est sérieux? dit M^{me} Danfreville qui achevait de boutonner le long gant clair sur son poignet gauche. Tu ne viens pas avec nous? Nous avons pourtant un joli programme pour notre après-midi... De trois à quatre, séance de la Haute Cour au Sénat, de quatre à cinq un tour à l'Hippique, et pour finir *five o'clock* chez M^{me} Villiers... Cela ne te tente pas?

— Non, mes chéries, je vous l'ai déjà dit tout à l'heure, je me sens un peu fatiguée depuis hier soir. Je préfère rester tranquille aujourd'hui, d'autant que demain soir nous dansons chez les Lauzerte pour les dix-huit ans de Marthe, et je n'y veux pas manquer.

— Mais, vraiment, Marcelle, tu n'es pas malade? demanda d'un ton pas trop inquiet

M^{me} Guermantes. Tu ne veux pas que je reste avec toi... je puis si bien ne pas sortir...

— Je t'en prie, maman, dit Marcelle en se levant et en embrassant sa mère, je n'ai rien qu'un peu de migraine et de paresse. Je serais très fâchée que tu ne sortes pas avec Jeanne, qui ne t'a plus que pour quelques jours, puisque son vilain mari la réclame déjà à Amiens.

— Vilain! vilain! coupa M^{me} Danfreville en riant. Voilà dix jours que je le laisse veuf pour courir dans Paris sans autre raison que mon plaisir, et tu le trouves vilain de me vouloir... Cela lui fait honneur au contraire, à ce brave Georges... Mais, Dieu! que ce corsage est joli... C'est Doucet qui t'a réussi cela? Est-ce lui ou toi qui en avez eu l'idée?

— C'est elle, prononça la mère avec une nuance de fierté. Mais à quoi cela lui sert-il d'avoir tant d'œil pour sa toilette puisqu'elle n'a d'oreilles pour personne?

— Pas même pour le lieutenant de Vaucottes? ajouta M^{me} Danfreville d'un air malicieux.

— Pas même pour M. de Vaucottes », répondit mélancoliquement la mère.

Marcelle était en effet exquise dans une toilette très simple. Elle avait une jupe de satin noir

frappé et un corsage de soie vert d'eau, sur lequel un transparent de mousseline de soie noire faisait un fond à de grandes roses brodées dont les feuilles vert sombre scintillaient d'une rosée en points de satin blanc. Les manches, un peu bouffantes, étaient alternativement rayées de vert clair et de noir sur la longueur de la soie. Cette toilette associait Marcelle aux nuances exactes de la saison.

« Je suis contente en effet de ce corsage, dit Marcelle qui feignit ne pas avoir entendu les dernières phrases de sa mère et de sa sœur. Il n'est guère à la mode, je le sais, mais il me plaît, et ici, ajouta-t-elle en jetant un coup d'œil circulaire sur sa chambre je n'ai à me préoccuper que de moi. Je sais par ailleurs que cela est de votre goût, et mon plaisir n'en est que plus grand. »

Un petit silence se fit. Les chevaux piaffaient plus fort sur le pavé de la cour.

« Voilà *Milianah* qui s'impatiente, déclara M^{me} Guermantes... Allons, Jeanne, en route... A tantôt, ma chérie, tâche de passer ta migraine.

— Pas à relire du Guyau ou du Rozel surtout, fit Jeanne Danfreville en embrassant sa sœur.

— Oh! non, pas aujourd'hui, répondit Marcelle

frissonnante... Je vais finir ma lettre à Louise de Gournay, et puis je m'étendrai sur la chaise longue, et je tâcherai de dormir un peu... Ah! dites donc, si je me sens mieux tantôt, je demanderai à Mademoiselle de m'accompagner chez M^{me} Villiers, où je vous retrouverais vers cinq heures et demie... »

« Mademoiselle » était l'ancienne institutrice des jeunes filles restée dans la maison comme dame de compagnie.

« Parfait, convenu, dirent la mère et la sœur au bas du grand escalier... A bientôt, mignonne...

— A bientôt, mes chéries... »

Marcelle rentra dans sa chambre, se rassit et se remit à écrire.

Les roues coururent sur le pavé, heurtèrent le trottoir de la rue, et bientôt le trot cadencé des chevaux ne fut plus perceptible.

Quand la lettre fut finie, — une lettre banale de remerciements pour un livre, — Marcelle la cacheta et la mit de côté. Puis elle se leva, marcha vers l'armoire à glace, et d'un sachet parfumé retira une longue enveloppe. Elle tourna la clef dans la serrure de la porte, et revint s'étendre sur la chaise longue. Ses yeux agrandis brillaient, sa bouche restait grave. Elle sortit

de l'enveloppe une lettre en plusieurs feuillets avec quelques mots de M^{me} Villiers écrits sur un carton :

« Je vous envoie, ma chère enfant, cette lettre de notre ami, M. Rozel. Lisez-la, et faites-moi savoir quelle réponse j'y dois faire. Réfléchissez à loisir, soyez bien vous-même, et quelque détermination que vous preniez, soyez assurée de la fidèle affection qu'a pour vous votre vieille amie.

« Marie VILLIERS. »

Ce billet et la lettre qu'il annonçait avaient été joints à un paquet de livres et de partitions que M^{me} Villiers avait fait tenir dans la matinée à M^{lle} Guermantes. La jeune fille n'avait pu lire la lettre de Rozel avant le déjeuner, car elle avait été seule à peine quelques minutes.

Elle déplia ces feuilles rayées d'une écriture nette, ascendante. Elle lut ceci :

« Paris, le 29 avril 1889.

« Chère madame et amie,

« L'entretien que vous avez eu mardi dernier avec M^{lle} Marcelle Guermantes, et qu'elle vous

a demandé de me rapporter, m'a si profondément agité que je n'ai pu sur l'instant démêler les sentiments qui s'élevaient en moi. Je vous ai alors priée de me laisser vous écrire ma réponse à cette conversation, et de la communiquer, si vous le jugiez convenable, à celle que vous savez être pour moi la femme aimée et désirée entre toutes les femmes.

« A la confiance que vous lui avez faite de mon profond amour pour elle, M^{lle} Guermantes a bien voulu vous laisser entendre que je ne lui étais pas indifférent et qu'elle consentirait volontiers à devenir ma femme, si quelques aspects de ma situation et de mon caractère devenaient plus clairs à ses yeux. Vous avez été pour moi comme une seconde mère. Je crois pouvoir vous écrire, sans fausse honte ni fausse modestie, des pensées qui ne doivent être connues que d'une mère ou d'une fiancée.

« Je sais, vous a dit M^{lle} Guermantes, que la « famille de M. Rozel est dans une situation aussi « modeste qu'honorable. Mais quels sont les rap- « ports de M. Rozel avec ses parents, et comment « comprendrait-il les relations de sa femme avec « eux? » Si j'ai bien compris ces paroles, malgré sa fortune et son éducation, M^{lle} Guermantes ne

ne nous mésestime pas parce que nous sommes obscurs. Son esprit ferme méprise ces préjugés qui rendent intolérables la plupart des jeunes filles de la haute bourgeoisie, et par lesquels elles méconnaissent l'humble monde d'où souvent leurs parents sont sortis. Son âme noble comprend que cet humble monde n'est pas si bas que les hautes vertus ne s'y enracinent puissamment. Mais sa raison lui dit peut-être qu'entre sympathiser de loin avec ce monde et s'associer à lui par un mariage, quand on est soi-même riche et d'autre naissance, il y a un abîme.

« Je ne me suis jamais dissimulé ce qu'il y a d'étrange, de paradoxal dans ma situation. Je suis peuple d'origines; j'aurais dû me marier dans le peuple, vivre avec le peuple, petit employé ou petit fonctionnaire. Et voici que les circonstances et ma nature m'ont très tôt mêlé aux aristocraties sociales, si bien que je leur suis lié maintenant, bon gré, mal gré, et qu'aujourd'hui mon cœur m'y lie plus que jamais... Situation singulière, douloureuse, que seule une femme d'exception comme M^{lle} Guermantes pourrait dénouer. J'aime ma mère, mon père, mes sœurs, pour toute l'affection qu'ils m'ont donnée, qu'ils

me prodiguent encore, et je les respecte infiniment pour le noble et silencieux effort de leur vie. Mais je ne puis plus vivre avec eux : mon ascension a brisé les liens qui m'attachaient à leur existence quotidienne. J'aspire à une vie large et retentissante qui s'accommoderait mal d'un cadre étroit. Ma femme n'a point à craindre que je la plie à des façons de vivre qui ne seraient pas les siennes. C'est aux siennes que j'aspire. J'ai besoin, pour agir, de la force, de la liberté et de la beauté d'une haute existence.

« Ceci m'amène à répondre à la seconde question de M^{lle} Guermantes : « Quels sont, vous demandait-elle, ses goûts et ses désirs? Aime-t-il le monde et Paris? » Je serai franc. La destinée de l'homme d'État et de l'homme de lettres, vers laquelle m'entraînent toutes mes aspirations, m'apparaît comme devant être enveloppée d'élégance et de force. Le « monde » est une nécessité, rarement un plaisir : c'est en tout cas un spectacle et un champ d'action admirables. La gloire d'y promener une femme aimée et supérieure me le rendrait plus attirant. Quant à Paris, dans une vie comme celle que j'envisage, et à cette heure de notre histoire nationale, comment pourrais-je le quitter, même si j'en

abhorrais parfois le décevant tumulte? Mais je comprendrais bien un solide établissement dans quelque province, la Normandie, par exemple, où l'achat de vastes domaines me permettrait de conquérir une situation électorale plus stable et plus libératrice que celle de député parisien.

« Quel est son idéal de derrière la tête, et « considère-t-il la politique comme une carrière « définitive? » vous demandait encore votre gracieuse amie. Question que je me suis souvent posée à moi-même, non sans émotion! Il sera toujours difficile à un homme de vingt-six ans de définir l'idéal qu'il porte en soi, d'en marquer les limites, d'en fixer la direction. J'ose dire que pour moi cela est particulièrement impossible. Mon énergie supporte mal les entraves que les hommes ont assignées à chaque destinée sociale. Je répugne à tout classement, à toute carrière tracée d'avance. J'aspire à la totalité de l'énergie humaine. Écrire des livres, parler aux foules, diriger un ministère ou un parti, voilà les passions qui m'agitent, et je ne puis les séparer dans l'unité de mon désir. Je ne me dissimule pas combien périlleuse est cette façon d'envisager la vie. C'est elle qui fait les fous, les déclassés ou les chefs de file de l'humanité. Mais il est dans

ma nature comme dans ma volonté de courir le risque d'une telle fortune.

« Le pourrais-je si j'épousais une femme sans dot? Le destin où j'aspire ne s'accommode pas de la médiocrité. Sans fortune, je ne sais si, célibataire, je pourrais triompher de cette force d'inertie qu'oppose l'argent à ceux qui ne l'ont pas. Que serait-ce le jour où une femme aimée entrerait dans ma vie pour l'alourdir et la compliquer? M^{lle} Guermantes ne prévoit-elle pas l'horreur d'un pareil ménage, et comment il pourrait user, corrompre, et finalement annihiler le plus fier vouloir? Mieux vaut cent fois s'arracher un amour du cœur que de le ravalier aux platitudes du besoin! Quand M^{lle} Guermantes me fait demander si je consentirais à l'épouser sans dot, elle obéit sans y songer à ce cliché des moralistes, qui oppose l'amour à l'argent, comme s'ils n'étaient pas presque toujours indissolubles! Une jeune fille riche, née et grandie dans le luxe, ne peut se dépouiller de tout que si elle entre au couvent ou se consacre aux pauvres. Mais si, pour épouser un homme sans fortune, elle entend sacrifier la sienne, elle et lui commettent la plus stérile des erreurs, surtout si cet homme est un politique ou un artiste.

« On peut m'épargner cette épreuve. M^{lle} Guermantes m'a lu, elle m'a entendu, elle sait qui je suis. Je le proclame, je ne comprends pas la femme aimée hors de la beauté, hors de la fortune, hors de l'éclat. Je lui veux un écrin qui ne la dépare pas. Mais que me serait cet écrin, si elle n'y resplendissait? Et, puisque enfin M^{lle} Guermantes veut connaître « pourquoi je l'aime », je lui dirai que je l'aime pour ce que sa beauté a de rare et de secret, pour son front modelé par la pensée, pour ses lèvres où la tendresse s'affine d'ironie, pour ses yeux que la mer emplit de son mystère, pour son corps où le rythme de la nature s'achève; mais je l'aime surtout parce que, seule entre toutes les jeunes femmes rencontrées, elle m'est apparue supérieure à son rang, à son monde, à son temps, créature de grâce et de bonté, capable de s'évader des préjugés en souriant, capable de deviner dans son aube troublée un destin qui se lève, capable d'y associer sa vie pour le rendre plus fécond et plus dominateur. Elle est celle que j'appelais du fond de mon adolescence. Elle est ce que j'ai de meilleur en moi.

« Voilà des confidences bien périlleuses, chère madame et amie. Elles ne peuvent être com-

prises que de vous et de M^{lle} Guermantes. Pour d'autres, elles seraient les masques d'un égoïsme enivré. Mes rêves, comme mes actes, ne peuvent être jugés que du point de vue d'une destinée supérieure. Par elle, ils se légitiment. Vus par le vulgaire ou l'envie, ils sont dénaturés.

« Si M^{lle} Guermantes, après avoir lu ces pages sincères, veut encore m'accorder sa main, je ne crains pas le jugement des hommes. Ils me dénigreront en me redoutant. Je suis prêt à les braver, si je suis entièrement compris par celle qui me rendra fort. Elle sait qu'il n'y a rien de mesquin dans mes ambitions. Elle sait que j'ai rêvé pour mon pays et pour mon temps des transformations que je me sens de force à préparer. Elle sait qu'au delà des partis qui se disputent le peuple, j'ai entrevu une démocratie renouvelée, conduite par l'élite de ses citoyens vers plus de justice et plus de beauté. Pour que cette vision soit autre chose qu'un mirage de crépuscule sur des sables humides, pour qu'elle devienne le spectacle du siècle qui se lève, elle sait que j'ai besoin de sa beauté, de sa fortune et de son âme. Qu'elle me juge, et qu'elle prononce. Si elle n'hésite pas, je n'hésiterai pas non plus.

Elle sera désormais *ma vie*, puisqu'elle l'aura faite.

« Voici, chère madame et amie, ma réponse. Vous en excuserez la franchise, car elle est l'hommage rendu par une volonté d'homme à deux consciences de femmes. Les femmes, quand elles ne sont ni des poupées ni des esclaves, ont seules la sensibilité assez généreuse et l'esprit assez ailé pour bondir, par dessus les routines, les préjugés et les envies, jusqu'à cette atmosphère où l'homme énergique les convie, où elles respire-raient avec lui, dans le soleil ou les tempêtes, l'air d'une humanité héroïque. D'en avoir rencontré deux sur ma route, ç'aura été la grâce de ma jeunesse; ce sera, peut-être, le salut de ma maturité.

« RAOUL ROZEL. »

Marcelle avait lu cette lettre d'un trait. Elle la plia et la serra dans son corsage. Elle avait les lèvres pincées, les narines serrées, et ses yeux s'approfondissaient. Elle se leva, marcha vers la grande glace de l'armoire et s'y mira... « Un front modelé par la pensée, des lèvres où la tendresse s'affine d'ironie, des yeux que la mer emplit de son mystère, un corps où le rythme de la nature s'achève... »

« Il m'aime ! dit-elle presque à haute voix. Mais est-ce que je l'aime, moi ? »

Elle vint appuyer son front aux vitres de la croisée. De gros nuages, écroulés en débâcles éblouissantes à travers l'azur vif, promenaient des ombres violâtres sur les verdure lavées. Quelques papillons blancs voletaient dans les jeunes lilas. Des oiseaux se hasardaient à chanter.

« C'est un ambitieux sans mesure, songea-t-elle. Il n'aspire qu'à dominer. Mais du moins il est franc. Que n'a-t-il pas déjà réalisé à vingt-six ans ? Quel homme lui comparerais-je ? »

Son imagination le lui représenta tel qu'elle l'avait admiré au Palais-Bourbon le jour de son triomphe, grand, mince, une tête pâle qu'auroreolait l'enthousiasme, un geste dominateur, la voix émouvante. Elle réentendit les applaudissements des députés, le murmure pâmé des tribunes. « Et il est l'auteur du *Dix-Huit Brumaire* », pensa-t-elle encore. Un portrait admirable que dans ce livre il avait fait de Bonaparte au retour d'Égypte lui revint en mémoire. Elle se le récita à mi-voix, enchantée par la beauté des phrases. Puis elle songea :

« Grand homme, tu demandes que l'on te juge

comme tel. Puis-je t'en vouloir de cette fierté? Ah! reposer près de toi, rêver près de ta tête... » Ces images la firent palpiter. Mais un doute la reprit : « Grand homme sans doute, mais terrible égoïste. Peut-il vraiment m'aimer? Ne joue-t-il pas un rôle? Une fois maître de moi, de mon corps, de ma fortune, de mon âme, ne me méprisera-t-il pas? Ne l'ennuierai-je pas? » Elle se vit esclave humiliée du triomphateur, réduite au rôle d'épouse envieuse des amantes. Tout se fit obscur en elle. Elle se sentit près de pleurer. « Par instants, la dureté de sa figure m'effraie. Il a la beauté noire d'un épervier. Ne serait-il que cela? Ah! qui mêlera au breuvage dont il s'enivre les gouttes de la pitié? Faudra-t-il que ces gouttes soient mes larmes? L'humble monde dont il se vante d'être sorti, il le glorifie par orgueil, mais il le méprise par ambition. Il n'est pas chrétien : il n'aspire qu'à être fort et maître, il écraserait les pauvres et les faibles. Qui humanisera cette énergie trop tendue vers les proies? La femme qu'il faudrait pour cette tâche, puis-je vraiment l'être? »

Elle se laissa retomber à sa chaise longue, et redescendit les chambres profondes du passé. Elle

se revit, petite fille déjà sérieuse, prompte au rêve et aux pleurs, qui soignait ses poupées blessées et n'aimait point les jeux d'apparat où se complaisait sa sœur. Elle se remémora de quelle ardeur elle avait aimé le Christ, et comme jusqu'à quinze ans les choses de la vie religieuse l'avaient exaltée. Aux temps où déjà ses compagnes s'enivraient de sauterries, elle avait eu la passion des sœurs de charité, elle avait rêvé de s'enlinceuler dans les robes gros bleu et les cornettes blanches qui consolent les mourants. Plus tard, déçue de sa foi religieuse par les livres du siècle, elle avait aimé les grands poètes, les grands historiens. Elle revécut sa première indicible émotion intellectuelle lorsqu'à dix-huit ans elle découvrit les poèmes d'Alfred de Vigny : *la Flûte, la Prison, Wanda*. Elle se rappela les rires des siens devant cet enthousiasme qu'elle avait en vain voulu leur communiquer. Comme ce soir-là elle s'était sentie seule, étrangère, d'une autre race d'âmes ! D'où lui venait donc cette sensibilité toujours près d'affleurer, ce goût des larmes et de l'extase, cette répugnance à vivre dans les frivolités adorées de ses amies ? Toujours entre elle et le monde s'était prolongée une invisible, mais invincible barrière. La nature, en la créant si

différente de son milieu, ne l'avait-elle pas prédestinée à en rejeter l'existence?

Elle marcha à nouveau par la chambre. Des nuées rapides encombraient le ciel; leurs flancs gonflés menaçaient les verdure. « Oui, se répétait-elle en retrouvant vingt anecdotes, oui, je suis *étrangère*! Et pourtant j'ai même sang, même race, même éducation. Quand George Danfreville est entré ici pour épouser l'une de nous, je l'ai refusé, moi, l'aînée, et ma sœur l'a accueilli avec joie. Il était riche, bien apparenté, herculéen; mais il n'avait pas d'âme! Et ma sœur se croit heureuse de son bonheur! Bonheur de poupée ou d'esclave gâtée, je n'en voudrais pas encore aujourd'hui... »

Et elle se rappela ses déceptions de jeune fille, quand, l'âme illuminée d'une image idéale, elle dansait ses premiers cotillons avec de beaux adolescents à cervelle vide. Parfois leurs figures, leur allure, leurs gestes, l'avaient séduite un instant. Mais jamais leurs âmes n'avaient échappé à son ironie secrète. La plupart étaient égoïstes et sots, quelques-uns intelligents, mais sans personnalité, beaucoup cachaient des pensées honteuses sous de beaux dehors. On l'avait recherchée parce qu'elle était belle, bien dotée, fille

d'un ministre millionnaire, mais aucun des jeunes gens qui prétendaient à sa main n'avait même pressenti son vrai caractère. Les moins déplaisants ressemblaient à son frère Henri; poupées délicates, veules, bien parées, ils avaient des nuances pour les mots comme pour les cravates, ils ne désiraient rien de la vie qu'en jouir et en rire, sans excès inélegants. C'étaient des âmes de crépuscule, toujours mourantes, toujours évanouies en néants, jamais saisissables ni prenantes.

Parmi eux, Raoul Rozel apparut comme un étranger de génie. Il était déjà célèbre par son livre quand elle le connut. Il ne la déçut point. Ses conversations hautaines, son élection retentissante, ses discours à la Chambre, son attitude dans le Parlement, l'espèce d'obscurité d'où il surgissait, firent autour de lui une atmosphère où sa vraie physionomie de plébéien qui se pousse fut idéalisée par M^{lle} Guermantes.

Marcelle, âme de douceur et de tendresse, esprit loyal et enthousiaste, obéissait à la loi des contrastes en recherchant une âme sauvage et sèche, une volonté brûlée d'égoïsme. Elle rêvait de lui donner ce qui débordait en elle, et qu'il n'avait pas, pour en féconder ces grands dons

amers qu'il possédait, et dont elle était si dépourvue. Son rêve renforçait son amour au point que les défauts même de Rozel lui devenaient chers, car ils flattaient ses instincts de sœur de charité idéale.

Marcelle referma les vitres de la fenêtre que la grêle attaquait maintenant de face. Elle rouvrit la porte de sa chambre qu'elle avait fermée à clef tout à l'heure. « Si je l'épouse, songeait-elle encore, je n'aurai d'abord personne pour m'approuver, sauf M^{me} Villiers. Rozel est admis dans le monde, mais il n'y est pas accepté. Qu'un ou deux échecs le terrassent, on le piétinera, puis on l'oubliera, à moins que, pour tenir tête, il n'ait une fortune et une famille... Je puis lui donner cela. Ma place est marquée dans sa vie. Mais comme son orgueil souffrira, s'il se heurte aux violences de mon père, aux froideurs de ma mère, aux ironies de mon frère! Et moi-même, que d'affronts à braver, avant de m'appeler M^{me} Raoul Rozel! »

Comme des vagues d'océan sous le vent d'ouest, les sentiments se choquaient et déferlaient dans son âme. La grêle n'assaillait plus les vitres, les nuages déroutés fuyaient. Quelques minutes passèrent. Deux coups légers furent frappés à la porte.

« Entrez », fit-elle.

Henri Guermantes entra, pantalon gris clair, jaquette bleu sombre, impeccable dans son col haut, sa cravate de foulard 1830, ses gants crème, son chapeau gris et ses bottines miroitantes. Sous ses cheveux lissés, son regard se noyait, et de sa tête trop petite un poème de langueur tombait sur ses épaules.

« Bonjour, Wanda », fit-il d'une voix molle et un peu chantante.

Il avait ainsi surnommé sa sœur, dans leurs bavardages intimes, parce qu'un jour il l'avait surprise rêvant sur le poème d'Alfred de Vigny qui porte ce nom de femme. « Tu n'es donc pas sortie avec maman et Jeanne ?

— Non, *dearest*. J'avais un peu de migraine. Mais toi, d'où viens-tu ?

— Moi ? Je descends du sapin que j'ai dû prendre en sortant de l'Hippique, à cause de la grêle. J'ai cru que je n'allais pas pouvoir rentrer. Pas une voiture libre...

— Et tu t'es amusé à l'Hippique ?

— Peuh !... C'est toujours la même chose... Une cohue... Des cabrioles de gentlemen qui ne valent pas celle des officiers... Quelques bons cavaliers, et qui ont eu le succès : Antoine de

Sebeillac, Georges Ustaritz, Louis de Vaucottes... Sebeillac et Vaucottes surtout sont de véritables centaures... Très en valeur, Vaucottes, avec son bel alezan brûlé. A propos, ma bonne, il ne devient toujours pas ton *flirt*, Vaucottes? Tu as tort, je t'assure... Et puis ça ferait tant de plaisir à maman!

— Assez plaisanté sur ce sujet, mon petit Bob, ou je vous mets à la porte. De quoi vous mêlez-vous, s'il vous plaît? Dites-moi plutôt si vous avez vu de jolies toilettes au palais de l'Industrie!

— Des lainages, rien que des lainages, ma bonne! La grande Judith Roybourg, lainage gris clair, éteint comme un pastel, carrelé à l'écos-saise de filets vieux rose et vert mort... La petite M^{me} de Lutz, en lainage granité vieux bleu à ramages noirs; Claire Houdelot, en lainage gris ramier ramagé de blanc, toute la lyre des lainages, quoi!... Quelques provinciales faisant tache en robe de soie ou de velours, mais on ne les y reprendra pas... A propos, tu sais quel est le potin du jour? Judith Roybourg est en flirt avec Louis de Salvetat! T'en doutais-tu?

— Un peu, après la soirée des Gournay.

— Dis donc, ma bonne Wanda?

— Mon petit Bob?

— Sais-tu que, si cela continue, dans cinquante ans tous les descendants des croisades auront du sang d'Israël dans les veines?

— Eh bien, au moins, ce ne sera pas pour rien que les ancêtres seront allés à Jérusalem! Mais, dites-moi, Bob, deviendriez-vous antisémite, par hasard?

— Moi? ah non, par exemple! Je ne suis anti rien du tout, tu sais... C'est trop ennuyeux d'être pour ou contre... Mais ça m'amuse tout de même de penser que dans un demi-siècle la plupart des ducs seront petits-fils ou arrière-petits-fils de juifs polonais... Tiens, des bouquins nouveaux? Qu'est-ce que tu lis en ce moment? *Vogüé, le Roman russe, Schuré, le Drame musical, Humphry Ward, Robert Elsmere...* Ouf... ça t'amuse?

— Oui, mon cher Henri, mais tu m'agaces... Laisse ces livres-là tranquilles. Ce n'est pas de ta compétence... Tu as les lainages.

— Là, Wanda, ne te fâche pas... Où est maman? où est Jeanne? où est papa?

— Papa est en train de juger Boulanger à la Haute Cour, et maman et Jeanne y sont allées. Elles devaient faire un tour à l'Hippique après,

mais l'averse les aura peut-être empêchées. Enfin, elles devaient passer vers cinq heures chez M^{me} Villiers.

— Tiens, comme ça tombe bien! Je lui dois aussi une visite, à cette chère femme! Si j'y allais clore l'après-midi? Je me ferais ramener en coupé par ta sœur et ta mère.

— Ne compte pas là-dessus, mon petit, car j'y vais aussi... Et même tu me conduiras, et tu reviendras en sapin. Cela fera trois fois aujourd'hui, au moins... Entendu? Tu es tout ce qu'il y a de plus gentil. Veux-tu monter dire pour moi à Mademoiselle qu'elle dispose de sa soirée comme elle l'entend, puisque je sors avec toi? Je vais faire un bout de toilette... Reviens me chercher exactement à cinq heures moins cinq.

— On y va, duchesse, on y va. »

Le jeune homme salua plaisamment sa sœur, un baiser au bout des doigts et le bras arrondi.

Quand elle fut seule, Marcelle haussa les épaules : « Et c'est un des meilleurs! pensa-t-elle. Des mots, des toilettes, des chevaux, du plaisir en surface, voilà ce qu'ils ont dans la cervelle.

Mais quelle rage a toute ma famille de me

jeter à la tête ce grand serin de Vaucottes? Parce qu'il est lieutenant de dragons et vicomte, qu'il monte bien à cheval et qu'il descend du xv^e siècle, je serais obligée de devenir sa femme, pour que maman puisse enfin dîner chez la comtesse de Salvetat ou la duchesse de Ribérac? Quelle plaisanterie! Mais il est nul, ce garçon! L'autre jour, Bourgin faisait devant lui un bel éloge de l'*Intelligence* de Taine. Il a pris un air ahuri, et il m'a dit qu'il dînait souvent chez la baronne de Taisne, mais qu'il ne savait pas qu'un de ses parents s'occupât de philosophie.

Et qu'est-ce qu'il recherche en moi? Le million de ma dot, l'héritage à venir, peut-être le piston de papa auprès du ministre de la guerre? Ses quinze mille francs de rente en terres lui semblent maigres : il voudrait avoir des chevaux, des écuries, conduire à quatre, devenir tôt capitaine commandant. Je représente tout cela pour lui. Merci, maman, merci, papa, merci, mon petit Bob, merci, mes bons chers snobs, amis et amies, je ne désire pas du tout acheter un brave centaure. Il y a assez de Judith Roybourg pour se les payer!... »

L'ironie retroussait ses lèvres plus qu'à l'ordi-

naire, tandis qu'elle se dévêtait et commençait sa toilette. Elle sonna sa femme de chambre.

« Marianne, vous me donnerez ma robe de laine grise à filets lilas, mon grand chapeau de dentelle crème et ma jaquette de drap beige... »

Elle s'habillait en réfléchissant. Sa gorge découverte lui rappela le soir où elle avait dîné chez M^{me} Villiers, et où le regard de Rozel l'avait enveloppée : « Jamais Vaucottes ne m'a regardée comme cela... Il n'aime au fond que ses chevaux. Et puis il est trop bel homme, avec son front rond, ses moustaches de bronze, son teint verni et ses yeux de ciel vide. » Elle revit Rozel, ses sourcils arqués, ses yeux étincelants, sa bouche mince, son front haut et son crâne vaste sous les cheveux bouclés châtain clair. « Je l'aime ! dit-elle à mi-voix, et son sang reflua jusqu'au cœur. Avec lui, je ne craindrai pas de parler de Taine ou de Renan. Il a lu tous les livres. Demain il sera ministre, dans dix ans président du conseil, et dans vingt qui sait..? Vaucottes et ses pareils seront dans son antichambre ou son escorte pour passer plus vite colonels ou généraux. Ma vanité même trouverait son compte à me donner à lui. »

Tandis que Marianne lui boutonnait ses bottines, elle monologuait encore : « Maman va me dire qu'il en veut à mon million. Ce n'est ni plus ni moins vrai que pour Vaucottes ou Suarez ou Danfreville. Ils en veulent tous à notre million, ils n'épousent pas nos institutrices. Eh quoi! Rozel n'a pas de rentes, mais il a du génie. Et j'aime mieux donner mon million pour faire la destinée d'un Rozel que pour bâtir les écuries d'un Vaucottes ou les usines d'un Danfreville. Avec Rozel, je remplis une mission, je suis la femme d'un homme national; avec Vaucottes, mais, grand Dieu! au bout de deux ans je n'aurais plus qu'à devenir l'esclave de ses fantaisies mondaines, et, sans doute, la maîtresse de ses amis! »

Cette vision la décida. Elle était encore en taille. Avant de mettre sa jaquette, son chapeau et ses gants, elle s'assit à la petite table laquée, et elle écrivit ce court billet :

« Chère madame et amie,

« Je vous remets ci-jointe la lettre que vous m'avez fait l'amitié de me communiquer. Dites-lui qu'il peut parler à mon père et à ma mère. J'accepte sa main et je lui tends la mienne.

Que vous dirais-je de plus pour vous remercier, vous ?

« Je vous embrasse comme votre fille.

« MARCELLE. »

Elle prit une grande enveloppe, y introduisit ce carton et la lettre de Rozel, la cacheta et l'introduisit dans un gros volume in-octavo que lui avait prêté M^{me} Villiers. Elle fit de tout cela un paquet lié d'une soie rouge. Puis elle finit de s'habiller. Elle passait ses gants quand son frère entra.

« Vous êtes en avance, Bob, fit-elle, mais vous ne me prenez tout de même pas en défaut... Tenez, acceptez ce paquet, et gardez-vous de le déficeler en route... Vous mettrez le comble à vos bontés, mon cher *petit* maître...

— Qu'est cela? fit-il intrigué.

— Un livre de Guyau que m'a prêté M^{me} Villiers et que je lui rapporte.

— Et cela s'appelle?

— *L'Irréligion de l'avenir...*

— Oh! alors, ma bonne, ne crains rien, je ne toucherai pas à la ficelle...

— Et vous consentirez à le porter?

— Religieusement, malgré son titre... C'est

« parce que c'est vous ». J'entends le sapin que Joseph est allé chercher... Il est dans la cour... Vous venez, *dearest*?

— Je vous suis, monsieur... Regardez donc le ciel... Nous aurons une fin d'après-midi superbe, vous allez voir...

VII

Le 5 mai 1889, le centenaire de l'ouverture des États généraux fut célébré à Versailles, dans la galerie des Glaces. Comme la plupart des députés, Raoul Rozel figura dans ce spectacle. Aux lieux mêmes où le Roi-Soleil avait dicté ses ordres, où Guillaume de Prusse fut proclamé empereur d'Allemagne, il entendit le président Carnot saluer « les représentants de la nation française, en pleine possession d'elle-même, maîtresse de ses destinées et dans tout l'éclat de sa force et de sa liberté ». Pendant qu'à travers les fenêtres historiques le soleil rajeuni prolongeait d'obliques bandes d'or sur les uniformes des généraux, les toges des juges, les robes des professeurs, les écharpes des représentants, et reflétait dans les glaces séculaires la pompe bariolée

du nouveau régime, en cet après-midi où la troisième République, à la veille d'ouvrir son Exposition universelle, prenait date par une revue de toutes ses élites, le jeune député éprouva une exaltation véritable. D'assister, dans le sarcophage glacé de l'ancienne France, au renouveau de la France moderne, de voir la lumière et la vie inonder à flots ce palais si royalement funéraire, d'y entendre le représentant de la démocratie en habit noir prononcer simplement de fortes paroles, ce fut, pour cette conscience d'homme d'État en formation, un contraste puissamment évocateur d'idées et d'images.

Jamais la loi des fatalités ironiques ne s'était symbolisée pour lui avec une telle force. Jamais la France, France d'hier et France d'aujourd'hui indissolublement associées, n'avait aussi totalement rempli son imagination. Les clameurs de la foule réveillant la ville morte des rois prolongeaient dans ses oreilles l'écho de cette journée. Il n'ignorait pourtant pas combien d'ignominies et de périls couvraient la splendeur un peu théâtrale d'une telle commémoration. Mais il fut saisi par l'ensemble du spectacle. Ce qu'il annonçait de vital, de régénérateur pour l'avenir de la République et de la France l'enthousiasma.

Il revint à Paris assez tard dans la soirée, ayant tenu à se mêler au peuple pour en étudier les mouvements et les impressions. Il rentrait chez lui, le cerveau lourd, les nerfs un peu vibrants, et exaltés encore par l'odeur qu'exhalaient, sous une lune cristalline, les lilas et les épines en fleurs du Luxembourg. Son domestique, qui bavardait avec le concierge sur le pas de la porte, lui remit plusieurs lettres et une carte-télégramme bleue. Sur l'enveloppe de cette dernière, Raoul Rozel reconnut de suite l'écriture très caractérisée de M^{me} Villiers. Il eut un léger frisson par tout le corps et un éclat dans les yeux.

« Mon sort est tranché sous cette carte », pensa-t-il.

Et comme son domestique lui demandait les ordres :

« Je n'ai besoin de rien, Philippe. Prenez le frais à votre guise. Demain matin, vous me préparerez mon habit et mon pardessus clair pour neuf heures, car je dois assister à l'ouverture de l'Exposition... Bonsoir, mon ami. »

Il remonta lentement les marches du vieil escalier en pierre. Son cœur battait comme celui d'un enfant. Il avait une envie folle d'ouvrir ce

télégramme et de le lire sous le bec de gaz. Mais il se contint par discipline. Il rentra dans l'appartement, défit son pardessus et son habit, passa un veston clair, et c'est à la lumière de la grande lampe de travail qu'il lut ces quelques mots de sa vieille amie :

« Mon cher ami, vous pouvez vous présenter chez les Guermantes quand vous voudrez pour y faire la demande que vous savez. On vous a lu, on vous approuve, on vous aime et on vous attend. Courage, mon cher Rozel, le plus fort est fait, mais le plus pénible reste à faire. Soyez prudent, soyez patient, soyez ferme, la victoire est à vous, et vous en savez le prix. Je vous attends chez moi demain, vers les cinq heures et demie.

« MARIE VILLIERS. »

Rozel dépouilla ensuite, avec un calme apparent, les autres lettres. Aucune d'elles ne l'intéressait, il les rejeta sur la table, et parcourut à grands pas le cabinet de travail.

« Bien, pensait-il presque haut... Tout ceci se déroule comme un théorème. L'esprit de l'homme est quelquefois plus fort que les choses... Main-

tenant, j'ai encore à vaincre le père et la mère...
Ce sera dur. »

Il se rappela que dans la galerie des Glaces le sénateur l'avait scruté plusieurs fois d'un regard indéfinissable. « Sait-il déjà? A-t-il dressé ses batteries? Mais à quoi bon me torturer l'esprit de questions insolubles? Il n'y a qu'une chose à faire : aller droit à l'obstacle. Ni la mère, ni le père ne peuvent me la refuser, puisqu'elle consent. »

Le soir même, il écrivit au sénateur pour lui demander une entrevue. Il reçut la réponse vingt-quatre heures après. M. Guermantes le pria de passer chez lui le dimanche matin vers dix heures et demie. On n'était qu'au jeudi soir.

Rozel épuisait vite les sensations les plus vives, même celle de l'attente. Il assista le samedi à la séance de la Chambre : il y lut son rapport sur le traitement des instituteurs. Le succès lui fut très âprement disputé par le parti clérical; mais la victoire lui resta, et sa situation grandit parmi les républicains.

Marcelle Guermantes connaissait le caractère de ses parents, elle croyait connaître celui de Rozel. Elle ne voulut pas livrer son bonheur aux hasards d'un dialogue imprévu entre eux et lui.

Elle résolut de vaincre elle-même l'obstacle qu'elle présentait dans la volonté de son père ou de sa mère, peut-être des deux à la fois.

Un matin, vers dix heures, elle entra dans la chambre de sa mère. Elle revenait de faire une promenade de cheval au Bois avec son frère. Elle était encore en amazone. Après quelques phrases sans importance, elle dit :

« Maman, je veux vous apprendre ce matin une grosse nouvelle. Je désire me marier. »

M^{me} Guermantes, qui classait les factures des dernières semaines, releva la tête et regarda attentivement sa fille.

« Pas possible ! fit-elle. Il y a huit jours encore tu m'as refusé M. de Vaucottes sous prétexte que tu ne voulais pas te marier... »

— Oh ! maman, convenez que ça, c'est le prétexte obligé... On ne nous laisse pas le choix, pour ne pas blesser ces messieurs. Si vous voulez la vérité, M. de Vaucottes ne me plaît pas, et je lui préfère quelqu'un. »

M^{me} Guermantes avait lâché ses factures. Elle s'était levée, majestueuse dans son peignoir héliotrope. Sa tête, encadrée de dentelles rares, affectait une quiétude que le tremblement de sa voix démentait.

« Ah ! » répondit-elle simplement.

Quelques secondes à peine s'écoulèrent. M^{me} Guermantes s'était rapprochée de sa fille. Elle ajouta :

« Et peut-on savoir le nom de ce mortel préféré ?

— Mais oui, maman. Vous le connaissez bien, c'est un des assidus de votre salon. Devinez... »

La mère demeura perplexe. Le ton décidé et ironique de sa fille qui, encore en robe de cheval, jouait avec sa cravache, l'inquiétait : « Je n'ai jamais vu Marcelle ainsi... Ce doit être très sérieux », pensa-t-elle. Elle répondit :

« Mais, mon enfant, je ne vois pas. Ce n'est pas M. Suarez, tu n'as jamais voulu en entendre parler. Ce n'est pas Léon Laverrière, tu me l'as refusé... Je ne pense pas non plus que M. de Mirville te plaise mieux que M. de Vaucottes.

— Vous n'y êtes pas, mais pas du tout, ma chère maman... Tenez, je vais vous le dire tout de suite, car je vois bien que vous ne trouveriez pas. C'est M. Rozel. »

M^{me} Guermantes eut beau chercher à se dominer, elle suffoquait.

« Mais c'est absurde, ma pauvre Marcelle, finit-elle par dire. Ce jeune homme n'a pas le sou, et nous ne connaissons pas sa famille.

— Cela ne vous empêche pas de le recevoir et ne m'a pas empêchée de l'aimer.

— Mais je t'assure que c'est tout à fait déraisonnable ! Voyons, tu as huit cent mille francs de dot, tu appartiens à une bonne famille, bien posée, et tu veux te marier à un garçon qui n'a pas le sou, à un homme dont le père, m'a-t-on dit, n'est qu'un petit employé en retraite et dont les sœurs, paraît-il, sont obligées de travailler pour vivre !

— Et pourquoi pas, si nous nous plaisons ?

— Pourquoi pas ? Mais, ma fille, à cause du monde, à cause de nos relations, à cause de l'avenir, à cause de tout, enfin... »

Ces paroles étaient évidemment sincères. La jeune fille sourit de ce sourire relevé, indéfinissable, qui la rendait si attachante. Elle se leva, se rapprocha de sa mère, la prit par les mains, la regarda dans les yeux, et d'une voix caressante et profonde tout ensemble :

« Vous tenez donc tant que cela à l'opinion du monde, maman ? Vous croyez que cela pèse beaucoup dans le bonheur d'une vie ? »

M^{me} Guermantes avait épousé son mari par raisons sociales et mondaines. Mais ce mariage lui avait peu réussi. Guermantes, sensuel, jouis-

seur, sceptique, lancé à corps perdu dans la politique et les affaires, de bonne heure déserta la maison. Il eut plusieurs maîtresses, il passa la plupart de ses soirées dans les coulisses de théâtre ou les cercles de jeu. Sa femme souffrit profondément de cette plaie intime. Mais telle est la puissance des préjugés sociaux que sa faillite du bonheur n'avait pas corrigé M^{me} Guermantes. Elle gardait intacte la superstition du monde, elle y cherchait les seules compensations à son malheur privé. Elle mettait son honneur à rester une grande bourgeoise, à faire partie de ce qu'elle appelait la « noblesse républicaine », et le plus réel désir de cette fille d'armateurs et de marchands de bois était de devenir la belle-mère d'un officier titré. L'interrogation brusque de sa fille la heurta, mais ne la désarma pas.

« Le bonheur d'une vie, ma chère Marcelle, c'est la part du hasard. Mais, à son défaut, l'accord avec l'opinion du monde nous donne le calme, l'harmonie et, surtout, la certitude d'avoir fait raisonnablement tout ce qu'il fallait faire...

— Qu'est-ce que tout cela devant un sentiment vrai ? s'écria la jeune fille. Et puis, voyons, que peut trouver le monde à redire si j'épouse

M. Rozel? N'est-il pas reçu partout? N'est-il pas déjà célèbre?

— Tu ne vois pas bien les choses. On le reçoit comme un étranger, comme une curiosité, à titre d'homme de lettres ou de politicien... Mais il n'est pas des nôtres. Sa célébrité peut n'être qu'un feu de paille... J'en ai déjà tant vu s'évanouir, de ces célébrités-là... Et sais-tu seulement s'il l'aime?

— Oui, je le sais, répondit résolument Marcelle.

— Ah!... Et comment se fait-il que tu le saches avant moi? Avoue que voilà des mœurs quelque peu américaines...

— Raillez tant que vous voudrez, maman, cela est. M. Rozel m'aime, je le sais, et il sait que je l'aime... Il viendra ces jours-ci vous demander ma main, et je vous prie de ne pas la lui refuser... »

Blessée dans sa vanité et sa volonté, M^{me} Guermandes souffrait beaucoup. La pensée d'un tel mariage l'humiliait. Elle s'en voulait d'avoir accueilli ce jeune homme avec tant de facilité, et de n'avoir rien soupçonné de cette intrigue. Elle sentit qu'il était trop tard.

« Voilà donc le secret de tes refus successifs, fit-elle amèrement... Tu es une drôle d'enfant!

Avoir rejeté les partis les plus beaux, les plus sûrs, et finir par vouloir être M^{me} Rozel...

— Je ne vois pas ce que cela présente de si humiliant, répartit non sans humeur la jeune fille. M. Rozel est beau garçon; il est député et écrivain célèbre à vingt-six ans... Que vous faut-il de plus? Dans dix ans, il fera peut-être meilleur être M^{me} Rozel, comme vous dites, que M^{me} de Vaucottes ou M^{me} Suarez.

— Ce ne sera jamais la même chose, et c'est bien risqué...

— Franchement, maman, vous regrettez que je n'entre pas dans le monde des Vaucottes ou des Mirville... Moi, j'y vois trop d'Américaines avides de faire oublier leurs papas, et trop de gentils-hommes désireux de « fumer leurs terres » avec nos dots, comme disait l'autre... Cela ne me tente ni ne m'éblouit, je vous assure...

— Mais, ma pauvre amie, crois-tu donc que ton Rozel n'est pas comme les autres? Essaie un peu de voir s'il t'épouserait sans dot!

— Il aurait bien raison de ne pas le faire : ce serait absurde! Est-ce que ma dot ne fait pas partie de moi-même, comme ma famille et ma figure? L'essentiel est qu'il ne m'aime pas seulement pour cela.

— A la bonne heure, voilà qui est moderne et peu banal ! Je vois que ton siège est fait... Dieu veuille que tu n'aies pas à t'en repentir bientôt !

— Alors, maman, vous ne dites pas non ?

— Pourquoi te le dirais-je ? N'es-tu pas majeure ? Et ne sais-je pas que j'échouerais à te persuader ? Tu te fais des idées dont tu ne veux plus démordre, je t'ai toujours connue comme cela. Tu ne veux pas marcher dans les routes tracées, tu cherches le bonheur où les autres ne verraient que des ennuis. Tu auras mon consentement, mais pas mon approbation. »

Marcelle embrassa sa mère, qui se défendit mollement. Au fond, elle adorait sa fille.

« Maman chérie, dit Marcelle, je ne désespère pas de vous prouver que vos craintes sont vaines... Laissez-moi aller où je crois trouver le bonheur, et promettez-moi de m'aider auprès de papa. »

M^{me} Guermantes, vaincue au fond de sa maternité, détourna la tête et dit :

« Laisse-moi réfléchir jusqu'à ce soir. Réfléchis toi-même... Si tu es toujours dans la même folie, je tâcherai d'atténuer la chose auprès de ton père... »

Le sénateur ne fit pas aux deux femmes la

résistance qu'elles avaient supposée. Lorsque M^{me} Guermantes commença de lui confier, avec quelque précaution, les idées de sa fille, il l'interrompit par son gros éclat de rire coutumier :

« Parbleu ! cela devait arriver ! Le gaillard a trouvé la pie au nid. Il y avait déjà longtemps qu'il la guignait. Je me doutais bien de quelque chose, mais je n'aurais jamais cru qu'il allât si vite en besogne... Et où en sont-ils maintenant ?

— Mais il doit venir vous demander Marcelle très prochainement.

— Ah ! vraiment ?... Et Marcelle est tout à fait décidée ?

— Absolument. J'ai déjà tout tenté pour la dissuader, mais j'ai la conviction que tout sera inutile.

— Et pourquoi la dissuader ? Elle ne fait pas une si mauvaise affaire. Rozel a de l'étoffe, et, bien dirigé, il peut m'être très utile.

— Vraiment, mon ami, je ne vous aurais pas cru si conciliant... On dirait que ce jeune homme vous a hypnotisé, lui aussi... Moi, je trouve qu'un garçon qui n'a pas le sou, et dont la situation de famille est si médiocre, n'est pas un bon parti... Il faut que j'aime Marcelle comme je l'aime pour lui pardonner cette folie.

— Et que feriez-vous, ma bonne? Vous connaissez Marcelle; elle passerait par-dessus votre consentement et le mien. D'ailleurs je ne trouve pas qu'elle ait si mal placé son cœur : ce placement peut lui rapporter gros. Rozel est de taille à devenir ministre et académicien. C'est une situation qui en vaut une autre... Il n'a pas le sou, dites-vous? Mais vous savez bien que Marcelle ne tient pas à l'argent, et sa dot leur suffira bien pour faire figure... Et puis le jeune homme sera plus facile à tenir en bride, ce dont j'ai besoin... Sa famille est médiocre? Eh bien, nous n'en serons pas incommodés, et Rozel sera plus nôtre que s'il était noble ou de gent influente. Un gendre comme cela, c'est un protégé, ma chère, et un protégé qui peut aller très loin... Donc, de quoi vous plaignez-vous?

— Je vois que vous vous placez surtout au point de vue de vos intérêts politiques et personnels... Je ne suis pas sûre qu'avec cet ambitieux emphatique qu'est Rozel, vous fassiez un très bon calcul. Mais laissons cela. J'avais considéré, moi, l'effet moral que ce mariage va produire... Et je ne puis m'empêcher de croire qu'un homme bien né, comme M. de Vaucottes, ou un homme de grande situation, comme M. Suarez...

— Ah! ah! toujours vos ambitions, ma bonne! Mais je vous assure que vous retardez... Il n'y a plus que dans quelques salons juifs ou parvenus que le fétichisme du noble subsiste au point où vous l'avez. Le bourgeois gentilhomme a fait son temps, et la noblesse n'est plus guère qu'un article d'exportation pour l'Amérique... Pour moi, je ne me soucie pas du tout d'avoir un gendre comme M. de Vaucottes, dont les exigences n'ont d'égale que la nullité! D'ailleurs, j'étais tranquille à ce sujet... Je savais bien que Marcelle, avec ses goûts, n'épouserait jamais un pur homme de cheval, même blasonné... Et quant à Suarez, mon Dieu! ma chère, nous avons déjà Danfreville... Tandis que Rozel, encore une fois, c'est pour nous une force nouvelle, peut-être unique. Et quant au monde, je vous certifie qu'une fois millionnaire et entré dans notre famille, Rozel sera bientôt plus coté et plus couru que vous ne pensez... »

Un pli marquait les joues de M^{me} Guermantes, et ses yeux fixaient son mari.

« Enfin, conclut-elle, je vois que, pour des raisons politiques à vous connues, ce mariage vous convient... Là est pour vous le capital : Marcelle ne bénéficie que des intérêts. »

L'ironie un peu méprisante de sa femme irrita Guermantes. Mais il se contint. Il craignait une de ces scènes froides où il n'était pas le plus fort, parce qu'il n'avait rien à reprocher à sa femme. « Elle prend sa revanche », pensait-il. Il se contenta de répondre :

« Qu'importe, si nous sommes tous d'accord ? Vous voudrez bien dire à Marcelle qu'elle vienne me parler de son mariage quand elle voudra. »

L'entretien de la fille et du père fut bref. Guermantes ne s'était jamais fait aimer de ses enfants. Son tempérament sec et despotique ne se plaisait pas aux épanchements. D'ailleurs, il n'était presque jamais seul avec les siens. Envers eux, il affectait un ton de rondeur joviale, une bonne humeur narquoise qui remplaçait l'affection vraie. Entre l'âme de Marcelle et la sienne, il n'y avait presque rien de commun. Ils ne se détestaient pas, parce qu'ils consentaient à s'ignorer. Une familiarité, gouailleuse de la part du père, enjouée de la part de la fille, leur servait de lien social.

Le lendemain matin, lorsque sa fille fut devant lui, le sénateur la regarda de ses petits yeux gris, éclata de rire, et, la prenant par la taille sous son large bras d'homme fort, il lui dit :

« Eh bien, petite cachottière, qu'est-ce que m'a dit ta mère? Tu renonces enfin à sainte Catherine?... Oh! ce n'est pas moi qui m'en plaindrai... Mes compliments, ma chère : tu pouvais choisir plus mal... Il me plaît, ton Rozel... Peut-être un peu trop d'emphase, de déclamation, pas assez de précision dans l'esprit; mais, en somme, un homme... »

Marcelle fut étonnée de cette promptitude d'acquiescement chez son père... Elle ne soupçonna pourtant pas qu'il y eût là un piège pour l'avenir, une mainmise possible de son père sur son mari.

« Merci, papa, fit-elle en l'embrassant. Je vais être bien heureuse.

— Espérons-le... Mais je crois que ta mère n'a pas aussi bien pris la chose que moi, hein?

— Non... Elle a des préventions contre M. Rozel... Mais, comme ces préventions ne portent pas sur sa personne même, mais sur sa situation de fortune, je ne désespère pas de les dissiper peu à peu.

— Hum! je crois que ce sera long... Enfin!... Le fait est que tu n'es guère sage... Ah! dame, tu ne pourras plus mener le train que tu menais ici... Avec vingt-cinq mille francs par an et les instal-

lations de début, vous aurez bien de la peine à nouer les deux bouts... Plus d'écurie, plus de loge à l'Opéra, tout juste une voiture au mois pour l'après-midi et un abonnement aux Français, peut-être... Et encore...

— Oh! cela m'est bien égal, tu sais, mon petit papa. Évidemment, si ça se pouvait, je ne dirais pas non... Mais j'aime mieux épouser qui j'aime et avoir moins d'argent...

— Allons, tout est bien. Mais garde soigneusement ton mari... Tu sais, il faut se méfier des hommes célèbres... Ils sont les ténors de la gloire : les femmes se les disputent, et ils sont souvent difficiles à garder... Mais je ne sais pourquoi je te dis cela... Je ne veux pas être un oiseau de mauvais augure...

— Je ne crois pas me tromper en vous assurant que M. Rozel a pour moi un sentiment sincère. Une fois marié, il aura autre chose à faire qu'à tromper sa femme.

— Oui, oui... Enfin, ça, c'est l'avenir... Et tu as raison de penser comme tu penses... J'ai justement reçu ce matin un mot de Rozel, qui me demande un rendez-vous pour dimanche. Tu te doutes un peu de ce que je vais lui répondre, hein? Tu vois ça d'ici. Je lui ouvre mes bras, et, du ton

de Silvain aux Français, je clame : « Prenez-la
« et rendez-la heureuse ! » Ah ! ah ! ah ! »

Il riait puissamment dans sa barbe carrée. Le
téléphone drelingua.

« J'y vais ! j'y vais ! » cria-t-il... « A propos,
ma bonne, comme ton fiancé n'est pas riche et
que vous aurez besoin de bien vous installer dès
en commençant, je parrais les huit cent mille
francs de ta dot jusqu'au million... Cela te va ?
Avoue que je suis plus gentil que je n'en ai l'air...
Allons, embrasse-moi, et à tantôt... »

Il mit presque sa fille à la porte et courut au
téléphone. Il s'agissait d'une installation de
tramways électriques entre Caen et la mer, affaire
que Guermantes guignait depuis deux mois. Il
s'y absorba, et jusqu'à midi travailla sans relâche.

VIII

Peu d'existences contemporaines étaient aussi actives que celle du sénateur Paul Guermantes. Debout tous les matins à cinq heures et demie, rarement il se couchait avant onze heures du soir. Sa santé était encore solide, bien que depuis quelques années son teint se brouillât et qu'il se congestionnât vite. Ses soixante-deux ans florissaient dans une énergie gaillarde qui résistait au temps et aux choses. Il avait le pur sang normand. Des générations d'ancêtres mangeurs de bœuf et buveurs de cidre s'étaient accumulées pour produire une créature musclée et sanguine, haute et corpulente, rapace et prodigue. Il était dénué de sens moral, et ç'avait été sa plus grande force dans la vie. Son esprit était merveilleusement pratique, son coup d'œil infail-

lible, son besoin d'agir inépuisable. Nul scrupule, nul souci des problèmes de la conscience. Il prenait en pitié les âmes délicates, comme le sain prend en pitié des fiévreux. Agir, jouir, dominer, tels étaient pour lui la loi et le plaisir. Cela éclatait dans ses yeux, dans sa bouche, dans ses gestes, dans son sang.

Fils d'un préfet de l'Orne, il entra en 1847 à l'École polytechnique, et en sortit dix-huitième, bien qu'il n'eût pas de vocation marquée. Nommé ingénieur des ponts et chaussées à Nantes, il se rallia tout de suite au second Empire et suivit d'instinct le courant qui entraînait tous les Français de cette époque à la conquête de l'or et du plaisir. Il apprit, par ses fonctions, que dans le faubourg nantais de Rouville d'immenses terrains sans valeur seraient bientôt couverts de docks, et il devina que les usines suivraient. Il fit acheter par sa mère une partie de ces terrains; deux ans plus tard, les Guermantes les revendirent seize fois ce qu'ils les avaient achetés, et gagnèrent de ce fait près de quinze cent mille francs. Le jeune ingénieur fit également bénéficier de cette opération un gros armateur et marchand de bois de Nantes, Ernest Delarisle, qui venait de réaliser

quelques millions dans des spéculations équivoques avec l'Amérique pendant la guerre de Sécession. Delarisle, par le fait de Guermantes, empocha près de trois millions dans l'affaire des terrains de Rouville. Il se prit d'amitié pour l'ingénieur, il devina jusqu'où il irait, et il consentit, malgré la différence des fortunes, à lui donner sa fille. La belle M^{lle} Delarisle avait été séduite par l'allure et la situation du jeune homme. Six ans plus tard, quand mourut le père Delarisle, l'ingénieur donna sa démission et prit la suite des entreprises de son beau-père.

Ce fut alors, de 1858 à 1878, et malgré les désastres de la guerre, la période triomphale de son activité. Non content d'être armateur et marchand de bois, il s'intéressa aux industries du fer, aux compagnies de gaz, à la traction électrique. Membre de nombreuses sociétés d'affaires, il devint l'un des rois de la spéculation à Nantes. Dans cette ville où les grandes fortunes montent, resplendent et s'écroulent comme les nuages sur l'horizon de la mer, il subit parfois, et sans broncher, de grosses pertes, mais son ascension fut continue.

Insensible aux idées, qu'il méprisait, il n'entra dans la politique que pour étendre sa force et

sa fortune. La forme du gouvernement lui importait peu. Il savait bien que blancs, rouges ou tricolores, avec des abeilles, des lis ou des bonnets, les politiciens sont toujours à plat ventre devant l'or. Bien que fils d'un préfet impérialiste, il se fit élire en 1877 comme républicain modéré et en 1881 comme opportuniste. En 1885, il eût sans doute été député radical de Nantes si, dès 1883, les délégués de la Loire Inférieure ne l'avaient élu sénateur à une énorme majorité, ce qui lui permit de rester définitivement opportuniste.

Quelque temps après, il fut ministre des travaux publics, et il en profita pour étudier à fond toutes les grosses affaires de la France et des colonies. Jouant alors presque à coup sûr, il accrut encore sa fortune, et, même à Paris, devint un des princes de l'argent. Lié avec le baron de Reinach, avec les de Lesseps, il prit une forte part à l'affaire du Panama, et réalisa pour deux millions quatre cent mille francs de bénéfices sur des travaux pour la plupart fictifs. Par des prêts ou des avances d'argent, il tenait dans sa main plus de soixante de ses collègues, députés, sénateurs, ministres, qui étaient à sa merci et poussaient sa fortune.

A mesure qu'il vieillissait, la passion du pou-

voir et des honneurs absorbait celle de l'argent et des femmes, qu'il avait eue très vive entre trente-cinq et cinquante ans. Il rêvait de devenir président du conseil, et peut-être même un jour Président de la République, lorsque le boulangisme éclata. Les opportunistes furent écartés du pouvoir, les radicaux leur succédèrent. Guermantes, qui avait le culte de la force, délibéra quelques semaines s'il se rallierait au général Boulanger. Il eut avec lui deux entrevues secrètes où il pesa l'homme; il le trouva léger et nul. Il ne songea plus qu'à l'écraser. Il fut l'un des sénateurs les plus acharnés dans le procès de la Haute Cour, et mit son immense fortune au service des ministériels.

En 1889, il avait trente-cinq millions assurés, et réalisait des revenus annuels qui s'élevaient à près de trois millions. Il avait marié sa seconde fille à George Danfreville, grand filateur de la Somme et futur député d'Amiens. L'aînée était belle, d'un esprit rare, et recherchée de tous : il en était fier. Il s'avancait donc à travers la vie, colosse jovial et cynique, travailleur au menton dur, jouisseur au front bas. Il était bien « l'Homme des faits », le héros des temps naturalistes.

Mais, si méprisant qu'il fût des idées, il était

trop fin pour ne pas avoir saisi l'évolution qui s'accomplissait dans la République. L'affaire Wilson, la chute de Grévy, la popularité de Boulanger, étaient les symptômes d'un profond mouvement des esprits. En 1889, il n'était guère encore question, dans les milieux politiques ou mondains, de « socialisme » ni d'« idéalisme ». Ces mots restaient confinés dans les faubourgs révolutionnaires ou dans quelques cercles de haute sociologie. Ailleurs, ils provoquaient des sourires. Mais les esprits perspicaces pressentaient que l'état des consciences, dans le peuple comme dans l'élite, se modifiait.

Une aspiration confuse et redoutable poussait la démocratie vers les problèmes économiques. En l'exploitant, Boulanger avait conquis un prompt crédit. Et surtout le retentissant discours de Rozel sur la revision, cette péroraison où était si magnifiquement posée la question sociale, avait donné le branle à l'opinion et à la presse. Tout le terrain que le « Parti social » gagnait, l'opportunisme et les radicaux le perdaient. Il y avait là pour les chefs parlementaires de la République une situation périlleuse. Peu à peu leurs partisans les abandonnaient, et bientôt ils ne seraient plus qu'un état-major sans armée,

s'ils n'étaient pas assez habiles pour prendre la direction du mouvement au lieu de le combattre.

La plupart ne connurent pas cette habileté. A des politiciens vieilliss l'état d'âme de la nouvelle génération restait incompréhensible. Guermantes fut l'un des rares qui pressentirent la transformation imminente des cadres politiques. Les idées lui échappaient dans leur essence contagieuse, mais il les symbolisait par des hommes. Il ne crut pas à l'idéalisme social, mais il crut à Rozel. Les socialistes, Romain, Ducange, etc., lui apparurent comme les exploiters du mécontentement des foules. Il devina leur puissance, sans en comprendre la qualité ni la portée. La question se ramenait pour lui à capter ces hommes, à se les rendre siens par la toute-puissance du chèque, et à rester ainsi le maître du lendemain comme de l'aujourd'hui.

Raoul Rozel spécialement le préoccupait. Cet étudiant célèbre avant l'heure, cet écrivain salué comme un maître à l'âge où les maîtres ne sont souvent que des disciples, ce député de vingt-six ans qui pour son coup d'essai avait jeté bas un ministère, et surtout cette individualité rebelle aux classements, grosse d'un avenir inconnu,

l'inquiétait. Il n'était plus douteux qu'après le boulangisme, dont Coutances et la Haute Cour auraient raison, l'idéalisme social dirigé par Rozel deviendrait un péril plus difficile à vaincre.

Déjà l'on annonçait qu'à propos des compromissions du ministre de la justice Montaillac, avec un banquier alors en fuite, M. Jacques Sohn, Raoul Rozel se proposait d'interpeller le gouvernement, et le mettrait en demeure de répudier devant le pays la politique des pots-de-vin et des affaires louches. Une enquête sur Jacques Sohn, si elle était votée à la suite de cette interpellation, pouvait jeter des lumières sur le Panama, les Chemins de fer du Sud et les spéculations coloniales. Guermantes, qui était engagé dans toutes ces affaires, prévoyait le danger, et, pour la première fois de sa vie, il eut un frisson de peur. Si près du faite, son essor politique serait-il interrompu par cette enquête? Manquerait-il les plus hauts honneurs de la République pour n'avoir pu sceller le silence sur des tripotages qu'il croyait enterrés?

A tout prix, il fallait empêcher Rozel de parler. Mais comment le brider et le museler? Le sénateur vit avec joie Rozel fréquenter le salon de sa femme. Sans rien perdre de sa dignité en façade,

il multiplia au jeune homme les témoignages de sa bienveillante amitié. Il l'invita plusieurs fois à de grands dîners ; il le présenta et le poussa dans son milieu social et politique. En même temps, il faisait faire par des agents secrets une enquête approfondie sur la famille Rozel, sur ses moyens d'existence, sur sa situation sociale. Il sut bien vite que le jeune homme, bien que pauvre et plébéien, était inattaquable. Pouvait-on le corrompre ? Guermantes ne croyait nul homme politique incorruptible. « Mais avec ce gaillard, ajoutait-il à part soi, il y faudra mettre le prix et les formes. »

Il en était là, lorsqu'il s'aperçut que Raoul Rozel avait du goût pour sa fille aînée. Son flair d'homme aimé des femmes le renseigna vite sur les sentiments de Marcelle à l'égard du député. Il se frotta les mains. « Voilà la solution, songea-t-il. Laissons-les faire, et profitons bien de la circonstance pour mettre le grappin sur notre homme. »

Ce grand chasseur de consciences éprouva un singulier plaisir à suivre Rozel à la piste, à le voir tomber dans le piège qu'innocemment lui tendait Marcelle, et, quand il reçut coup sur coup la demande d'audience de Rozel et les confidences de sa fille, il frémit de volupté. Il tenait sa proie.

« Il ne peut m'échapper, s'affirmait-il à lui-même. Je le lierai si bien qu'il sera pour jamais à moi. » Le député ne lui déplaisait pas : il admirait en lui une force étrangère et dangereuse. Il ne désirait que la dompter et le dresser à nuire à ses propres ennemis.

L'entrevue que ces deux hommes allaient avoir était donc capitale. Mais le sénateur avait sur le député cet avantage qu'il savait plus nettement où il voulait en venir. Outre que sa situation de père de Marcelle le rendait maître du terrain, il n'avait qu'une volonté : asservir Rozel. Celui-ci, au contraire, redoutant des préjugés imaginaires chez Guermantes, ne soupçonnait pas les plans du sénateur. Il allait jouter à découvert contre un adversaire cuirassé par-dessous, et il ne s'en doutait pas.

Le dimanche 8 mai, à dix heures et demie précises, Raoul Rozel sonna à la grille de l'hôtel monumental que Guermantes avait fait construire dans l'avenue Henri-Martin, presque en face la mairie du XVI^e arrondissement. Le soleil était déjà haut. Les marronniers de l'avenue florissaient en houles blanches et roses. Rozel, habillé d'une redingote et d'un pantalon clairs,

haut-de-forme gris et gants paille, traversa rapidement la cour pavée ou vibrèrent deux coups de cloche. Un domestique en livrée, malgré l'heure matinale, lui ouvrit la porte du perron qui devançait l'hôtel. Ils traversèrent une antichambre aux somptuosités sobres, et se trouvèrent dans le cabinet de travail du sénateur.

Cette vaste pièce ouvrait sur le soleil du levant et sur les pelouses du jardin. Par deux hautes fenêtres à vitraux, en ce moment ouvertes, la lumière du printemps entraît avec la vision des verdurees et l'odeur des fleurs. Le cabinet était tendu d'une étoffe vert sombre que masquaient, par larges pans, des bibliothèques et des cartonnières. Derrière une énorme table de noyer ciré que couvraient des dossiers, à demi abrité de la lumière par le vitrail, le sénateur s'enlevait en relief dans un chaud clair-obscur. Il se leva, marcha vers Rozel qui saluait, lui prit les deux mains dans les siennes et lui dit :

« Bonjour, mon cher ami, bien heureux de vous voir. Comment allez-vous par cette admirable journée ?

— A merveille, mon cher sénateur. Votre avenue est idéale par les matins de printemps. Je ne vous demande pas comment vous êtes : je

suis renseigné à vous voir... Mais comment sont ces dames?

— Merci, très bien. Elles sont tout à l'heure parties en voiture au Bois avec Henri pour promener les chevaux... Vous fumez? »

Il tendait à Rozel un étui de cigarettes. Rozel refusa, alléguant son estomac.

« Tous les mêmes! cria Guermantes avec son gros rire. Votre génération, mon cher, n'a pas d'estomac! C'est peut-être pour cela qu'on la dit si cérébrale?

— Je crois, en effet, que cela se tient. Nos pères ont trop joui de la vie : ils ne nous en ont laissé que le rêve...

— Oh! oh! si monsieur votre père vous entendait, je ne sais pas s'il serait d'accord avec vous là-dessus. Car je ne crois pas que ce soient ses plaisirs qui aient fait vos mélancolies.

— Pour cela, non, répondit le jeune homme embarrassé... Je parlais en général...

— Je veux bien, mais, vous savez, je me méfie des généralités... J'ai la marotte de ne croire qu'aux faits... Eh bien, dites-moi maintenant ce qui me vaut l'honneur de l'entretien que vous m'avez demandé. »

Rozel pâlit, se recueillit quelques secondes,

et, d'une voix que l'émotion timbraït, il dit :

« Mon cher sénateur, excusez la bizarrerie et la brusquerie de mon procédé. J'aime mademoiselle votre fille, et je viens vous la demander. »

Guermantes, campé dans sa chaise de cuir derrière la table, ne broncha pas. Il lança au plafond un nuage bleu, se leva, marcha à travers la pièce, revint s'adosser à la cheminée, et répondit à Rozel en le regardant fixement :

« A la bonne heure, voilà ce qui s'appelle jouer franc jeu... Mais je m'en doutais un peu, de votre jeu... Alors vous l'aimez bien ?

— Sans comparaison avec aucune autre...

— Je vous crois... Il faut que vous l'aimiez ainsi pour venir me la demander à moi... Oh ! ne faites pas l'étonné, mon cher ami, c'est inutile : ma politique n'est pas la vôtre, vous êtes un homme d'idées, je suis un homme d'affaires... Au fond, vous ne devez pas pouvoir nous sentir, moi et mon parti... Et votre démarche a dû vous coûter diablement... Voyons, n'est-ce pas vrai ?

— Mais je vous assure que non... J'ai, au contraire, la plus grande considération pour le parti dont vous êtes l'un des chefs respectés. J'ai pris soin de le dire dans mon discours sur la revision, et j'ai même souvent voté avec vous...

— Oh! je sais bien que vous n'êtes pas contre nous absolument! Vous nous avez même rendu un fier service en nous aidant à flanquer par terre les radicaux... Mais vous n'êtes pas non plus avec nous... Vous êtes contre le privilège de la Banque de France, contre les conventions de 1883, contre le Panama, contre tout ce que vous appelez dédaigneusement la « politique d'affaires. »

Guermantes guettait Rozel. Il attendit. Celui-ci, pris de court, répliqua :

« Certes, je réclame la probité dans les choses nationales... Je ne vois pas ce que la République gagne à se mêler aux affaires proprement dites... N'est-ce pas aussi votre avis?

— Nous y voilà, répondit brusquement le sénateur en venant frapper l'épaule du jeune homme. Croyez-moi, mon cher député, vous avez un immense talent, mais vous êtes encore jeune. Vous envisagez toutes choses du point de vue théorique. Et, en théorie, la probité, la netteté, l'ordre, c'est très simple. Mais la pratique est un peu plus complexe. Croyez-vous, vraiment, que la République aurait tenu dix ans si elle n'avait été soutenue par les banquiers et leur clientèle? Vous imagineriez-vous que ce sont les

belles phrases de Gambetta, de Ferry et de Freycinet qui les ont maintenus au pouvoir? Derrière ces phrases, il y avait des réalités : l'avènement d'une bourgeoisie puissante, le triomphe des grandes compagnies, la ruine de la banque catholique, la possibilité de vastes spéculations. Si les républicains ne s'étaient pas solidarisés avec tout cela, il n'y aurait plus de République... »

Le dégoût envahit Rozel, comme jadis au fumoir de M^{me} Villiers. Mais il ne perdait pas de vue son enjeu, et il assouplit sa réponse :

« Je ne puis contester les énormes services que l'argent a rendus à la République. Je crois même que sans lui elle n'aurait pas existé sous sa forme actuelle. Mais je crains qu'aujourd'hui il ne la corrompe. Le moment me paraît venu, pour leur salut mutuel, d'établir le divorce entre la ploutocratie et le Parlement, car ni l'une ni l'autre ne peuvent rester associés sans pâtir... »

Guermantes éclata de rire.

« Ah! ah! Vous croyez que cela va se passer comme cela? Essayez un peu, et vous m'en direz des nouvelles. La Chambre ne vous écoutera pas longtemps, -et je vous réponds du Sénat. On vous a fait crédit jusqu'ici, parce que vous parlez bien et que vous ne demandiez rien de très

gènant. Mais ne vous y fiez pas. Songez à Gambetta, et ce qu'il lui en a coûté de rompre avec quelques financiers. Et puis, voyons, mon cher, raisonnons. Il faut être pour ou contre l'argent. La République contre l'argent, c'est le socialisme. Êtes-vous socialiste? Non, n'est-ce pas? Sans cela, vous ne viendriez pas me demander ma fille. Car, enfin, que suis-je, moi, et qu'est-elle, elle? J'ai gagné des millions dans les navires, dans les bois, dans les fers, dans les terres... Et la République m'a aidé en cela, comme je l'ai aidée en autre chose. Ma fille est ma fille! Ce que vous recherchez en elle, sa beauté raffinée, sa grâce, son charme, et, il faut bien le dire, sa dot, ce sont mes millions qui lui ont fait tout cela! Et sans tout cela, l'épouseriez-vous? Si elle est devenue la femme que vous désirez, c'est parce que je suis ce que je suis, c'est-à-dire à la fois sénateur de la République et « ploutocrate », pour parler votre langue! Vous voyez bien que tout se tient. Vous avez trop d'esprit pour vous contredire, et trop de caractère pour en profiter. Il faut choisir, mon cher : être avec nous ou contre nous. Avec nous, je puis vous donner ma fille; contre nous, vous ne pouvez pas me la demander. »

Rozel était acculé. Guermantes jouissait de son

embarras. Le jeune homme faiblissait dans un duel qu'il ne dirigeait pas. Il se défendit comme il put, médiocrement :

« Mais croyez bien, mon cher sénateur, que je n'ai jamais songé à vous mettre personnellement en cause. Je ne combats pas les grandes fortunes, quand, comme la vôtre, elles sont au-dessus de la critique. Ce que je combats, c'est le scandale de ces républicains sans le sou qui prennent les ministères pour les coulisses de la Bourse ou du Comptoir d'escompte. Vous n'avez, Dieu merci, rien de commun avec eux.

— Et qu'en savez-vous? répliqua vivement le sénateur. Je vous dis que dans ce régime-ci tout se tient! Croyez-vous que sans des gens comme Louviers et Montaillac, la grande industrie et la haute finance auraient pu mener à bien leurs entreprises? Ne savez-vous pas qu'en France le crédit de l'État est tout-puissant, et qu'il fait seul réussir ceux qu'il couvre? Les républicains affamés dont vous parlez ont été notre couverture. Nous leur avons donné des os à ronger; s'ils les ont bien rongés, tant mieux pour eux. Que diable! il n'y a pas de grandes affaires sans déchets, pas plus qu'il n'y a de grandes cargaisons sans blés avariés! Vous ne jetteriez pas tout

le chargement à la mer parce que quelques sacs seraient gâtés, n'est-ce pas ?

— Non, sans doute, mais j'expédierais sans remords ces sacs à la mer.

— Et vous vous figurez qu'en politique c'est aussi facile ! On ne « débarque » pas des collègues comme des sacs de blé, mon cher. Ils sont aussi pourris, mais ils ont des yeux et des langues, et ils surnageraient toujours. Et puis, franchement, tout canailles qu'ils soient, ils ont rendu des services, ils ont été de maîtres hommes à leur heure. Mieux vaut faire le silence sur eux, les isoler peu à peu. A quoi bon ces scandales qui rejaillissent sur nous tous, et ne profitent qu'à Boulanger et à sa bande ? Ne m'a-t-on pas dit que vous aviez l'intention d'interpeller dans quelques jours sur les rapports de Montaillac et de Jacques Sohn ? Est-ce vrai ?

— J'y ai en effet songé, mais rien n'est décidé dans mon esprit. J'hésite devant les suites.

— Vous avez fichtrement raison d'hésiter ! Si vous voulez en croire ma vieille expérience, vous n'interpellerez pas. Vous ne savez pas dans quel guêpier vous mettriez la main. Vous en sortiriez criblé de piqûres, et peut-être défiguré pour jamais. Personne ne vous suivra

d'entre ceux qui vous font en ce moment la place large à la Chambre. Vous serez rejeté sur le parti révolutionnaire, et vous y serez vite usé par les hurleurs. Je vous parle en ce moment comme un ami, j'ai presque le droit de dire comme un père, ne compromettez pas votre avenir par cette interpellation scabreuse. Ce n'est pas Montaillac qui resterait sur le carreau, c'est vous. »

Depuis quelques minutes, Rozel sentait de grands pans de sa conscience politique s'effondrer. « Si je ne cède pas, je n'ai plus qu'à rompre, songeait-il. Guermantes ne me pardonnera jamais de toucher à Montaillac. Et qu'y gagnerais-je? Un succès de scandale? Cela vaut-il Marcelle? C'est égal, il doit être intéressé plus que je ne croyais à ce que je ne parle pas. Il faudra voir cela. Et peut-être, après tout, est-ce lui qui a raison. J'ai toujours le temps d'attendre, en tout cas. »

Il finit par répondre :

« Ce que vous venez de me dire, mon cher sénateur, me touche et me frappe beaucoup... S'il ne s'agissait que de moi, j'irais quand même de l'avant, je me sacrifierais volontiers. Mais vous avez raison : il s'agit de tout le parti républicain. Le moment serait mal choisi pour

ébranler le ministère. En admettant que M. Montaignac se soit compromis avec M. Jacques Sohn, il vaut mieux que personne n'en parle pour l'instant. Je n'interpellerai pas. Mais je ne suis pas encore tout à fait d'accord avec vous sur le problème des rapports de la République avec le monde de l'argent. Du moins, j'en sens la complexité, et je vous promets de ne rien tenter avant de l'avoir mûrement examiné avec vous. »

Guermantes exultait. Il vint à Rozel d'un air de père noble, il lui prit les deux mains, et, jouant l'émotion, il lui dit :

« Je n'attendais pas moins de votre belle sincérité, mon cher jeune ami. Vous êtes un des rares, un des très rares jeunes gens qui sachent maîtriser et mesurer leur élan... C'est une force immense, cela. Je ne suis pas assez durci par les affaires pour méconnaître ce qu'il y a de noble et de juste dans vos aspirations... Moi aussi, je les ai eues jadis, et je serais bien heureux si, sur la fin de ma carrière, je pouvais vous aider à en réaliser quelques-unes. Mais ne vous pressez pas, laissez faire au temps et aux hommes... Vous verrez comme tout cela se tassera, combien d'idées qui vous paraissaient fécondes ne tiendront pas contre les faits. Encadrez-vous dans le

grand parti politique qui mène la France depuis dix ans ; apportez-lui votre jeunesse, votre flamme, votre indépendance... Nous, les vieux, nous vous aplanirons la voie, nous applaudirons à vos succès. Et nous aurons ainsi, les uns et les autres, bien travaillé pour la France. »

Le vieux tartufe, s'il n'était pas un grand orateur à la tribune, était un bon manieur de consciences. Rozel, mi-convaincu, mi-vaincu, répondit :

« Vous m'ouvrez des horizons, mon cher sénateur... Une alliance politique serait belle entre nos deux générations !

— Je suis prêt à la conclure en vous accordant ma fille, déclara le sénateur. Je sais que vous lui plaisez... Il n'y aura donc guère d'obstacles maintenant... Vanité de père à part, mon cher Rozel, je vous fais mon compliment. Vous avez eu bon goût, et Marcelle est tout à fait la femme qui vous convient.

— Je vous suis plus reconnaissant que vous ne pouvez le supposer, dit le jeune homme. J'ai longtemps hésité à cause de la disproportion des fortunes... Vous savez que je n'en ai pas d'autre que mon traitement de député et mes bénéfices d'écrivain ? » ajouta-t-il d'une voix brève et concentrée.

Guermantes en était à sa cinquième cigarette. Il répondit avec une indifférente bienveillance :

« Oui, on me l'avait dit. Mais je donne un million de dot à ma fille... Vous n'avez rien à craindre de l'avenir. Vous aurez les coudées suffisamment franches pour débiter... Vos parents habitent la Bretagne, je crois? »

La voix de Rozel se faisait rauque et un peu troublée.

« Oui, répondit-il... Mon père a pris sa retraite à Paramé.

— Monsieur votre père était fonctionnaire, si je comprends bien?

— Oh! tout petit fonctionnaire. Il a fini agent voyer principal à Saint-Brieuc.

— Ah! mais alors nous avons jadis été dans la même administration sans nous connaître... Mais attendez donc; je me souviens que mon vieux camarade, M. Merlière, ingénieur en chef des ponts et chaussées, m'a quelquefois parlé, avec les plus beaux éloges, d'un de ses anciens agents voyers qui avait nom Rozel. C'est sans doute monsieur votre père?

— Lui-même, en effet.

— Mes compliments, alors, mon cher ami... Et n'avez-vous pas aussi deux sœurs?

— En effet.

— Elles vivent avec vos parents?

— Non. L'une est mariée avec un commerçant; l'autre est directrice d'école...

— Ah!... Alors, votre beau rapport d'avant-hier sur les instituteurs, dont j'oubliais de vous féliciter, a dû faire doublement plaisir à la seconde... »

Rozel, mal à son aise, ne répondit que par un signe de tête et un rictus vague. Le sénateur quitta la cheminée où il était adossé, et regarda sa montre en bâillant à demi. Puis, marchant vers Rozel, il lui toucha à nouveau l'épaule :

« Votre famille n'est composée que de braves gens, et je vous tiens pour un garçon d'avenir... Je suis trop bon républicain pour ne pas passer sur certaines différences de fortune et de milieu... Marcelle vous aime, vous l'aimez, que tout soit bien ainsi... J'espère que vous me traiterez comme un père? ajouta-t-il avec une fausse bonhomie.

— Je vous remercie de n'en pas douter, fit le jeune homme d'une voix blanche et en se levant.

— Une seule question reste entre nous, continua le sénateur. Nous sommes tous les deux des hommes publics. Nous ne pouvons négliger l'opi-

nion du monde. Il sait que vous n'êtes pas millionnaire, mais il n'a pas besoin de savoir que vous êtes tout à fait sans fortune. Pour vous marier comme vous devez vous marier, c'est-à-dire grandement, il vous faut, au bas mot, cinquante mille francs liquides... »

Rozel fit un mouvement.

« Oui, j'ai tout calculé... Danfreville a passé par là récemment... Nous savons ce que c'est. Ces cinquante mille francs, il ne faut pas que vous les empruntiez à un autre qu'à moi. Je suis le seul à pouvoir vous prêter sans ennuis pour votre délicatesse et votre dignité... Adressez-vous donc à moi si vous avez besoin de cet argent. Je le tiens dès aujourd'hui à votre disposition. Plus tard, peu à peu, vous me rendrez cela, quand vos ouvrages vous rapporteront aussi gros qu'à Daudet ou qu'à Zola... Cela vous va-t-il, mon cher gendre ?

— Je ne sais comment vous témoigner toutes les obligations que je vous ai », répondit Rozel extrêmement pâle.

Il était comme hypnotisé par Guermantes.

« Allons donc ! cria en riant celui-ci. Vous n'avez qu'à aimer ma fille comme elle vous aime, et à vous aider de mes avis en politique... »

« Et maintenant, conclut-il, à demain les affaires! Il commence à faire trop chaud ici... Venez-vous prendre un air de jardin?... Ma femme et les enfants doivent être rentrés, car il m'a semblé entendre la voiture... Vous n'avez rien de mieux à faire que de rester déjeuner avec nous?... Non, n'est-ce pas? Heureux garçon! Venez que je présente à nos dames leur futur gendre et fiancé... »

Il prit le bras de Rozel et l'entraîna au jardin. Dans le vaste cabinet, le soleil de midi, répandu à travers les vitraux, tramait une toile d'araignée monstre, dont Raoul Rozel semblait la mouche prédestinée et brillante.

IX

Dans la galerie fraîche et profonde où l'on se réfugiait contre les chaleurs précoces de l'été, Raoul Rozel faisait sa cour à M^{lle} Guermantes. En dehors d'eux, il n'y avait que leurs mères et M^{me} Villiers. La conversation languissait parmi le parfum des fleurs nuptiales et les verres d'orangeade glacée. Presque tous les après-midi, entre cinq et six, le jeune député s'échappait de la Chambre et montait jusqu'à l'hôtel de l'avenue Henri-Martin. Rozel était le plus souvent accompagné de sa mère, non qu'il y tînt beaucoup, mais Marcelle s'était prise d'affection pour cette femme simple et timide, et elle aimait la voir avec son fils.

A l'occasion des fiançailles, Rozel avait fait venir ses parents à Paris, et ils devaient y sé-

journer jusqu'au mariage, maintenant très prochain. M. François Rozel, fidèle à la promesse faite avait consenti à mettre des bottines vernies, une redingote noire et un haut-de-forme luisant neuf pour rendre visite aux Guermantes et leur demander officiellement la main de leur fille. Mais il s'était de suite senti mal à l'aise dans ce décor de ploutocratie, et le vieux stoïcien n'avait pu se faire au sénateur ni à son entourage. Aussi venait-il le moins possible avenue Henri-Martin, et encore le faisait-il beaucoup pour Marcelle : il avait vite reconnu en elle une nature délicate et bonne.

M^{me} Rozel, d'un caractère moins intransigent, humblement fière que son fils fit un si beau mariage, provinciale éblouie par la richesse et les manières des Guermantes, n'avait qu'un souci : n'être pas trop indigne de son fils, ne pas paraître trop « bête » ni trop « commune » à tout ce monde. Cette excellente femme qui, depuis vingt ans, ne portait que des robes à cinquante francs et se coiffait sommairement en bandeaux plats, s'était laissée conduire par son fils chez les bons faiseurs. Elle venait voir les dames Guermantes en robe de soie noire et avec des cheveux onvés qui la rajeunissaient. Son air de bonté, ses yeux

graves et doux dans son visage brun, et sa grande bouche un peu triste, empêchaient qu'elle fût ridicule dans un milieu si différent de celui où elle avait toujours vécu. Elle y était simplement gênée et passive jusqu'au mutisme. Marcelle l'avait tout de suite aimée. M^{me} Guermantes, grande bourgeoise à préjugés héréditaires, traitait M^{me} Rozel avec une condescendance un peu ironique; mais, comme elle n'était pas méchante au fond, elle se faisait aussi aimable que possible.

« Encore un peu d'orangeade, chère madame? » demanda Marcelle Guermantes, tournée vers M^{me} Villiers, et soulevant la grosse cruche de cristal.

« Oui, ma chère enfant, encore un peu avant de partir, car il me semble qu'il est déjà tard, répondit la vieille dame. Quelle heure avez-vous, monsieur Rozel? »

Le jeune député était debout, adossé à une colonne de marbre vert. Il regarda sa montre et dit :

« Six heures moins cinq, madame. Nous allons bientôt partir nous-mêmes, ajouta-t-il en regardant sa mère, car nous avons rendez-vous avec mon père chez Braun à six heures et demie.

— Chez Braun ? fit M^{me} Guermantes en souriant. Est-ce que M. Rozel est allé se faire photographier, tout seul, comme cela ?

— Eh non, chère madame, répliqua Rozel d'un ton vif et un peu sec. Il est simplement allé voir ces reproductions du Pérugin qu'il adore et qu'il voudrait acheter. Je vous ai déjà dit que papa, quand il est à Paris, passe presque tout son temps au Louvre et au Luxembourg. C'est un amateur passionné de belle peinture.

— C'est sans doute pour cela qu'il nous néglige un peu, fit Marcelle en riant. Vous le gronderez de ma part, et vous lui direz que sa belle-fille désire aller une fois au moins avec lui au Louvre...

— Je n'y manquerai pas, ma chère Marcelle, répondit le jeune homme, et je demanderai la permission d'être de la partie. »

Pendant ce temps, M^{me} Rozel, qui croyait devoir excuser son mari de ne pas venir plus souvent, avait décroisé ses mains, et, tournant son visage brun et fatigué vers le visage reposé et rose de M^{me} Guermantes, lui disait avec une voix de gorge qui n'était pas la sienne, et qui agaçait son fils :

« Il n'en faut pas vouloir à mon mari, voyez-

vous, madame. C'est un original qui ferait des folies pour sa peinture. Je l'ai toujours connu comme ça. Toutes les fois qu'il vient à Paris, c'est la même chose. Il ne peut pas s'arracher du Louvre ni des marchands de tableaux. »

M^{me} Rozel avait de la peine à finir ses phrases. Comme tous les gens qui vivent retirés, elle avait pris avec son mari et ses enfants l'habitude des monosyllabes et des conversations à demi-mot. La gêne qu'elle éprouvait à enchaîner des périodes les unes au bout des autres augmentait encore son air de timidité générale.

« Mais c'est très bien, au contraire, cela, chère madame, dit l'excellente M^{me} Villiers. Il y a tant de gens qui viennent à Paris pour tout voir et ne rien comprendre ! M. Rozel a une belle passion pour les choses d'art : il faut l'en féliciter.

— Oh ! oui, ajouta M^{me} Guermantes d'un ton de compassion involontaire et un peu dédaigneux, cela a dû le dédommager de bien des choses pendant sa vie... »

Elle n'eut pas plus tôt dit ces paroles qu'elle les regretta. Même mésaventure lui arrivait, chaque fois qu'elle se trouvait avec M^{me} Rozel. Entre les deux femmes, malgré leur bon vouloir réci-

proque, il n'y avait rien de commun, ni l'éducation, ni le caractère, ni les préjugés. Par bonheur, la mère du jeune député était une brave femme et ne se froissait pas facilement. Mais Rozel, susceptible et fiévreux, souffrait toutes les fois — et elles étaient fréquentes — que de pareils incidents naissaient. Marcelle, qui s'en apercevait, souffrait aussi, et un malaise s'ensuivait, que la jeune fille tâchait toujours de dissiper à force de tact et de bonne grâce.

Cette fois encore, elle tourna habilement la conversation.

« Ainsi, Raoul, vous n'oublierez pas... Je veux aller au Louvre avec votre père... Ce sera sa punition... Mais je n'en ai pas fini avec mes promenades... Je veux vous demander d'en faire une avec M^{me} Villiers et moi, une qui peut vous intéresser, je crois.

— N'en doutez pas, si c'est avec M^{me} Villiers et vous comme compagnes.

— Oh! que c'est fade! s'exclama M^{me} Guermantes. Et nous n'en serons pas, M^{me} Rozel ni moi, de votre promenade? C'est aimable de nous laisser ainsi de côté, n'est-ce pas, chère madame? » fit-elle en se tournant vers la mère du député.

M^{me} Rozel, depuis l'incident de tout à l'heure,

avait lu dans les yeux de son fils une certaine exaspération. Elle se taisait, les mains recroisées sur sa robe de soie, dans une attitude inquiète et résignée. Elle faisait déjà un effort pour répondre, mais Marcelle ne lui en laissa pas le temps.

« Maman, cette promenade ne vous intéresserait que médiocrement, je le sais, et je crains qu'elle ne fatigue M^{me} Rozel. Il s'agit de notre école professionnelle de la rue des Batignolles. Vous n'y venez jamais; vous me laissez toujours y aller avec M^{me} Villiers : aussi cette fois je ne vous en ai pas parlé.

— C'est le châtement, dit en riant M^{me} Villiers.

— Je l'accepte de tout cœur, continua sur le même ton M^{me} Guermantes. Je la connais cette école, j'ai déjà vu vingt fois ces petites boursières, avec leurs dessins, leurs peintures sur porcelaine, leurs classes d'anglais, et surtout leur ineffable directrice, la bonne M^{lle} Rocquain... J'avoue que je ne désire pas y retourner une vingt et unième fois... Il me suffit d'y payer la pension de deux boursières, et d'y donner mille francs par an... Cela les arrange mieux, et moi aussi... Mais quelle singulière idée as-tu, continua-t-elle en s'adressant à sa fille, d'emmener là M. Rozel? Crois-tu qu'il va s'amuser beaucoup? »

Raoul Rozel connaissait l'école de la rue des Baignolles, non pour y être allé, mais pour en avoir étudié le mécanisme lorsqu'il préparait son discours sur l'enseignement primaire en France. Il ignorait que ces dames fussent protectrices de l'œuvre. Il devina facilement, à l'attitude de Marcelle, qu'elle s'y intéressait beaucoup. Il répondit :

« Au contraire, chère madame, je remercie vivement M^{lle} Marcelle de son idée. Il y a longtemps que je désirais visiter cette école pour apprécier par moi-même la qualité d'un enseignement professionnel aujourd'hui célèbre dans toute l'Europe. Mais le tourbillon de la vie politique m'emportait...

— Oui, dit Marcelle, c'est une chose bien étrange que votre politique... Elle ne vous laisse pas même le temps d'examiner ce sur quoi vous discutez. Ainsi vous, Raoul, dans votre discours du mois dernier, vous avez parlé avec enthousiasme de ces écoles professionnelles, vous les avez vantées à la Chambre et au pays en fort beaux termes, c'est vrai, mais enfin, vous n'y êtes jamais allé... J'ai peine à concevoir cela... »

Elle regardait son fiancé. Sous une forme

voilée, elle venait de trahir une de ses angoisses les plus réelles. Elle avait toujours craint que Rozel, idéologue égoïste, s'intéressât aux œuvres sociales dans la mesure seulement où elles servaient ses ambitions oratoires. Et, en lui proposant de venir avec elle et M^{me} Villiers voir leurs petites protégées, elle faisait le premier essai de son influence sur son mari.

La voix était plus émue, le regard plus attentif. Rozel s'en aperçut et s'inquiéta. Depuis qu'il était fiancé, il découvrait dans le caractère de Marcelle des profondeurs qui le déroutaient. L'ambitieux aime, pour agir, des certitudes sur quoi il puisse s'appuyer. Tout amoureux et égoïste qu'il fût, Rozel était de moins en moins fixé sur l'âme de Marcelle : « Que veut-elle en ce moment? pensa-t-il. Pourquoi cette émotion à propos de rien? Il doit y avoir quelque chose à mon adresse, mais qu'est-ce? » A tout hasard, il abonda dans le sens de la jeune fille et répondit :

« Vous avez raison. Nous ne parlons trop souvent que sur des on-dit et des rapports officiels... Que de fois j'ai rêvé d'entrer en rapport direct avec la vie! La vraie action sociale, c'est vous qui la faites, avec vos petites mains agissantes

Nous, les hommes politiques et les gens de lettres, nous ne sommes que des enregistreurs.

— N'exagérons rien, dit M^{me} Villiers en se levant. Chaque chose en son temps, et chaque homme à sa place. Vous ne pouvez être à la fois au Palais-Bourbon et dans les classes de la rue des Batignolles... Mais, puisque l'occasion s'en présente, voulez-vous venir visiter cette école après-demain mercredi avec nous? Il y a séance du conseil d'administration de deux à trois. Marcelle, pendant ce temps, s'occupera des petites... Vous n'avez pas séance à la Chambre ce jour-là, je crois? Non, n'est-ce pas? Eh bien! vous viendrez rue des Batignolles à trois heures un quart, et nous vous ferons voir notre œuvre pendant la fin de l'après-midi. Cela ne vous tente pas, mesdames? ajouta M^{me} Villiers.

— Pas autrement, vous le savez, répondit M^{me} Guermantes... Mercredi, l'après-midi, j'ai une vente de charité rue La Boétie, et plusieurs courses à faire ensuite... Et puis, ma chère amie, continua-t-elle, non sans une légère pointe à l'adresse de M^{me} Villiers, vous vous entendez si bien à chaperonner Marcelle que je ne serais même pas une utilité dans votre promenade.

— Allons, maman, pas de méchancetés, je

vous en prie, dit Marcelle en riant... Et vous, madame, dit-elle en s'adressant à M^{me} Rozel, serez-vous des nôtres? »

L'humble mère regarda instinctivement son fils. Elle crut lire dans ses yeux et sur son visage qu'il préférerait qu'elle ne vînt pas. Elle répondit, un peu hésitante, et toujours avec sa voix de gorge :

« Oh! mademoiselle, je ne sais pas encore... Je ferai mon possible. Mais je me sens un peu fatiguée tous ces jours, et peut-être resterai-je à la chambre mercredi. »

Marcelle n'insista pas, et se tournant vers Rozel :

« Vous, vous venez, bien sûrement? fit-elle.

— Vous pouvez compter sur moi, répondit-il. Ce sera plus intéressant qu'une séance de commission à la Chambre, plus instructif aussi, j'en suis sûr. Et puis, ajouta-t-il tendrement, il y a là tout un côté de votre vie, encore inconnu pour moi, que je serai heureux de connaître.

— Merci », fit-elle avec des yeux ravis.

Elle le croyait sincère. Il était simplement habile, car, au fond, tout cela l'ennuyait. Mais elle était si exquise dans son corsage de foulard japonais et sa jupe de crêpe de Chine blanc,

avec ses beaux grands gestes purs et sa tête baignée de tendresse, qu'il n'avait pas eu de peine à trouver des mots pour lui plaire.

Rozel goûtait pour la première fois des sensations plus profondes que celles de l'ambition pure. L'image de M^{lle} Guermantes tenait dans sa vie plus de place que toutes les autres formes de ses rêves. Sans doute cette image était altérée par son orgueil, par ses appétits de conquête, par son goût du luxe. Mais pourtant il aimait à sa façon. Tous les germes contrariés de sentimentalité qu'il portait en lui depuis son enfance, et qu'il avait pu croire étouffés par la poussée presque monstrueuse de sa volonté, tous ces germes renaissaient dans l'excitation d'heures qui ne sonnent pas deux fois pour le même homme. Marcelle Guermantes était la proie voluptueuse et délicate qui symbolisait son triomphe suprême sur les choses. A son insu, elle projetait déjà sur lui sa noblesse. Pensant à elle, il s'oubliait parfois. Comme elle aimait les belles fleurs, il trouvait tous les matins le temps de passer chez Lachaume, et lui faire envoyer d'admirables corbeilles d'œILLETS, de roses France, d'iris, de lis et de lilas. Jamais il n'avait été si élégant ni si

hautain, jamais son corps souple de félin, sa tête pâle aux boucles toisonnantes et ses yeux de feu n'avaient manifesté une vie plus intense. Malgré les embarras de la politique, malgré les mille tracas inséparables d'un mariage, malgré une situation un peu équivoque vis-à-vis du monde et même des siens, il passait à travers tout, comme enveloppé d'une atmosphère de fièvre et de beauté, magnifique de force et de confiance en soi.

Marcelle le chérissait de toute l'énergie qu'elle avait mise à vouloir être sa femme. Elle n'aimait pas comme ont aimé la plupart des jeunes filles, par l'effet d'un hasard ou sous le charme d'illusions enfantines. Les fiançailles ne furent point pour elle ces semaines de vanité et d'espièglerie, où les visites des amies, les courses en voiture, les cadeaux reçus et qu'on étale, les premiers baisers furtifs, occupent l'imagination bien plus que le fiancé lui-même. Ce furent des jours graves, passés à lutter contre la méfiance des siens, à retourner l'opinion d'abord hostile, à pénétrer le caractère de son mari.

Elle n'aimait pas aveuglément Raoul Rozel. Elle distinguait très bien l'égoïsme qui gâtait tous les sentiments du jeune homme, même les plus délicats. Elle l'observait dans ses rapports avec sa

mère, avec son père, et, bien qu'il fût un fils correct, elle souffrait de le deviner si incapable de sortir de soi. Jeune femme en qui les mouvements de l'esprit et ceux du cœur n'avaient jamais été séparés, elle s'expliquait mal comment Rozel, si généreux dans ses théories, ses discours, ses écrits, pouvait être si froid dans ses actes. Le caractère de son fiancé lui restait mal défini et d'autant plus attirant. Toujours le mystère de certaines âmes d'hommes a séduit et séduira les femmes.

A travers les fleurs dont il la comblait et les grâces qu'il lui prodiguait, Marcelle souffrait de la sécheresse de Rozel. Elle l'attribuait à une adolescence âpre, à une absence d'équilibre entre la vie sentimentale et la vie d'action, aux circonstances enfin plus qu'à la personnalité. Et les élans de cœur qu'il avait parfois, si rares et si brefs fussent-ils, la confirmaient dans sa façon de voir. Elle rêvait d'harmoniser cette âme tourmentée, et d'y faire rentrer, avec les jouissances d'un grand amour, la pitié vraie, la bonté agissante. Elle pressentait combien cette tâche serait malaisée, car son fiancé ne la comprenait pas encore, quoi qu'il eût écrit dans sa lettre à M^{me} Villiers.

Elle avait bien cherché à s'éclairer auprès de

M^{me} Villiers sur le caractère de son fiancé. Elle s'était vite aperçue que sa vieille amie avait sur Raoul Rozel des illusions plus grandes encore que les siennes.

M^{me} Villiers, qui avait eu vingt ans en 1844, était très sévère pour les jeunes gens de 1889, mais faisait une exception pour Rozel, car il rappelait des héros chers à sa jeunesse. Elle admirait en lui ce type des tempéraments complets qui l'avait jadis enthousiasmée, comme presque tous les êtres de sa génération, pendant la grande époque fouriériste, saint-simonienne et romantique. M^{me} Villiers, que la troisième République, plus encore que le second Empire, avait cruellement déçue dans son idéalisme social, méprisait les nouvelles générations de littérateurs et de politiciens. Elle leur reprochait d'avoir rabaisé la littérature et la politique à n'être que des *métiers* distincts, contraires même, et d'avoir dissous l'esprit de la France à force d'intrigues et de subtilités. Ces égoïstes médiocres lui apparaissaient des pygmées en regard des géants entrevus dans les mirages de sa jeunesse, Lamartine, Lamennais, Edgar Quinet et le grand Michelet. Elle avait, tout naturellement, été l'une des premières à saluer dans Raoul Rozel, après son livre

et ses discours, un héritier de ces grands noms, et le héros intellectuel qui, peut-être, réconciliant la pensée et l'action, pousserait la jeunesse française à la conquête d'un idéal plus large encore que celui de 1848.

M^{me} Villiers prenait plus de grade aux idées qu'aux âmes, elle discutait mieux les premières qu'elle n'analysait les secondes, et son grand âge l'avait peu à peu éloignée de comprendre les passions ambitieuses de la jeunesse. Aussi voyait-elle dans Rozel une grande volonté désintéressée, et non le caractère de proie qu'il était réellement. Elle l'avait soutenu et poussé dans le monde, elle lui avait souhaité une femme distinguée et de la fortune, afin qu'il fût au premier rang dans la société contemporaine. Elle voulait le mettre à même de réaliser pleinement dans l'âge mûr l'idéal des vingt-cinq ans. Par tout l'extérieur de son attitude et même par certaines profondeurs de sa nature, Raoul Rozel justifiait l'image que s'était faite de lui sa vieille amie. Et ce farouche égoïsme de plébéien qui se pousse, cette ambition personnelle d'une qualité si inférieure à l'énergie désintéressée des hommes de 1848, ce caractère prêt aux compromissions, toutes ces tares par quoi Rozel était si bien un homme

de 1889, avaient totalement échappé à sa protectrice.

Ce n'était donc pas auprès d'elle que Marcelle Guermantes pouvait dissiper ses inquiétudes grandissantes sur le caractère de l'homme qu'elle aimait. Et comme, par ailleurs, la jeune fille n'avait aucune confiance dans le jugement des siens, incapables de comprendre une nature aussi complexe que celle de son fiancé, elle était réduite à penser seule, à souffrir seule, à agir seule dans l'espèce de mission morale qu'elle s'était attribuée auprès du jeune député. Elle n'était pas comme la plupart des femmes, qui se laissent prendre et déprendre aux duperies de la sensation. Inquiète et concentrée, elle mêlait à son amour pour Rozel une pensée plus haute. Son visage, déjà si énigmatique, en recevait une spiritualité de plus en plus lumineuse et troublée.

X

Le surlendemain, Rozel déjeunait avec ses parents. Sa mère avait compris qu'il préférait être seul, avec M^{me} Villiers et M^{lle} Guermantes, dans la visite à l'école de la rue des Batignolles. Elle dit à son fils : « Raoul, tu m'excuseras auprès de ces dames. J'ai la migraine aujourd'hui. Je crains que cette promenade ne me fatigue. » Raoul n'insista pas et partit de bonne heure. Comme son père désirait visiter dans l'après-midi une exposition des toiles de Claude Monet chez Durand-Ruel, il le conduisit en voiture rue Laffitte. Ils causèrent peu pendant le trajet, et de choses indifférentes. Ils évitaient de toucher aux sujets graves, car de plus en plus les divergences s'accroissaient entre le père et le fils. M. Rozel, esprit austère sans raideur et droit sans étroitesse, n'approuvait

pas la fièvre de conquête qui entraînait son fils; Raoul, emporté par ses instincts et les circonstances, ne comprenait plus ce qu'il y avait de grand dans la vie simple de son père. La monstruosité de Paris, qui déracine et gâte toutes les énergies françaises, avait rompu entre eux l'antique lien familial.

Quand il eut quitté son père, il respira et se laissa aller au cours de ses idées.

Depuis l'entrevue décisive qu'il avait eue avec le sénateur Guermantes, Raoul Rozel n'était plus le même homme. Au premier contact avec ce que la vie moderne a de plus dangereux, il avait été vaincu. Tout le magnifique idéalisme qui, jusqu'à ce jour, l'avait emporté et soutenu, même à travers l'atmosphère de la Chambre, s'était crevé et comme dégonflé en une matinée d'été. A vrai dire, depuis quelque temps déjà Rozel perdait confiance. Si, après son premier et paradoxal succès au Palais-Bourbon, le jeune député avait pu se faire illusion sur la qualité du parlementarisme et croire à l'influence possible d'une grande personnalité dans ce milieu, les événements l'avaient bien vite détrompé. Il s'était de plus en plus rendu compte que les députés sont des fonctionnaires d'un genre spécial, sortes de

courtiers entre la masse des électeurs et les bureaux des ministères, et dont la besogne la plus appréciée, comme la plus ordinaire, est d'arracher aux détenteurs passagers du pouvoir, à coups de menaces ou de promesses, le plus possible de bureaux de tabac, de perceptions, de recettes d'enregistrement, de grades militaires ou de postes universitaires. Lui-même était peu à peu entré dans cet engrenage dissolvant et pulvérisant.

Pour y échapper, il n'avait pas la force de diamant qui résiste à tout : le *caractère*. Détaché dès dix-huit ans de la vie familiale et des origines de province, jeté sans défense au cœur hypertrophié de l'action sociale, mêlé à une jeunesse sans convictions et intrigante, il s'y était forgé, par les livres et par la vie, une intelligence souple, un talent hors de pair, mais il y avait appris le mépris des principes où ses parents l'avaient élevé. Les circonstances, une certaine sublimité d'ambition, l'avaient d'abord poussé très haut; mais la solidité morale lui avait manqué. Peu à peu il était devenu un député comme tant d'autres, plus brillant peut-être, mais aussi peu scrupuleux. S'il était encore sincère sur le tombeau de Chateaubriand, c'était d'une sincérité de parade, qui dans l'action se résoudrait par une

série de mensonges. Il avait voulu faire de la société contemporaine sa proie, mais lorsqu'il s'y heurta dans la personne du sénateur Guermantes, la véritable proie, ce fut lui.

Il ne s'en aperçut pas dès l'abord. Il se crut très fort.

Les cinquante mille francs que lui prêta le sénateur lui furent très utiles. Il avait à peu près épuisé les revenus annuels de son *Dix-Huit Brumaire*, dont la vente d'ailleurs diminuait, et son traitement de député ne suffisait qu'à peine à sa nouvelle vie politique et mondaine. Raoul Rozel n'était pas dépensier, mais il n'aimait pas s'interdire certaines fantaisies, et, sans tenir à l'argent, il avait l'horreur de la gêne. La somme avancée par son futur beau-père le mit à l'aise pendant le temps de ses fiançailles. Le plaisir de faire les choses largement effaça bien vite les quelques scrupules conçus au moment du prêt. Il n'avait d'ailleurs pas eu le choix. Refuser l'offre du sénateur, c'eût été rompre, et cela, Rozel ne le voulait déjà plus, à aucun prix. Il avait engagé son amour-propre dans cette demande en mariage, et il n'était pas homme à reculer devant de simples nuances de délicatesse morale. Il aimait M^{lle} Guermantes à sa façon, et, pour lâcher prise,

il eût fallu qu'il comprît le piège où Guermantes l'attirait. Mais, comme beaucoup d'intellectuels jeunes, Rozel était très peu clairvoyant en affaires. Il en arriva bien vite à considérer l'arrangement proposé par son futur beau-père comme une chose toute naturelle. Une fois qu'il eut réalisé les cinquante mille francs auprès de la banque Cohen, emporté par une fièvre croissante d'énergie, il oublia sa dette pour ne plus songer qu'à son mariage.

Sa plus grosse crainte avait été pour l'accueil que Paris ferait à l'annonce de ses fiançailles. On le savait pauvre : M^{lle} Guermantes avait un million de dot. N'allait-on pas traiter d'hypocrite et de renégat l'homme qui s'était fait le champion de la jeunesse intellectuelle contre la ploutocratie bourgeoise, et qui, dans l'acte le plus grave de sa vie, contredisait du premier coup son idéal? Si Rozel eût plus vécu, il se fût épargné cette crainte. La plupart de ses camarades et de ses collègues, sauf quelques caractères mal faits ou intransigeants, le félicitèrent chaudement. Sans doute, quand fut officiellement annoncée au monde politique et financier cette alliance inattendue, les railleries secrètes, les sous-entendus de boulevard, les papotages de salon, allèrent un moment

leur train, mais en fin de compte l'opinion publique accepta. Guermantes était trop fort pour que, dans la presse ou dans le monde, une critique sérieuse pût se prolonger contre lui ou les siens. Rozel aussi, quoique jeune et sans fortune, était une force de demain que bien des gens ménageaient. L'opposition se borna à des méchancetés de jeunes snobs, à des commérages de femmes, à des dénigrements qui passèrent pour de l'envie, et, finalement, la bonne grâce un peu fière de M^{lle} Guermantes, la dignité en décor de Rozel, l'entente extérieure qui sembla régner entre les deux familles, triomphèrent des dernières résistances.

Le jeune député songeait à toutes ces choses, tandis que le fiacre montait au petit trot la rue Notre-Dame-de-Lorette. Dans les premières heures éclatantes et chaudes d'un après-midi de fin mai, il aspirait la brise qui par instants rafraîchissait l'air, il suivait du regard les rondeurs nageantes des grands nuages blancs sur le bleu immense du ciel, il savourait la volupté de vivre. Un seul souci troublait la plénitude de ses sensations.

Depuis qu'ils étaient fiancés, il s'étonnait chaque jour de trouver Marcelle infiniment plus sérieuse et grave qu'il ne l'avait imaginée. Elle paraissait presque insensible à tout le côté mondain de leur

mariage. Elle n'y apportait aucune vanité, aucune coquetterie. Tandis qu'il songeait à une cérémonie fastueuse dont il eût aimé discuter les détails avec elle, elle semblait avide surtout de vie intérieure, désireuse de causeries intellectuelles, préoccupée d'action sociale. Il pressentait de plus en plus qu'elle serait dans sa vie, non pas seulement la jolie et fructueuse parure qu'il avait tout d'abord rêvée, mais bien véritablement l'associée méditative et scrupuleuse de son destin. « Elle a donc pris au sérieux les phrases de ma lettre à M^{me} Villiers? Avais-je vu juste sans m'en douter? Ou bien est-ce cette lettre qui lui a suggéré son attitude? Elle est sincère, mais cela durera-t-il? » Les interrogations inquiètes se succédaient dans son esprit. Par nature, il n'aimait pas l'indécision. Et surtout, ayant jusqu'ici vécu sans partager avec personne ses pensées ni ses volontés, il redoutait de leur associer cette jeune femme.

Le fiacre avait traversé la place Clichy. Il s'arrêta devant un bâtiment en briques séparé de la rue par une longue grille et une cour plantée de jeunes marronniers. C'était l'école professionnelle. Rozel sonna et fut introduit dans une

manière de salon un peu sombre, mais luisant et ciré, où brillèrent sur les murs de grands plats en porcelaine peinte. Deux tables massives occupèrent le centre de la pièce, et supportaient, sous des vitrines, différents objets d'arts, des broderies précieuses, des émaux peints, des miniatures, des reliures rares. Dans une armoire vitrée se retrouvaient d'autres travaux semblables. Au-dessous de chacune de ces œuvres étaient inscrits le nom de l'élève qui l'avait menée à bien et la récompense obtenue dans les Expositions.

Sur le mur du fond, un portrait de femme attira les regards de Rozel. C'était le portrait de Maria Tavernier, la fondatrice des écoles professionnelles de jeunes filles en France. Elle n'était pas belle, et sa santé avait dû être faible; mais sous le bonnet à coques et le châle du temps passé, comme cette physionomie de saint-simonienne exprimait par tous ses traits les vertus essentielles, énergie, charité, résignation! « Il est donc vrai, pensait Rozel en contemplant cette figure, la pensée peut créer de la vie. Henri de Saint-Simon ne fut en apparence qu'un philosophe chimérique, mais ses rêveries ont enflammé des âmes comme celle-ci, et l'œuvre d'un monde nouveau a pu naître. Bien penser d'abord, bien

agir ensuite, manifester obstinément sa foi par des œuvres, serait-ce là le secret des créations sociales? Et cela ne dépasse-t-il pas infiniment nos menées et nos piétinements dans la poussière parlementaire? »

Une porte s'ouvrit, qui le fit retourner. M^{me} Villiers entra, accompagnée d'une femme plutôt petite, assez grasse, de teint jaune, et d'air fatigué, malgré l'éclat d'extraordinaires yeux noirs. C'était M^{lle} Raymond, secrétaire générale de l'Œuvre des Écoles professionnelles. Fille d'un ancien officier supérieur mort sans fortune, cette personne énergique avait été choisie, de l'avis unanime, pour administrer et inspecter les écoles Maria Tavernier. Elle était l'intermédiaire entre les femmes du monde et leurs petites protégées. Elle passait sans cesse des plus riches salons aux plus humbles logements; elle traversait à toute heure du jour ses trois écoles, surveillant l'enseignement, causant avec les maîtresses, s'enquérant des élèves, répandant partout la lumière d'une intelligence pénétrée de sensibilité. Au premier abord, elle semblait froide, presque indifférente; mais, à l'épreuve, elle se révélait ardemment dévouée aux humbles.

Raoul Rozel lui fut présenté par M^{me} Villiers.

Il avait été et il pouvait être encore, devant la Chambre, un intelligent défenseur des Écoles professionnelles. Elle le remercia de ce qu'il avait fait, et elle exprima l'espoir qu'après sa visite il serait disposé à faire plus encore.

Ils commencèrent à parcourir l'établissement. C'était une grande bâtisse claire, simple et bien distribuée. Plus de deux cents fillettes et jeunes filles, par groupes de trente élèves environ, recevaient dans cette maison les armes avec quoi elles essaieraient de lutter pour la vie. Les plus petites apprenaient l'histoire, la géographie, l'anglais ou l'allemand, la comptabilité. Les plus grandes, de quatorze à vingt ans, apprenaient, les unes le dessin, les autres la coupe des vêtements, les autres la peinture sur émail, d'autres encore les éléments de la fleur et de la feuille. Toutes ces adolescentes en sarraux ou en jerseys étaient filles de petits bourgeois ou d'ouvriers. La plupart avaient un regard franc, une figure gaie qui contrastait avec la mine d'ordinaire sournoise et envieuse des écolières qu'on inspecte. Raoul Rozel se tourna vers la directrice, M^{lle} Rocquain, une grande femme au front large et surplombant, et dont les yeux bruns lui rappelaient ceux de sa mère. Il lui dit :

« De quel sortilège usez-vous, mademoiselle, pour que toutes ces enfants et leurs maîtresses aient l'air si heureuses qu'on désirerait d'être dans leur âme? »

M^{lle} Rocquain répondit :

« Mon Dieu, monsieur, c'est très simple. Ces enfants sont chez elles. Presque toutes leurs maîtresses ont été élevées ici par moi, qui dirige l'école depuis vingt-trois ans. Et la plupart de ces fillettes sont les filles de mes anciennes élèves. De sorte que j'ai presque le droit de me dire la grand'mère de cette famille-là », ajouta la demoiselle avec un sourire dans sa bouche résignée.

Dans une classe de fillettes, les visiteurs retrouvèrent Marcelle Guermantes. Elle avait défait son chapeau et son collet, elle était en taille dans une robe de foulard gris très simple, et, de la même main fine qui versait des tasses de thé dans le salon de sa mère, elle écrivait au tableau des verbes anglais : *To drink, to go, to meet, to see*, qu'elle faisait ensuite répéter, avec des encouragements enjoués, à ses petites élèves. La maîtresse, une jeune femme de vingt-cinq ans, aux traits fins, était assise dans les bancs, et suivait, amusée et attentive, la leçon de Marcelle. Quand les visiteurs entrèrent, toute la classe se leva.

M^{me} Villiers les fit rasseoir, et Marcelle continua quelques instants, très calme d'apparence, émue pourtant de l'expérience qu'elle osait tenter devant Rozel. Se montrer à lui sous cet aspect nouveau d'institutrice, n'était-ce pas risquer de diminuer l'image qu'il avait d'elle?

Quand ils sortirent, le député complimenta Marcelle. Réellement il avait admiré sa bonne grâce, son aisance, sa parfaite douceur avec les enfants, et son tact avec la jeune sous-maîtresse. Mais ses compliments dégagés laissaient voir qu'il n'y avait là pour lui qu'une façon de jeu plus gracieux, plus rare que celui de la danse ou du tennis. Marcelle en fut un peu piquée.

« Vous n'êtes pas bon juge, lui dit-elle, vous êtes trop flatteur et pas assez convaincu... Ah! si mademoiselle votre sœur eût été là, j'aurais eu plus de confiance en son jugement! Je suis sûre, par tout ce que me dit votre mère, qu'elle doit être une maîtresse d'école idéale... »

Ce rappel de sa sœur, dans un pareil moment, lui fut pénible. Il revit l'humble école communale de Plouër, et une résignée figure de jeune femme enseignant le rudiment à de petites paysannes. L'orgueilleux député, qui jusqu'ici posait complaisamment devant ces femmes et

ces fillettes, perdit presque son assurance. Inconsciemment, il en voulut à Marcelle. Il répondit d'un ton assuré et sec :

« Elle est douce et bonne, en effet, mais je suis sûr que vous n'auriez rien à apprendre d'elle... Vous avez, comme dit le poète, « l'art d'apprivoiser les âmes enfantines ».

— Et même les autres », ajouta à contresens M^{lle} Rocquain.

Ils visitèrent la classe de dessin appliqué aux arts décoratifs. Rozel admira fort la double méthode qui consiste à décomposer d'abord scientifiquement devant les élèves les éléments de la fleur et de la plante, puis à les faire recomposer par l'imagination dans un ordre plus varié que celui de la nature. Il fut aussi frappé des résultats obtenus. C'étaient des ornements originaux, des entrelacs de fleurs et de fruits rêvés d'après la vie, des miniatures délicates, des dessins pour journaux de modes, des broderies, des robes.

« Combien gagneront ces jeunes filles en quittant l'école? demanda-t-il à M^{lle} Rocquain.

— Cela est très variable, monsieur, répondit la directrice. Celles qui ont un talent original, les miniaturistes, par exemple, peuvent arriver à

gagner de quinze à vingt francs par jour. Les autres ne gagneront guère, en moyenne, que de quatre à dix francs.

— Et trouvent-elles facilement de l'ouvrage?

— Les nôtres, oui, car nous les plaçons presque toutes quand elles nous quittent, grâce aux relations et au bon renom de l'école. »

Ils redescendirent vers les quatre heures et demie. C'était pour les élèves le moment du goûter. Dans une espèce de hall qui formait la plus grande partie du rez-de-chaussée, toutes ces enfants vinrent recevoir du pain et des cerises. Elles avaient des mines fraîches et saines. Rozel se rappela les figures hâves, presque vicieuses, des fillettes qu'il avait vues de son fiacre en venant rue des Batignolles, et il fut frappé du contraste. Il en fit l'observation à ces dames. M^{lle} Raymond répondit :

« En effet nous n'avons ici qu'une élite. Ce sont presque toutes des filles d'ouvriers ou de travailleurs honnêtes, et non des enfants d'alcooliques ou de misérables.

— Ah! celles-là, s'écria M^{lle} Rocquain, si nous avions de l'argent, avec quelle joie nous les prendrions, et nous en ferions aussi de bonnes filles,

nous les marierions, comme les autres, avec de braves garçons...

— Vous voyez, mon cher Rozel, conclut en souriant M^{me} Villiers, vous aurez de quoi faire quand vous serez rapporteur du budget de l'instruction publique... N'oubliez pas nos écoles professionnelles, et poussez l'État à nous imiter, à nous aider. »

Marcelle s'était détachée du groupe pour remettre son collet et son chapeau. Elle revint quelques instants après, tenant par la main une fillette de douze ans, petite brune aux grands yeux étonnés, qui avait l'air d'une jolie cerise noire, comme celles qu'elle tenait à sa main.

« Voici la boursière de maman, dit-elle en la montrant à Raoul Rozel. Est-elle gentille, dites?

— Comment vous appelez-vous, mademoiselle? dit Rozel en caressant ses cheveux.

— Joséphine Champlieu, répondit la petite tout hésitante, et baissant la tête avec le front en avant, un peu à la manière des chèvres.

— Et vous travaillez bien? »

L'enfant tourna la tête vers Marcelle qu'elle semblait adorer, et, la main sur le bras de sa protectrice, sourit vaguement sans oser répondre.

« Elle est trop modeste pour dire oui, répondit

pour elle M^{lle} Rocquain. Mais elle est sage et nous sommes contents d'elle... Seulement, il faut travailler un peu plus son calcul... »

M^{me} Villiers, qui devait être chez elle à cinq heures, consulta sa montre et fit signe à Marcelle. La jeune fille dit à la petite :

« Tu dois avoir envie de jouer... Je ne veux pas te prendre ta récréation... Dis bonjour, et sauve-toi. Ne m'oublie pas auprès de ta maman ce soir. »

Quand l'enfant fut partie, tout en remettant ses gants, et en marchant avec lui vers la grille, Marcelle dit au député :

« C'est une histoire navrante... Son père est mort à quarante ans d'une phthisie contractée pendant la guerre. Il était contrôleur à la Monnaie. Comme il n'avait pas l'âge de la retraite, sa veuve n'a eu qu'un secours de deux cents francs par an. Toutes les économies du ménage ont filé pendant la maladie et dans les frais funéraires. La pauvre femme s'est épuisée à soigner ce moribond. Quand elle est restée seule avec cette fillette, il y a déjà de cela quatre ans, elle s'est mise vaillamment à faire de la couture, des ménages, tout ce qu'elle pouvait. Mais le chagrin, la fatigue, la misère, les privations, lui ont

fait contracter une maladie de cœur qui va croissant, qui lui enfle les jambes et lui ravage la tête au point qu'elle ne peut plus guère travailler. Heureusement on nous l'a adressée il y a presque un an ; maman qui, depuis longtemps, voulait faire plaisir à M^{me} Villiers pour son école professionnelle, a créé une bourse pour la petite, et nous avons aussi aidé la mère. Je crois même que papa s'occupe de lui faire avoir un bureau de tabac...

— J'allais moi-même vous proposer d'intervenir auprès du ministre des finances, dit Rozel. Après M. Guermantes, ce n'est peut-être pas très utile. Si pourtant vous pensiez que je doive le faire... »

Marcelle regarda son fiancé d'un air grave, et lui répondit :

« Non, Raoul, je ne vous demanderai jamais ces choses-là... Cela est bon pour mon père, qui a toujours compris la politique ainsi. Mais vous, vous ne devez pas, vous ne pouvez pas être un commissionnaire... Vous êtes le député de la France. Je ne vous demanderai jamais d'aller quémander dans les ministères, ni intriguer pour des places. Il faut que vous gardiez votre droit de tout dire aux ministres et au pays. »

Elle savait bien qu'elle exagérait, et qu'il y a toute une besogne qu'un parlementaire doit faire, même s'il est supérieur. Mais elle n'était pas fâchée, au risque de paraître naïve, de poser un haut idéal devant la conscience du jeune homme.

Rozel sourit, s'inclina et dit :

« Vos paroles sont flatteuses pour moi, chère Marcelle, et j'aurai bien de la peine à les mériter un jour. Mais ne soyez pas trop intransigente, et, dans le cas présent, permettez-moi d'appuyer la pauvre M^{me} Champliou. »

« J'en ai appuyé, j'en appuie tous les jours tant d'autres qui valent dix fois moins », songeait-il en se remémorant les visites puantes dont tous les mardis matin son cabinet était assailli par les agents du comité électoral.

« Pour une fois, je vous le permets, répondit Marcelle souriante. Mais songez qu'un homme comme vous ne doit jamais faire le bien au prix du mal, et même du médiocre... »

Il ne répondit pas, troublé plus qu'il n'aurait pu dire. Chaque jour davantage Marcelle lui apparaissait plus singulière, plus mystérieuse. Le pressentiment de la grande force morale qui était en elle, et qui le jugerait un jour, l'inquiétait, l'irritait presque.

Ils prirent congé de M^{lle} Raymond et de M^{lle} Rocquain, qui étaient venues les reconduire jusqu'à la victoria de M^{me} Villiers. Celle-ci dit à Rozel :

« Venez avec nous. Vous monterez un instant à la maison avec Marcelle. Il est convenu que sa mère doit l'y reprendre. Nous causerons. »

Le député aida les deux femmes à s'asseoir dans le fond de la victoria. Lui-même se mit sur le strapontin, en vis-à-vis, et ils partirent. Il touchait presque les genoux de Marcelle. Dans sa robe de foulard, avec son ombrelle de crêpe blanc, sa grande capeline chargée de fleurs, son collet Henri II froncé aux épaules et serré à la taille, elle était délicieuse et tentante. Ils se regardaient par instants avec des yeux amoureux et graves. Mais tous deux sentaient qu'il y avait entre leurs âmes des dissonances indéfinissables, une espèce de malentendu qui ne diminuait pas avec les fiançailles, qui peut-être grandirait avec le mariage. Et cela suffisait pour qu'ils ne fussent pas heureux.

XI

Huit jours avant son mariage, dans la première semaine de juin, Raoul Rozel réunit chez lui les principaux amis et camarades de sa jeunesse. Ils étaient là une quarantaine qui se pressaient dans l'appartement de la rue de Vaugirard. Ils figuraient assez exactement la physionomie de la nouvelle génération. Sauf Jourdan, que Rozel avait voulu associer à cette soirée, aucun d'entre ces jeunes hommes ne dépassait trente-cinq ans. La plupart étaient étudiants, mais quelques-uns faisaient déjà figure d'hommes de lettres, d'avocats, de journalistes, de politiciens, et presque tous aspiraient à « jouer un rôle ». Aucun des invités de Rozel n'avait manqué le rendez-vous, car cet égoïste souple excitait les sympathies et les dévouements.

En 1889, c'était vers des hommes comme

Raoul Rozel que la jeunesse du quartier latin se sentait attirée. Elle était lasse des doctrines propagées par la génération précédente. Longtemps, son véritable manuel d'éducation avait été ces *Essais de psychologie contemporaine*, où le cher et douloureux Paul Bourget concentra les essences de la décomposition française, distillées à loisir par Stendhal, Baudelaire, Flaubert, Taine, Renan et Goncourt. Mais cette maladie profonde de la jeunesse, qui put un instant sembler l'agonie d'une race vaincue, n'était pas sans remèdes. Le premier parmi les jeunes intellectuels, reniant le dilettantisme, Rozel blâma le divorce de la pensée et de l'action, et proposa un idéal d'énergie à ses camarades.

Normand croisé de Breton, il avait une vitalité conquérante et mélancolique dont la contagion fut immédiate sur l'élite des jeunes Français d'alors. Son *Dix-Huit Brumaire*, œuvre de poète autant que d'historien, fut, pour beaucoup d'adolescents qui étouffaient dans les casemates universitaires, une révélation. Ils se reconnurent dans un Bonaparte mis au point par le plus doué d'entre eux. A ces sensibilités gâtées et vives, à ces âmes dégoûtées et avides d'agir, pour qui l'affaire boulangiste était un merveil-

leux bouillon de culture, Raoul Rozel posa le problème d'une grande volonté s'exerçant sur son temps. Il sembla le résoudre par son élection. Il fut, dès lors, le dieu naissant de la jeunesse intellectuelle.

Son redoutable égoïsme, ses habiletés de tactique et de réclame, l'annonce même de son alliance avec la ploutocratie, ne révoltèrent pas cette jeunesse. Elle remontait de trop bas pour être déjà sensible aux problèmes de la vie intérieure. Quand on sort d'une maladie dangereuse, la première chose qu'on veuille, c'est vivre : plus tard seulement l'on songe à bien vivre. En 1889, la jeunesse des Universités françaises ne voulait que vivre. Elle se reconnut dans Rozel, elle le suivit, elle l'acclama. Dans cette soirée de juin 1889, Raoul Rozel était encore, pour les camarades empressés à son appel, ce que dut être le général Bonaparte pour les jeunes gens de 1796, un modèle vivant de l'action possible, un guide, un chef. Ils avaient beau le pressentir versatile et corruptible, ils ne l'en trouvaient que plus fraternel. Ils étaient prêts à marcher avec lui, à travers tous obstacles, à la conquête de la vie.

Vers onze heures, la soirée donnée par Rozel battait son plein. Bien que la nuit fût très belle,

et que la lune mêlât des lueurs de perle aux senteurs des acacias, le jeune homme avait fait soigneusement fermer les persiennes et les vitres des fenêtres qui donnaient sur la rue de Vaugirard et le jardin du Luxembourg. Il craignait que le brouhaha croissant des voix ne causât des attroupements dans la rue, et il n'aimait pas associer la foule à sa propre vie. Il avait, au contraire, fait ouvrir toutes grandes les fenêtres qui, par derrière, donnaient sur les jardins du Séminaire de Saint-Sulpice. De ce côté, une fraîcheur perpétuelle venait. Trois domestiques en habit portaient des plateaux de boissons rafraîchissantes, et il se faisait une grande consommation de champagne glacé.

Raoul Rozel, en smoking à revers de soie et gilet blanc croisé, un gros camélia à la boutonnière, allait de groupe en groupe. Il ne prodiguait ni ses gestes ni ses paroles. Sa bonne grâce un peu réservée donnait du prix à toutes ses attitudes. Pour ces jeunes gens, qu'ils préférassent les lettres, la politique, ou simplement le dandysme, il était bien vraiment celui qu'on imite, le sculpteur attendu des argiles humains. Cela se lisait dans leurs yeux, dans leurs phrases recherchées, dans l'atmosphère d'émotion qu'ils créaient

autour de lui. Rozel les avait presque tous connus aux cafés et aux bibliothèques du quartier latin, ou encore aux réunions antiboulangistes d'étudiants. Il avait partagé leurs heures de dépression et de fièvre, leurs exaltations et leurs découragements, leurs ennuis matériels et leurs enthousiasmes cérébraux. Plus tard, à mesure qu'il devenait *quelqu'un*, il les avait aidés, les uns de son influence, les autres par son argent, tous par ses conseils et son contact. Sur les quarante qui étaient là, il n'en était peut-être pas deux qui ne lui fussent redevables d'une partie de leur succès ou de leur âme. Ils étaient bien, comme lui, des intellectuels avides de pouvoir et de fortune, des plébéiens en mal d'aristocratie immédiate, des idéologues plus soucieux de réussite que de moralité. Ils avaient mis leur confiance en lui parce qu'avec lui, ils savaient d'instinct où ils allaient, et que sa route était la leur. Ils avaient moins de génie, mais le sien leur était un centre où ils se groupaient, où ils se réchauffaient, où ils puisaient la volonté de marcher ensemble, comme des partisans autour d'un chef. Tous, ils l'imitaient plus ou moins dans ses gestes, dans ses paroles, dans ses coiffures même et ses habits. Ils étaient les singes de son âme. Son nom

voltigeait sans cesse parmi les dix ou douze groupes qu'ils formaient à travers l'appartement, et son image les hantait encore bien plus que son nom. Lequel d'entre eux n'eût voulu être député et littérateur célèbre à vingt-six ans, et n'eût rêvé, même au prix de compromissions pires, de devenir le gendre du sénateur Guer-mantes ?

Aussi lorsque vers onze heures et demie, parmi le brouhaha des conversations particulières, Léon Rival se leva et réclama le silence, tous comprirent et se groupèrent en cercle autour de Rozel et de Rival.

Léon Rival était, après Raoul Rozel, le grand homme du quartier latin en 1889. Grand, maigre, brun, avec un visage long et le teint des phthisiques, Rival, professeur de philosophie au collège Fourcroy, avait succédé à Raoul Rozel comme président du Comité anti-plébiscitaire des étudiants. C'était une nature de rhéteur jacobin parachevée par les sophistiques scolaires. Il excellait à ourdir des trames dans les comités, à diviser les forts ou à grouper les faibles, à capter les assemblées par de longs discours insidieux. Reçu le premier à l'agrégation de philosophie en 1889, il n'avait pas voulu se laisser envoyer en pro-

vince, et, à force d'intrigues au Conseil municipal et au Ministère, il s'était fait maintenir à Paris dans un collège d'enseignement primaire supérieur. Son ambition était de devenir conseiller municipal, puis député du VI^e arrondissement. Aussi était-il franc-maçon et membre de toutes les « Unions de la Jeunesse » possibles. Il détestait Rozel, car Rozel avait plus de talent que lui et avait pris d'assaut la place qu'il rêvait d'occuper. Ce fils aîné d'un petit employé des postes mort poitrinaire, qui nourrissait sa mère, une tante et deux sœurs, et dont la santé était déjà tarée par les premières menaces de la tuberculose, haïssait dans Rozel un camarade mieux doué, plus sain et plus tôt sorti des médiocrités plébésiennes. Mais dans sa haine il y avait encore de l'admiration. Si rongeur de popularité qu'il fût, il avait bien vite reconnu qu'il userait toute la sienne à vouloir seulement entamer celle de Rozel. Il s'était effacé devant lui, le flattant, le vantant, n'acceptant ou ne briguant les places qu'à sa suite, renard attaché au loup pour l'étrangler et le dépouiller au premier faux pas, à la première chute. Successeur de Rozel à la présidence du Comité antiplébiscitaire des étudiants, il était loin d'être aussi populaire que lui. Il n'avait été

élu qu'à grand'peine, et grâce à l'influence de Rozel, qui l'aimait mieux comme protégé que comme ennemi. Beaucoup d'étudiants détestaient en lui le sectaire à froid; mais la plupart admiraient son talent et obéissaient à sa tactique. Il avait l'autorité sans avoir le charme. Et cela encore le rendait envieux de Rozel, car il aurait voulu comme lui séduire, par une brûlante spontanéité, les foules et la jeunesse.

Rien, ce soir-là, ne lui était plus pénible que de reconnaître publiquement la supériorité de Raoul Rozel en lui portant un toast au nom des étudiants, et pourtant il ne voulait laisser à aucun autre ce douloureux honneur. Quand il commença de parler, il était blême, et rien qu'à voir sa tête un peu renversée en arrière, son regard perdu, ses traits que contractait la rage de dominer, et toute la pose antipathique de sa personne, on devinait, on redoutait le rhéteur.

« Mes chers camarades, dit-il, ne vous semble-t-il pas que cette soirée serait incomplète si l'un de nous, au nom de tous, ne remerciait notre hôte de nous y avoir convoqués? L'heure n'est pas des longs discours, et peu de mots seront nécessaires pour traduire l'émotion qui est dans

tous nos cœurs. Admiration, confiance, fidélité, les voilà, ces mots magiques par lesquels nous vous sommes pour toujours liés, mon cher Rozel. A la veille d'une union qui vous éloignera de nous sans nous détacher de vous, vous avez bien fait de nous rassembler une fois encore. Pas plus que nous, vous ne pouvez oublier ces années où nous avons connu et aimé comme un frère celui qui n'était encore qu'un jeune étudiant parmi tant d'autres! Nous avons été les premiers répondants de votre talent, les premiers garants de votre caractère. Avant même que vous eussiez goûté « ces premiers rayons de la gloire, si doux au cœur du jeune homme », vous en aviez connu de plus doux encore, ceux des amitiés absolues qui vous enveloppèrent et vous soutinrent dès votre arrivée parmi nous. Les premiers, nous vous avons pressenti, nous vous avons d'instinct mis à notre tête. Et vous avez de suite justifié la périlleuse mission qui vous incombait. A la Chambre vous n'avez pas été seulement le député du VI^e arrondissement de Paris, vous avez été le représentant de la jeunesse française... »

Ici les applaudissements éclatèrent et interrompirent Rival. Adossé à la cheminée, les bras

croisés sur sa poitrine, Raoul Rozel écoutait dans une pose méditative. « Quel cabotin que ce Rival! » pensait-il. « N'importe! il est obligé de me crier leur pensée secrète à tous... » Et l'orgueil dilatait ses narines, tandis qu'il inclinait devant ses camarades une physionomie qui ne trompait que les naïfs. Rival continua :

« Oui, mon cher, dût votre modestie en souffrir, je veux que vous entendiez ce soir nos remerciements. A une heure tragique de la vie nationale, quand le césarisme menaçait d'écraser la République, quand les républicains s'endormaient dans la satiété du pouvoir, vous avez fait écouter la protestation d'une jeunesse avide de liberté, plus avide encore de justice. Vous avez fidèlement traduit à la tribune nationale les aspirations de la France nouvelle, vous leur avez donné l'éclat et l'aimant de votre personnalité. Avec vous une génération est entrée en scène dans l'histoire du pays. Vous en êtes l'éclaireur et le guide. Demain elle sera avec vous au pouvoir, elle réalisera pour la patrie et pour le peuple les grandes choses que nous avons rêvées sous les platanes du Luxembourg ou au Comité de la rue des Écoles. Pour faire affleurer cette génération, pour lui donner dans l'opinion publique la place

qu'elle méritait, pour aider chacun de ses membres à grandir et à parvenir, nous affirmons que vous avez été le plus actif et le plus puissant d'entre nous. A tous un guide et à chacun un ami, voilà ce que vous avez été.

Et c'est pourquoi, mon cher Rozel, nous nous serrons ce soir autour de vous, c'est pourquoi nous acclamons sans réserve votre succès dans la vie du cœur comme dans celle de la pensée, c'est pourquoi enfin, buvant à votre gloire qui est la nôtre, et associant à nos souhaits la jeune femme qui fera votre bonheur, je vous donne, au nom de tous, l'accolade de notre génération. »

Ces paroles étaient trop habiles pour être sincères, et Rival n'avait pas le don du contact. Mais tous ces jeunes gens, exercés aux parlottes universitaires, admiraient les phrases bien faites et les sentiments en décor. Ils applaudirent vigoureusement, crièrent : bravo ! quand Rival, maigre et blême, enserra de ses longs bras Raoul Rozel et baisa sur les deux joues celui qu'il eût voulu étrangler. La plupart vinrent serrer la main de Rozel, chacun essayant de trouver le mot qui le ferait distinguer.

Rozel eut quelque peine à desserrer l'amas formé autour de lui. Mais ces amoureux de la parole attendaient sa réponse comme un régal, et quand ils virent qu'il allait parler, ils s'espa-
cèrent pour lui former un auditoire.

Rozel était tout frémissant d'émotions con-
traires. Depuis le commencement de cette soirée, une mélancolie envahissante jetait par moments sur son visage des pâleurs graves. Il avait beau faire, il sentait que cette soirée était la dernière d'une jeunesse sincère et hautaine. Tous ces visages, qu'il avait connus frais et qui lui rap-
pelaient quelque éclat du cœur ou du cerveau, commençaient de se faner sous les flétrissures de la vie. Lui-même ne sentait plus au fond de soi la spontanéité qui défie tous les obstacles, la fierté qui cravache toutes les défaillances. Il se savait taré par son triomphe, et les acclamations de ses camarades l'oppressaient plus qu'elles ne l'exaltaient. C'en était bien fini des ivresses illi-
mitées dont il respirait aujourd'hui la fumée suprême ! Demain il serait classé, non plus « le Prince de la Jeunesse », mais le gendre du sénateur Guermantes... Dans une imagination aussi ardente que la sienne, ces pensées éveillaient une nostalgie incomparable. Mais il était trop

homme d'action pour devenir jamais la victime de ses mélancolies. Toute cette jeunesse, qui demain occuperait les places et dirigerait l'opinion, il la sentait vibrante autour de lui. Recevant d'elle une couronne de gloire, il ne voulut pas qu'on la crût trop lourde pour son front. L'orateur s'anima au contact de tous ces hommes avides de l'entendre. Il ne quitta pas la place où il était adossé à la cheminée. Il fit un geste large, regarda Rival, et parla :

« Mes chers camarades, mes chers amis, les paroles que vient de prononcer votre président m'ont été au cœur, et cette soirée restera pour moi comme l'une des plus fortifiantes émotions de ma vie. Je vous remercie d'être venus ce soir à mon appel, et d'avoir ainsi affirmé une fois de plus la solidarité qui nous unit. Oui, vous avez eu bien raison de le dire, mon cher Rival : il y a entre nous un pacte indissoluble. Nous l'avons librement conclu parmi des angoisses et des exaltations que nul de nous ne peut oublier. Quelle que soit la destinée qui nous attend, il y a entre ceux qui sont ici un certain nombre d'heures vécues en commun qui les associe dans une fraternité supérieure. Je n'oublierai jamais, pour

mon compte, certaines soirées du quartier latin, où dans ta chambre, Martineau, dans la tienne, Parcerie, dans la vôtre aussi, mon cher Rival, nous avons à vingt ans élaboré l'idéal que nous défendons aujourd'hui...

« J'oublierai moins encore ces semaines de l'été dernier où, passant du rêve à l'action, nous avons entamé et soutenu la campagne électorale par laquelle l'un des vôtres est au Parlement.

Vous êtes ici chez vous, chers amis, car sans vous je n'y serais pas. Et dans les félicitations trop flatteuses que m'adressait tout à l'heure en votre nom votre cher président, je ne reconnais que ceci de vrai : si vous m'avez désigné pour vous représenter devant le pays, c'est que j'avais quelquefois par l'écriture ou par la parole exalté nos aspirations communes vers une France plus grande et plus juste. Mais mon livre, mes discours, les aurais-je écrits ou prononcés sans vous? Vous avez été mes collaborateurs incessants, je vous retrouve au fond de toutes mes pensées et de tous mes actes, et je sens bien que ma valeur est d'être, en quelque sorte, une fonction de vous-mêmes.

« Puissions-nous donc rester unis dans la maturité comme nous l'avons été dans la jeunesse! A ce prix seulement, nous vaincrons les périls

qui s'accumulent sur notre patrie. Le boulangisme n'est pas mort, il n'est que blessé, et tous nos efforts rassemblés sont nécessaires pour l'anéantir avant les élections prochaines. Et quand nous en aurons fini avec le boulangisme, il nous restera à réaliser ce qui fut le meilleur de nos rêves, il nous restera à constituer ce grand parti de l'élite démocratique, ce parti social grâce auquel la République et la France feront un nouveau pas, un pas décisif dans le sens de la solidarité humaine.

Que de fois, du fond des jours hostiles et médiocres que nous traversons, notre génération ne l'a-t-elle pas évoqué, ce parti nouveau, plus accueillant et plus actif que les autres, ce parti d'énergie nationale où toutes les fortes volontés individuelles viendraient collaborer à l'action collective! D'un tel parti, celui que les boulangistes appellent cyniquement « le Parti National » n'a offert qu'une honteuse caricature. C'est à nous d'en proposer résolument le modèle aux masses, et d'en faire triompher les principes par tous les moyens sociaux dont nous disposons. Pour cela, mes amis, l'union est indispensable.

« L'heure est passée de « fumer des cigares enchantés », comme disait Balzac, l'heure sonne

maintenant d'agir parmi toutes les difficultés et toutes les résistances que provoque l'action. Isolés, nous n'aurions point de chance d'aboutir ; associés, nous prendrons place dans la lutte, et comme nous avons avec nous les deux déesses de l'avenir, Vérité et Jeunesse, nous finirons par vaincre.

« Pour moi, mes chers amis, dans le tournant de vie où j'arrive, tout près de quitter cette communauté libre et passionnée du quartier latin, j'affirme que je ne dénouerai pas les amitiés que j'y ai formées. Vous me trouverez toujours, dans l'avenir comme dans le présent, au service de ma génération. Ne m'épargnez donc ni les demandes, ni les démarches, ni les avis. Permettez-moi, au contraire, d'acquitter en quelque mesure la dette que j'ai contractée envers chacun de vous. Et promettez-moi de rester envers l'homme ce que vous avez été pour le camarade, des alliés et des collaborateurs à toute épreuve.

« Dans ces sentiments, je lève mon verre en votre honneur, en l'honneur de la France de demain, et je vide cette coupe à la jeunesse qui ne vieillit pas, à l'éternelle jeunesse de l'amitié virile! »

Ces paroles ressortaient de la même phraséologie que celles prononcées par Rival. Mais l'homme qui les disait avait le don du contact. Elles électrisèrent des âmes que Léon Rival n'avait pu réchauffer. Rozel choqua son verre contre tous les verres, serra les mains qu'on lui tendait de toutes parts, aspira les bravos qui éclataient. Une fois encore il se sentit le chef, et cette sensation césarienne effaça tout le reste.

Ses camarades prirent congé de lui par groupes. Chacun emportait une promesse, une phrase, un mot, un regard dont il rêverait les jours suivants, et qui le pousserait à agir.

Vers minuit, il ne resta plus dans le cabinet de travail que Jourdan, Marcellin, Maurice Remer et Jean Morel. Ils étaient tous, par des aspects de vie différents, les intimes du député. Marcellin était ce jeune élève de la Sorbonne, qui, attaché à Rozel d'une admiration fanatique, l'avait fait acclamer comme candidat à la députation dans l'assemblée générale des Étudiants antiplébiscitaires. Sa surabondance d'idéalisme lui faisait traverser la vie avec des souliers percés et des chapeaux à rebrousse-poil, mais il avait la passion du grand et du juste. Il vivait misérablement

avec douze cents francs par an, mais il rêvait d'une révolution sociale, accomplie par l'élite pour le peuple, et dont Rozel lui était apparu comme le héros désigné.

Maurice Remer et Jean Morel étaient des jeunes gens assez riches, à qui Rozel avait jadis donné des leçons de littérature et de philosophie, quand il n'était encore, entre vingt et vingt-quatre ans, qu'un étudiant remarquable et besogneux. De tous les élèves qu'avait eus Rozel dans cette période ingrate de sa vie, ceux-là seuls l'avaient intéressé et s'étaient passionnés pour lui. Les autres étaient trop dégénérés pour avoir même vibré à son contact : il avait oublié jusqu'à leurs noms. Mais Maurice Remer et Jean Morel lui étaient restés chers et fidèles. A travers les « bachotages » et les « revisions de programmes », ce jeune plébéien pâle et concentré, médiocrement vêtu mais prestigieux d'énergie, les avait initiés à des frissons de vie sociale, à des horizons de pensée qu'ils ne devaient pas oublier. Il avait imprimé dans leur sensibilité une image hautaine et méditative. Remer était fils d'un négociant en soieries, et Morel avait pour père un des grands architectes de Paris. Ils étaient du même monde, ils souffraient tous les deux

d'y étouffer, ils aspiraient à une vie intérieure plus haute et plus noble. Longtemps ils avaient mis leur idéal dans Raoul Rozel. Mais à mesure qu'il se poussait dans le monde, à mesure qu'eux-mêmes voyaient plus nettement la vie, ils avaient jugé leur maître. Ils l'avaient vu séduit par la force, par la fortune, par le luxe même, par tout ce qu'ils méprisaient pour y être nés. Et, tout en l'admirant encore, ils se détachaient de lui, ils n'étaient plus ses disciples d'âme. Ils étaient inquiets, hésitants sur les chemins de la vie, incapables de se passionner pour les questions de politique ou d'art pur, avides de noblesse intérieure et d'action sociale vraie, mûrs enfin pour les doctrines que Léon Tolstoï commençait à prêcher à travers l'Europe et dont ils allaient bientôt devenir les propagateurs enthousiastes. Pour le moment, ils ne savaient où se rallier, ils fraternisaient dans une incertitude qui désespérait leurs familles exactes et positives. Maurice Jourdan les séduisait par son élégance morale et la claire beauté de sa vie. Mais ils étaient encore trop agités pour se résigner à une aussi haute sagesse. Ils se plaisaient pourtant avec lui plus qu'avec aucun autre, et, ce soir-là, ils l'avaient attendu pour partir.

Rozel, qui venait de reconduire Rival et Martineau jusqu'à la porte, rentra dans le cabinet tout bleui de fumée, et leur dit :

« A la bonne heure, nous voici en petit comité. Nous allons pouvoir causer un peu. Êtes-vous content de votre soirée, mon cher Jourdan ?

— Enchanté, cher ami, et très touché de l'exception que vous avez bien voulu faire pour mes cheveux grisonnants, parmi tant de crinières bien fournies. Il y a, dans toute votre jeunesse, des recrues précieuses de vie et d'intelligence. Vous leur avez adressé, tout à l'heure, de fort belles paroles... Me permettrez-vous, pourtant, un regret ?

— Allez-y, mon cher ami, vous êtes de bon conseil », dit Rozel en riant et comme un homme dont la partie est gagnée. Il était inquiet pourtant, car depuis quelques semaines, il devinait que ses intimes, Jourdan, Marcellin, Remer, Morel, ne le regardaient plus tout à fait du même œil, et il se présentait jugé par eux.

« Voici, fit Jourdan. Vous avez fort éloquemment parlé à vos camarades de solidarité politique et de solidarité de carrière. Leur avez-vous assez dit que ces solidarités-là ne serviront à rien pour le pays, s'il n'y a pas une forte mora-

lité intérieure dans chaque représentant de l'élite intellectuelle? »

Rozel eut un mouvement de surprise. Ce point de vue ne lui était ni familier ni agréable. L'idéalisme du député s'arrêtait aux actions oratoires et légales : il n'atteignait pas jusqu'à l'âme.

« Était-ce bien utile? répondit-il avec un peu d'ironie aux lèvres. J'aurais eu, je crois, l'air trop sermonnaire. Et puis, vraiment, est-ce là ce qui importe? La culture de la vie intérieure, n'est-ce pas un mysticisme stérile? Ce qu'il faut, c'est agir, et agir politiquement par les journaux, par la tribune, par les lois...

— Je n'en suis plus aussi persuadé que je l'étais jadis, en vous écoutant, interrompit Maurice Remer, d'une voix grave et qui tremblait. Les journaux, la tribune, les lois ne valent que par les consciences qui les représentent. Ce sont des moyens de corruption ou de progrès suivant ceux qui les emploient. La grande question pour la France, en ce moment, ce n'est pas de renouveler son personnel politique, c'est de reconstituer son âme. »

Le triomphateur enveloppa, d'un coup de son œil d'épervier, les physionomies de ses amis. Il se comprit pénétré par eux tous. Il continua pourtant :

« Je ne vous suis plus très bien, dit-il. En quoi ceci peut-il intéresser l'action sociale, et comment concevez-vous cette rénovation de la France? »

Un court silence se fit. Jourdan reprit la parole.

« Si je comprends bien nos amis, ils estiment que toute réforme politique est une réforme en surface, quand elle ne pénètre pas des consciences saines. Le parlementarisme ne leur paraît pas meilleur que le boulangisme, et, pour eux, une génération d'hommes publics qui n'aura pas accompli la réforme préalable de soi est une génération par avance condamnée à la stérilité de ses devancières.

— C'est bien cela, fit Morel avec feu. Il faudrait, d'abord, que chacun des hommes que nous avons vus ici ce soir fit un grand effort moral pour mettre ses actes en accord avec ses idées. Alors, seulement, il aurait une influence efficace sur les foules. »

Rozel feignit de sourire.

« Qu'appellez-vous effort moral, mon cher ami? Et quelle vertu mystérieuse mettez-vous dans ces mots? »

Morel, bien qu'il fût herculéen, rougit devant

son ancien maître. C'était la première fois qu'il osait le contredire en face.

« C'est plus facile à dire qu'à définir, répondit-il. Cependant, il me semble que l'effort moral consiste à rejeter toute idée personnelle d'ambition ou de succès, à envisager les résultats réels et non les réussites apparentes, à créer enfin autour de soi une atmosphère de vérité, de simplicité et de justice. Or, parmi vos amis de ce soir, j'en vois beaucoup qui aspirent à devenir riches, célèbres, puissants, j'en vois peu qui soient préoccupés d'être droits et utiles aux humbles.

— Vous voulez trop demander aux hommes, répliqua Rozel, qui devenait nerveux. Ce sont les passions et les intérêts qui les font agir, et non des vertus comme celles que vous réclamez.

— A ce compte, déclara à son tour Remer, les passions et les intérêts les diviseront vite. Je ne leur donne pas cinq ans pour se déchirer. L'action en commun ne peut être durable et féconde que si elle émane d'un idéal intérieur auquel on sacrifie tout.

— Mais encore une fois, que serait, selon vous, cet idéal intérieur ?

— Je vous l'ai déjà dit : arracher de soi tout

esprit de conquête sur la vie, aller directement aux hommes, qu'ils soient du peuple ou du monde, et leur enseigner les vertus essentielles : sincérité, dévouement à autrui, résignation.

— Mais c'est une façon de néo-christianisme, cela », s'exclama Rozel. Il employait pour la première fois un mot qui, deux ans plus tard, devait devenir célèbre.

« Si vous voulez... Les mots importent peu... Mais nous sommes profondément persuadés que, sans réforme de l'individu, il n'y a pas de salut pour la société moderne. Vous avez dit à la Chambre une fort belle parole, mon cher Rozel, vous avez dit qu'aujourd'hui les questions politiques étaient des questions sociales. Nous croyons qu'il faut aller plus loin : les questions sociales sont des questions morales. »

A mesure que ses anciens élèves parlaient, Rozel sentait l'affleurement d'une génération autre que la sienne. « Je ne les tiens plus en main », pensa-t-il, et l'inquiétude envahit son âme.

« C'est un idéal de cloître que vous proposez à la démocratie moderne, répliqua-t-il un peu brutalement. Elle ne vous suivra pas. Ce qu'il lui faut, ce qu'elle réclame, ce sont des énergies conquérantes... »

Jourdan, dont le bleu regard s'était attristé pendant qu'il contemplait la dure physionomie de Rozel, l'interrompit :

« Conquérantes de quoi, grand Dieu ! De l'or, de la femme, du plaisir, du luxe, des places ? Et après, en vaudront-elles mieux ? Y aura-t-il quelque chose de changé dans le monde ?

— Vous êtes des métaphysiciens, encore une fois, dit Rozel. L'action est belle et saine en soi... De la lutte sort la vie, et de la vie sort le bien.

— Espérons-le, conclut Jourdan en se levant. Vous, mon cher, vous êtes un balzacien... Tout semble vous donner raison puisque vous réussissez. Mais pensez tout de même à ces jeunes gens. Ils peuvent avoir raison aussi un jour...

— A chacun son rôle, répondit Rozel en serrant les mains qu'ils lui tendaient. Qu'ils agissent dans leur sphère, qu'ils évangélisent et qu'ils moralisent. Moi, je crois à la lutte et à la loi. L'avenir nous réconciliera peut-être. »

Ils prirent congé les uns des autres. Rien, dans leurs manières extérieures, ne semblait changé. Mais quelque chose était définitivement brisé entre eux.

Pendant toute cette conversation, Marcellin s'était tu, contrairement à ses habitudes loquaces. Quand il fut seul avec Rozel, celui-ci marcha vers la fenêtre, l'ouvrit à plein et respira l'air frais de la nuit. A mi-chemin du zénith, derrière les arbres noirs, dans un ciel d'écaille diamantée, la lune, demi-pleine et cristalline, reposait sur des mousselines de nuages. Sa splendeur verdâtre inonda la chambre.

« Te souviens-tu, Henri, dit Rozel en se retournant vers Marcellin, te souviens-tu, c'est par des soirs pareils que l'an dernier nous avons préparé mon élection... Mais qu'as-tu? Es-tu malade? D'où te viennent cet air tragique et ce silence de toute la soirée? As-tu besoin de quelque chose, d'argent peut-être? »

Marcellin avait, en effet, dans ses traits tirés une expression étrange. Ses yeux, mobiles et fugaces, semblaient, comme des pointes d'épées, éviter et chercher le regard. Ses mains et ses pieds remuaient sans cesse. L'on devinait, à toute son attitude, qu'il avait fait un grand effort pour ne pas parler. Il regarda Rozel, puis il éclata :

« Raoul, je suis resté le dernier ici pour te dire des paroles décisives. Te sens-tu de taille à les entendre? »

Rozel aimait Marcellin, parce qu'il en était adoré, mais il le dédaignait un peu, le trouvant trop enthousiaste et sans esprit critique. Il se retourna, stupéfait, vers le jeune étudiant, et, le toisant presque :

« Que veux-tu dire? Parle, je n'ai pas l'habitude de me dérober, tu le sais...

— Raoul, j'ai perdu confiance en toi, depuis trois mois. Tu sais que j'ai, dès l'abord, désapprouvé ton mariage avec M^{lle} Guermantes. Elle a beau être pleine de qualités, son père est un sénateur opportuniste, spéculateur trente fois millionnaire, c'est-à-dire qu'il incarne ce que nous sommes venus pour détruire... En épousant cette fille, tu épouses la ploutocratie... Tu ne t'en doutes peut-être pas encore, mais c'est ainsi... Tu fais déjà des concessions. Tu as renoncé à ton interpellation sur Jacques Sohn et Montailiac, tu fréquentes les salons officiels, tu votes avec le ministère... Demain tu ne seras plus libre... Est-ce pour cela que nous t'avons fait élire? »

Rozel ne s'attendait pas à cette flèche en plein visage. L'explication qu'il venait d'avoir avec Jourdan, Morel et Remer l'avait déjà énervé. Celle-ci, qu'il pressentit plus grave, l'irrita :

« Toi aussi! dit-il. C'est décidément le soir des

mécontents, ce soir de l'amitié. Ma parole, si vous n'étiez pas d'aussi bons amis, je croirais que vous enviez tous mon mariage.

— Restons calmes, dit Marcellin qui se montait. Ne disons pas de bêtises. Je te répète que tu as tort d'épouser la fille d'un ploutocrate et d'un politicien. Tu ne te relèveras pas de là... Sans doute, ce que tu appelles « le monde » est si pourri qu'il t'approuvera... Tu auras aussi pour toi cette bande d'arrivistes qui s'est attachée à toi, et qui ne te lâchera qu'au jour où tu l'auras gavée ou déçue... Tu seras donc applaudi, fêté... Mais ne t'y trompe pas, tu n'auras ni le pays, ni la vraie jeunesse avec toi ! »

Rozel, furieux, éclata d'un rire violent :

« Le pays, la jeunesse ! Nous nous chargerons bien, moi et les miens, de leur faire croire ce que nous voudrons... Ce sont troupeaux qui ont besoin d'être menés... Ah çà ! es-tu assez naïf pour t'imaginer qu'on puisse faire quelque chose, en ce temps-ci, sans argent ni relations ? Et crois-tu que, sans le mariage que je vais faire, je pourrais continuer longtemps à être député influent ?

— J'en suis convaincu... Ce ne sont pas les riches qui t'ont élu... Ce sont de pauvres étudiants, comme moi, et des milliers de petites

gens que nous avons entraînés... Tu leur devais l'exemple de la pauvreté. Avec elle, tu étais fort et invincible. Avec la richesse que tu empruntes, tu te perds... »

Rozel haussa les épaules, et se mit à marcher à grands pas.

« Henri, tu n'es qu'un enfant. Tu ne comprends rien à la société moderne. A vingt ans, c'est très beau d'être intransigeant et sans le sou. Mais dans cinq ans tu m'en reparleras. Notre génération ne fera rien, si elle ne conquiert le pouvoir, et elle ne conquerra le pouvoir qu'en s'emparant de l'argent et des places. Voilà la vérité.

— Si c'est cela la vérité, je crache sur ma génération ! s'écria Marcellin en bondissant. Si la conquête du Pouvoir pourrit d'avance toutes vos âmes, mort au Pouvoir ! Que m'importe que tu sois député, ministre, président de République, si tu es le vassal de Guermantes, si tu te solidarises avec toutes les infamies qu'il incarne ? Ah ! ah ! vous voulez réformer la société, et vous commencez par en accepter les bas profits... Et vous vous imaginez que vous ferez quelque chose ? Mais vous êtes condamnés d'avance, vous ne vaudrez pas mieux que les autres...

— Seconde édition du speech de Jourdan,

Morel, Remer et C^{ie}... Toi aussi, tu donnes dans la « vie intérieure », maintenant?

— Il ne s'agit pas de cela, encore que je trouve qu'ils aient plus raison que toi et tous tes Rival... Mais ce sont des bourgeois timides, vous auriez trop beau jeu avec tant de bonnes âmes sans défense... Non! Je te préviens que, si tu persistes dans ce mariage, et si tes partisans s'attachent autour de toi, comme la meute après le piqueur, pour la curée de l'argent et des places... »

Rozel, les bras croisés, hautain et insolent, regarda Marcellin en face et lui dit :

« Eh bien?

— Eh bien, si vous trahissiez à ce point l'espoir de rénovation sociale que, nous les plus jeunes, nous avons mis en vous, prenez garde! Nous en arriverions à croire que votre société, votre Parlement, vos lois, sont tellement pourris qu'ils gangrènent tous ceux qui les approchent, et alors...

— Et alors?

— Et alors, nous n'aurions plus qu'un devoir, qu'un rêve, celui de la faire sauter par la dynamite aux quatre coins du ciel vengé, votre société, pour faire la place à une humanité nouvelle, pure et saine, celle-là! »

Marcellin écumait presque. Ses yeux étaient ceux d'un illuminé.

Rozel ne put se défendre d'un mouvement d'effroi. Son œil pénétrant fixait cette physionomie absolue et fanatique. Il s'approcha de Marcellin, et, le frappant sur l'épaule :

« Enfant, va! Tu donnes dans l'anarchie, maintenant? Prends garde, ce peut être un jeu dangereux... »

Marcellin s'écarta, d'un geste brusque :

« La vie ne vaut que par ce qu'on met dedans... S'il faut l'emplir de lâchetés et de trahisons pour y jouer un rôle, mieux vaut la risquer au service d'un idéal.

— Et ton idéal, c'est la bombe?

— Peut-être... Mais restons-en là... Rozel, il est temps encore... Romps ce mariage... Reste pauvre, reste indépendant... Reste le Rozel que nous avons acclamé au quartier latin... »

Une exquise tendresse vibrait dans la voix de cet enfant enragé. Rozel en fut ému. Mais il était trop engagé dans l'action. Il marcha à nouveau vers Marcellin :

« Enfant, te dis-je, tu n'es qu'un enfant! Le Rozel que vous avez acclamé est déjà loin dans le passé, et celui que tes camarades acclamaient ce

soir le dépasse infiniment... Je les mènerai tous à la conquête de la vie... Henri, reste avec nous... ne trahis pas notre amitié...

— C'est vous qui êtes des traîtres! clama Marcellin. Traîtres à votre conscience, traîtres au peuple, traîtres à l'histoire! Je vous hais tous et je vous méprise! »

Tant de violence indiquait encore combien cet exalté avait subi l'influence de Rozel. Il regarda une dernière fois en face celui qui avait été son modèle de vie, et il lui jeta ce défi :

« Au revoir. Tu ne me reverras plus que pour te combattre... Et défends-toi bien alors, car je ne t'épargnerai pas. »

Il franchit l'antichambre, prit son chapeau, ouvrit la porte, et disparut dans l'escalier avant même que Rozel eût pu lui répondre.

Le jeune député était demeuré silencieux et immobile. Le bruit de la porte cochère refermée le fit venir à la fenêtre. Dans l'ombre légère du lourd palais sénatorial, une forme gesticulante et hâtive s'effaça. Puis la rue, grise et bleue sous la poussière lunaire, fut déserte.

Rozel, accoudé au balcon, regarda la nuit. Elle était claire et pâle comme la première aube.

La lune était descendue derrière les arbres du jardin et découpait en fines silhouettes de deuil leurs masses fleuries. Quelques grandes étoiles, mystérieuses et un peu voilées, déclinaient sur la ville. L'arome confus des acacias, des tilleuls et des épines imprégnait l'atmosphère molle et transparente comme une gaze. Deux heures sonnèrent à Saint-Sulpice. Du côté de l'Odéon, vers l'est, au-dessus du Sénat, une pâleur émeraudée annonçait l'aube. Un oiseau, trompé par la lune, crut à l'aurore, chanta un chant aigu et frais, puis se tut. Rozel ne perçut plus que les frissons subtils de la brise dans les arbres prochains et la rumeur atténuée des voitures à maraîchères, au loin...

Dans le grand silence harmonieux de la vie et de la ville, l'âme forte de Raoul Rozel ne s'apaisait pas. Les sensations de cette soirée l'avaient saturée d'orgueil et de rage. Ceux qu'il méprisait l'avaient acclamé; ceux qu'il estimait l'avaient renié. Ah oui, c'était bien l'adieu de sa jeunesse à la jeunesse, l'adieu à l'amitié, l'adieu au sublime! Les belles heures vécues avec quelques âmes vierges ne reviendraient plus. Morel, Remer, Marcellin, adolescents exquis ou farouches, se détachaient à jamais de l'homme célèbre

et taré. Il lui faudrait vivre maintenant avec les Rival, les Guermantes, les Flins, avec toutes ces sales âmes dont il avait besoin pour se maintenir et pour grandir. « Chose étrange, songeait-il, tous les êtres à qui j'ai donné le meilleur de moi, tous ceux que j'ai pétris de mes enthousiasmes et de mon enseignement se retournent contre moi. Ils m'abandonnent à l'heure du triomphe, et je reste prisonnier des médiocres et des aigrefins... Quoi! vous qu'au fond de moi je respecte, vous, les purs et les nobles, mon père, Jourdan, Remer, Morel, Marcellin, vous me quittez, vous me blâmez, et je ne suis plus acclamé que des autres! Est-ce là la gloire? Me serais-je trompé! Est-ce vous qui avez raison? »

Il tomba dans une méditation que traversait l'image de Marcelle Guermantes. « En viendra-t-elle aussi à me mépriser? Elle a l'âme de ceux qui depuis trois mois me désavouent. Quand l'illusion du premier amour sera évanouie, elle me verra tel que je suis, et alors... » Tout ce que la nature et l'éducation avaient mis de bon en lui se débattait cruellement sous ses instincts de proie. Ceux-ci l'emportèrent enfin.

Comme toujours, ils étaient masqués d'intellectualisme.

« Je suis ridicule, s'écria Rozel, quittant le balcon pour sa chambre à coucher, je suis ridicule de m'attarder à de pareilles billevesées! Chacun son rôle. Le mien est plus grand que le leur, voilà tout. Mon père est un simple, Jourdan un résigné, Remer et Morel des naïfs, Marcellin un fou. Moi, je suis un chef de file de l'humanité. Ma morale ne peut être la leur. Arrière ces scrupules qui embarrassent l'action! En avant, par-dessus les consciences, à la conquête de demain! Richelieu, Bonaparte, Bismarck, mes vrais maîtres, vous ririez de me voir ainsi angoissé... Quoi! je commence à peine de mettre le pied sur la proie, et je tremble... Folie! Pour mener la France à ses nouveaux destins, un Rival et un Guermantes, même méprisables, valent mieux qu'un Jourdan, ou un Remer! Ils sont les coefficients nécessaires au chiffre de mon énergie. Et, quant à Marcellin, si c'est la guillotine qu'il lui faut, il l'aura! »

Cette vision d'une tête si chère, sanglante en un petit jour froid et verdâtre, lui fut horrible pendant qu'il se déshabillait. Mais son masque se

durcit encore. « Non, rien ne me fera plus reculer », affirma-t-il.

Il alla vers ses fenêtres que déjà bleuissait l'aube, tira les doubles rideaux et se jeta sur son lit. Puis il dormit, lourdement, comme un fauve.

XII

La victoria qui emportait Raoul Rozel et sa femme loin de Paris franchit les Champs-Élysées, gagna le rond-point de l'Étoile, et s'engagea dans l'avenue du Bois. Le jeune député se redressa et respira largement. La fin de l'après-midi était molle et douce. Sous les soies d'un ciel de juin, les verdurees frissonnaient en houles fraîches. L'odeur amoureuse et confuse des arbres en fleur errait dans la brise d'ouest. Des voitures de maître, bien attelées et luisantes, fleuries de bébés et de jeunes femmes, glissaient dans un grand roulement vers l'horizon bleui des collines. Sur le côté gauche de l'avenue, les promeneurs ondoyaient en groupes clairs. L'un d'eux, le romancier Delieux, reconnut les jeunes mariés, qu'il était allé saluer à la sacristie. Il leur envoya un coup de chapeau et des sourires.

Rozel savoura puissamment la sensation d'être là. Les voluptés de la volonté, qui concentrent l'absolu dans une minute, l'emplirent si totalement qu'elles effacèrent pour lui toute vie antérieure. Sapes, intrigues, compromissions, fatigues, angoisses, tout cela, dont sa victoire était faite, disparut. Il sembla au jeune homme qu'il avait toujours été destiné à cette vie neuve. Dans son élégant costume de voyage, il semblait un millionnaire-né. Ses traits durs et fins signifiaient la tranquillité hautaine du conquérant.

Il avait vu, dans la sacristie de Saint-Augustin, puis dans les salons de l'hôtel Guermantes, défiler devant lui la presse, la politique, les lettres, la finance, et le monde. Toutes ces puissances l'avaient salué comme un maître, parmi les orgues, les fleurs et les splendeurs. De cette journée il gardait une sensation de force. Mais d'instant en instant, une angoisse s'insinuait dans ses nerfs. Il lui restait à conquérir le corps et l'âme de celle qui l'avait assez aimé pour l'épouser. Ah! l'on s'impose aux lettrés par un livre, on domine une assemblée par la parole, on mène le monde par l'esprit, et ces conquêtes-là se font de loin, comme dans un mirage, entre le grand homme et les foules! Mais pénétrer une sensi-

bilité virginale, réaliser l'idéal dans une heure qui ne reviendra plus, et qui engage tout l'avenir, c'est devant quoi frissonneront toujours, s'ils sont vraiment des hommes, les plus glorieux comme les plus humbles.

Rozel ne savait presque rien de sa femme. Il l'avait d'abord considérée comme une créature délicate et instruite, mais ni très originale ni très profonde. Puis il avait découvert en elle des singularités, des mystères, un être intime beaucoup plus complexe que ses théories de proie ne l'avaient défini. A la voir et à l'entendre plus souvent, dans les semaines qui avaient précédé son mariage, Rozel avait acquis la conviction, qu'il y avait dans le caractère de sa fiancée une profondeur où il ne voyait rien, et où il risquait, lui, l'homme fort, d'abîmer son bonheur par quelque faux pas décisif. Mais il avait trop de foi en son génie pour s'effrayer à l'excès. Ses craintes étaient juste assez angoissantes pour rider d'un léger trouble le large fleuve de volonté où son destin l'entraînait.

Marcelle Guermantes, depuis quelques heures Marcelle Rozel, suivait, au rythme de la victoria, un rythme de sentiments poignants et rares. Pour elle, le passé n'était point aboli. Il

revivait plus intense au moment même où il allait périr. Les sensations du virginal autrefois se pressaient dans sa mémoire, elles réclamaient un suprême éclair de vie avant de glisser au néant. La robe et le voile blanc de mariée qu'elle venait de quitter lui avaient tout le jour rappelé la robe et le voile blanc de sa première communion. Alors aussi, parmi les orgues, les fleurs, les voix, les lumières, les encens, dans la sainteté de toutes les essences de la vie, elle aspirait à un enivrant amour! Mais, à seize ans, Dieu l'avait déçue... Et voici qu'à vingt-six ans, les mêmes essences, les mêmes voiles avaient enveloppé son nouveau rêve. L'amour humain serait-il plus vrai que l'amour divin? Trouverait-elle, dans l'être choisi entre tous, l'homme appelé du fond de sa jeunesse? Pour ce soir de juin à deux sur des routes nouvelles, elle avait vécu, elle avait attendu dix ans. Et voici que ce soir allait descendre! Que ferait d'elle son mari, que ferait-elle de lui? Était-elle vraiment la femme qui conviendrait à ce héros de l'énergie? Toute l'âme de la jeune femme palpait dans une peur qui lui approfondissait son amour.

Emportés par le trot de deux beaux chevaux vites, ils fuyaient ensemble vers un soir inconnu.

Ils ne se parlaient pas. Ils goûtaient, dans cette minute de leur jeunesse, l'irrévocable émotion d'un passé qui se clôt, d'un avenir qui s'ouvre, d'une chimère qu'on croyait vaine et qui se réalise. C'était quelque chose d'à la fois très doux et très poignant, un désir troublé de regret, une sorte de parfum mêlé de feuilles mortes et de feuilles vertes, comme celui qui s'élève des sous-bois chauffés par l'été, et dont leurs cœurs s'enivraient jusqu'à l'oppression et jusqu'aux larmes.

La voiture traversa le bois de Boulogne en évitant l'avenue des Acacias. Elle rejoignit la route de Suresnes par l'allée des Lacs. Ceux-ci bleuissaient, vaporisés, derrière les arbres. Les acacias et les marronniers, fleuris de blanc, de rose, de rouge, déroulaient au vent des tapisseries profondes. Le ciel pâle et mol était comme une corolle géante d'anémone. La solitude des allées agrandissait leurs émotions, qu'exaltait le mutuel silence, et qui se fondaient dans l'indéfinissable, comme des fleuves lents aux embouchures brumeuses de la mer.

Rozel revint le premier au réel. Sa sensibilité plus sèche avait des élans plus courts. Il lui fallait reprendre haleine au spectacle des choses extérieures. Comme la voiture s'engageait sur le

pont de Suresnes, il dit à sa femme, en étendant la main :

« Regardez, Marcelle, n'est-ce pas que c'est exquis? »

Le fleuve glissait, serpent clair, sous les collines de Meudon, et s'y enroulait dans une coupe verte. Le ciel était tramé fin comme une soie en fleurs. Les coteaux allongeaient de souples découpures. Des peupliers papillotaient en frissons brillants, des hirondelles circonscrivaient idéalement l'air, un clocher aigu jaillissait des bois, et un yacht, grand insecte clair, rayait le fleuve.

« Est-ce la lumière de cette fin d'après-midi, ou le bonheur d'être avec vous, Raoul, répondit la jeune femme, mais ce paysage me semble divin, et pourtant bien souvent je l'ai trouvé banal !

— Moi aussi, dit Rozel. Sans doute le ciel était ingrat et nous avions l'âme sans joie. Mais ne vous semble-t-il pas que toutes les choses en cette minute sont teintées de la nuance de notre bonheur? »

Marcelle ne répondit pas. Elle avait pris dans ses petites mains la main de Rozel. Le corps un peu penché, elle tourna vers le jeune homme ses yeux changeants comme la mer et l'arc

mystérieux de son sourire. La volupté étreignit le cœur de son mari, et la pénétrant de son intense regard noir, il lui dit à l'oreille :

« Marcelle, je vous aime. »

Les chevaux montaient au pas la longue côte de Suresnes. Sur la droite, des champs de blé vert pâle rougis de coquelicots, des cerisiers vert sombre rougis de cerises, de petites chênaies s'étagaient jusqu'aux lignes classiques du Mont-Valérien. Sur la gauche, au delà des prairies claires et des masses sombres du bois, Paris, jaune et gris, développait ses maisons, ses monuments, ses fumées. A si peu de distance, aucune rumeur ne venait de lui. On eût dit un immense cimetière empli de bûchers mal éteints. Rozel se remémora l'impression jadis éprouvée au matin de son triomphe électoral. La puissance du passé le reprenait. Marcelle, frissonnante d'une pudeur secrète, lui répondit :

« Vous êtes donc heureux maintenant, Raoul? »

De sa voix, de son regard, de son attitude, une si supérieure noblesse émanait que son mari fut envahi comme par un flot de beauté. Il revit dans un éclair toutes les luttes que depuis trois mois Marcelle avait soutenues, toutes les raileries, les perfidies, les piqûres pires que les

blessures, qu'elle avait calmement bravées pour devenir sa femme. Bien que le sauvage orgueil du député s'attribuât la plus forte part dans la réalisation de son rêve, moitié pour achever de conquérir sa femme, moitié par sentiment vrai, il répondit, sur un ton de grande sincérité :

« Oui, je suis heureux, Marcelle, et je le suis par vous. Que vous avez été bonne pour moi ! Comme vous m'avez comblé en ne me rejetant pas ! Que serait devenue ma vie si vous n'y étiez entrée ?

— Ne dites point cela, mon ami. Vous auriez continué d'être grand, célèbre, plein de foi et de force. C'est vous, c'est vous qui avez bien fait de venir me chercher dans une vie dorée et médiocre. Mon seul mérite a été de vous aimer.

— C'est donc bien vrai que vous ne regrettez rien des temps où vous ne me connaissiez pas !

— Je ne les connais plus ! Avant de vous rencontrer, je ne savais pas ce que c'était de vivre. J'allais, je venais, j'étouffais, avec la sensation du vide... Oui, vous riez, mais si vous saviez comme j'étais seule ! L'existence m'était lourde comme dans ces appartements où il y a trop de tentures, trop de bien-être, trop de domestiques, et pas assez d'air ! Vous avez ouvert les fenêtres et les portes. Ah ! je respire maintenant... Je

vous vois, je vous entends, je vous ai... Et vous m'emmenez vers une vie ignorée... »

Elle se blottit, câline, sur sa poitrine. Une fierté naquit en lui de cet aveu. Pétale par pétale, l'âme de sa femme s'ouvrait. Il commença de comprendre combien il s'était trompé en croyant que Marcelle avait voulu l'épouser parce qu'il était député et serait demain ministre. Ce qu'elle aimait en lui, c'était lui-même. Il avait été pour elle un libérateur. En récompense, elle se donnait toute, elle donnait sa fortune, sa beauté, sa vie. Tant de noblesse l'émut. Il y compara son âme, et la disproportion lui fut pénible. Il répondit, par un instinctif besoin de se justifier :

« Ne me rendez pas orgueilleux, Marcelle. Je le suis déjà trop. Vous ne pouvez savoir tout le bien que vous m'avez fait. J'étais seul, j'étais triste, j'étais pauvre. D'autres étaient riches, enviés, brillants. Vous êtes venue vers moi, vous la fraîcheur, vous la grâce, vous la beauté. Vous avez fait naître en moi des sentiments que j'aurais toujours ignorés. Et vous avez voulu vous associer à mon destin hasardeux ! Vous avez bravé les sages et les sots pour être ma femme... »

Marcelle mit la main sur la bouche de son mari, et lui cria en riant :

« Taisez-vous ! ne me faites pas honte ! Regardez plutôt avec moi le paysage ! »

La voiture était arrivée au haut de la côte. Paris, grève lointaine de la vie, bleuissait entre les villas de Montretout. Les chevaux prirent le trot en redescendant la rue que traverse le haut Saint-Cloud, et s'engagèrent sous l'avenue de marronniers qui longe le parc. Le ciel était tendre et voilé comme un ciel de Bretagne. Un long murmure frais se perpétuait dans les feuillages. Rozel avait enroulé son bras autour de la taille de sa femme. Le cœur de Marcelle palpait sous sa main. Troublée et rougissante, elle lui dit :

« Entendez-vous, Raoul, comme les oiseaux chantent ? On dirait qu'ils pressentent la pluie... Ce sont des grives, des merles, des sansonnets. »

Les chants naissaient et renaissaient en sonorités liquides et dispersées ; ils composaient une symphonie ininterrompue, moins achevée que celles de l'art humain, mais plus libre, plus abondante, plus évocatrice d'infini.

« Cela me reporte aux jours d'adolescence, quand je passais des après-midi entiers tout seul dans les bois, sur les mousses, à écouter la musique des oiseaux, à respirer l'odeur des feuil-

lages, à compter les étoiles du soleil traversant la nuit du sous-bois... Ah! que c'est loin... Voilà bien longtemps que je n'avais fait attention au chant de l'oiseau... Votre parole ressuscite en moi la beauté du passé, Marcelle... »

La jeune femme tressaillit. Sa bouche aux coins relevés eut ce sourire mystérieux — promesse ou regret, ironie ou enthousiasme, volupté ou candeur? — que Léonard a peint d'un trait si parfait dans son saint Jean-Baptiste. Ses yeux, ouverts sur l'invisible, reflétaient cette profondeur que Rozel avait déjà plusieurs fois entrevue.

« A quoi pensez-vous, ma chère amie? » fit-il en l'enlaçant plus fort.

Elle resta quelques instants silencieuse. Sa tête penchée était comme modelée par une lumière intérieure. Elle parla enfin. Sa voix lente était saturée d'émotion.

« Je pense, mon ami, que notre amour est vraiment un bien, s'il nous ramène ainsi aux chemins de notre enfance! Moi aussi, je reviens aux temps où je ne vivais qu'avec moi-même et avec les choses divines! Je ne sais plus rien de la vie médiocre que, jeune fille, j'ai vécue, ni des vilénies que j'ai frôlées, ni des sottises que j'ai

dû entendre. Tout cela s'est évanoui comme la poussière des routes ! Je suis une petite fille, je ne sais rien qu'aimer, les oiseaux chantent, vous venez me prendre, et je me blottis dans vos bras. »

Ils traversèrent une clairière ronde où de hauts trembles et des bouleaux frissonnaient comme sous un clair de lune intérieur. Rozel étreignit sa femme et la baisa sur les yeux. Leurs sensibilités se mariaient dans une émotion où le temps était comme aboli par le mélange qu'ils faisaient d'un passé et d'un présent au delà duquel ils ne désiraient rien. Des larmes perlèrent aux cils de Marcelle. Rozel en savoura la tiédeur amère ; elles lui étaient les gouttes d'un Océan inconnu, où il entrerait bientôt.

Ils arrivaient à Ville-d'Avray ; le ciel s'était abaissé, des nuées gonflées roulaient sur les cimes des bois. La pluie commençait ; Raoul proposa à sa femme de s'abriter quelques instants ; elle préféra continuer la route. Le cocher étendit la couverture de cuir et la fixa à la capote relevée. Ils s'enlacèrent plus étroitement. Ils s'étaient tus à nouveau. L'égrènement multiplié des gouttes sur les feuilles, le trot des chevaux, la sorte de

torpeur qu'épandent les pluies douces d'été, tout les invitait au silence. Ils savouraient longuement ces premières intimités de la chair, ces troubles innocents encore, et délicieux jusqu'à la défaillance, préludes de combats plus âcres. Leurs sens et leurs esprits baignaient dans une demi-conscience semblable à ces songes que fait un dormeur en plein jour, dans lesquels le charme des erreurs s'associe à l'appréhension du réveil.

L'averse fut légère et brève. Vers le haut de la côte de Picardie, le ciel s'éclaircit. Versailles apparut, grave et royal, au delà des grands ormes de l'avenue. La voiture descendit le versant de la côte, et s'engagea sur les rues pavées. Elle tourna court, en face d'une longue bâtisse sévère, et roula à grand bruit sous un porche sonore. Des domestiques s'empressèrent. C'était l'hôtel des Réservoirs.

Rozel aida Marcelle à descendre. Le directeur de l'hôtel vint les saluer et les conduisit lui-même à l'appartement que Rozel avait dû, non sans peine, retenir à l'avance. Il y avait un petit salon, une grande chambre à coucher et une salle de bains. Ces trois pièces en enfilade ouvraient sur des jardins remparés de charmilles, au delà

desquels on apercevait le parc du château. Marcelle entra la première dans le petit salon. Elle poussa un cri joyeux, et, se retournant vers son mari, elle lui dit :

« Oh, merci, mon ami. »

Cette chambre banale avait été transformée par Rozel. Il y était venu la veille, en échappée. Dans des paniers de verre, les fleurs que Marcelle aimait, roses de France, pétunias, œillets, mariaient leurs couleurs et leurs parfums. D'un calice de cristal, un arum jaillissait, unique et blanc. Sur une petite table, près d'une écritoire, un volume d'Alfred de Vigny était ouvert, comme si la lecture en eût été commencée la veille. La cheminée, parée, avec une négligence savante, de soies Liberty mauves et jaunes, portait dans un cadre blanc l'un des portraits de Marcelle que la jeune fille avait donnés à son fiancé. Quelques bibelots appartenant à Rozel et une petite chaise longue, complétaient l'illusion d'intimité que le jeune homme avait voulu donner à sa femme.

Ils pénétrèrent dans la chambre. Des fleurs rares, des étoffes claires, des livres aimés, un autre portrait de Marcelle, la dévulgarisaient. Marcelle savoura la sensation d'entrer dans une vie absolument neuve sans y être pourtant une

étrangère. Elle défit son cache-poussière et son collet, elle ouvrit son nécessaire de voyage, et remit un peu d'ordre dans sa chevelure. Rozel sonna un domestique et donna des ordres pour le dîner. Il alla lui-même s'assurer que tout avait été disposé suivant son désir.

Marcelle, revint dans le petit salon, toute charmante sous sa toque gris clair aux ailes de tourterelle, dans son corsage de soie Japon et sa longue jupe en lainage gris d'argent. Elle se sourit dans une glace, cueillit dans un des paniers une rose mousseuse à peine éclosée, la respira, puis revint près de la fenêtre et s'assit sur une petite chaise en tapisserie. La forte odeur des charmilles mouillées entraînait avec le soir.

Elle étendit la main et prit le volume ouvert sur la table. C'était un exemplaire déjà ancien des poésies d'Alfred de Vigny, relié en maroquin rouge écrasé, et qui avait été cent et cent fois feuilleté, car il s'ouvrait à toutes les pages. Sur la garde du livre, Marcelle lut le nom de son mari, écrit de cette grande écriture un peu raide qu'elle ne pouvait voir sans un battement de cœur. Audessous du nom, il y avait une date : 1884. « Que faisait-il alors ? où était-il ? Il avait vingt ans. A-t-il aimé d'autres femmes que moi ? » A cette

question sans réponse, qu'elle s'était posée cent fois déjà, ses yeux se fermèrent, elle sentit qu'un abîme se rouvrait sous elle.

Et pour vaincre le vertige de la jalousie sans causes, elle lut le livre à la page où Rozel l'avait laissé ouvert :

Eva, qui donc es-tu? Sais-tu bien ta nature?
Sais-tu quel est ici ton but et ton devoir?
Sais-tu que pour punir l'homme, sa créature,
D'avoir porté la main sur l'arbre du savoir,
Dieu permit qu'avant tout, de l'amour de soi-même,
En tout temps, à tout âge, il fit son bien suprême,
Tourmenté de s'aimer, tourmenté de se voir?

Mais si Dieu près de lui t'a voulu mettre, ô femme!
Compagne délicate, Eva, sais-tu pourquoi?
C'est pour qu'il se regarde au miroir d'une autre âme,
Qu'il entende ce chant qui ne vient que de toi,
L'enthousiasme pur dans une voix suave,
C'est afin que tu sois son juge et son esclave,
Et règues sur sa vie en vivant sous sa loi.

Son mari rentra. Bien qu'il se maîtrisât, il avait la figure durcie et le regard âpre.

« Excusez-moi, Marcelle, fit-il. J'ai dû vous laisser seule plus longtemps que je ne voulais à cause de ce sot maître d'hôtel... Il avait eu la maladresse de ne pas nous servir le dîner dans la petite salle que je l'avais chargé de nous réserver.

Mais tout est réparé maintenant, et si vous voulez venir... »

Marcelle avait été toute saisie par l'expression de figure de son mari. « Quelle sensibilité violente ! » songeait-elle. Elle prit dans le bouquet un œillet rose tigré de rouge, elle le fixa à la boutonnière de Raoul, et s'attachant câlinement à son bras, elle lui dit :

« Qu'est-ce que cela, mon ami ? Ne vous inquiétez donc pas pour si peu de chose... Avec vous, je ne pense pas à ces petits détails... Vous m'avez assez gâtée pour que tout cela me soit bien indifférent. »

La voix de sa femme apaisa Rozel par degrés. Ils traversèrent un long corridor, et se trouvèrent dans une petite salle blanc et or, de style Louis XVI, qui s'ouvrait sur la rue solitaire des Réservoirs. Entre cette salle et la rue, deux vigoureux lauriers-roses élançaient leurs bouquets de feuilles pâles et de calices clairs, dont la senteur fine imprégnait le soir. Sur la table, des héliotropes violets formaient aux roses roses et blanches un lit mol et embaumé.

Marcelle avait défait son chapeau et son collet. Sa tête émergeait de la soie bleu pâle de la blouse, où les jeunes seins se gonflaient. Bien que les

mets fussent choisis et légers, ils mangèrent peu, mais une tisane de champagne les anima. Ils causèrent beaucoup. Mille petits incidents de la journée, les gens qu'ils avaient vus à la sacristie ou au lunch, les mots qu'ils avaient échangés avec eux, firent la trame de leur causerie. Ils rirent au souvenir de l'évêque de Jéricho qui les avait mariés, et qui leur avait fait un discours où Rozel était, peu s'en faut, comparé à Lamartine, et invité à orienter la troisième République vers le sentiment religieux.

Comme le dîner finissait, Marcelle dit :

« Votre sœur Françoise était charmante dans sa robe vert-d'eau. Elle a quêté avec beaucoup de grâce, m'a dit maman. Quelle belle physionomie je lui trouve ! J'ai beaucoup causé avec votre père et avec elle pendant la fin du lunch, et j'ai été vraiment touchée de l'affection qu'ils vous témoignent et qu'ils reportent sur moi. »

Rozel parut gêné par les paroles de sa femme.

« Vraiment ? lui dit-il. Vous ne dites pas cela pour me faire plaisir ? Françoise ne vous a pas ennuyée avec ses histoires d'école maternelle et de petites campagnardes ?

— Mais pas le moins du monde, mon ami. Elle m'a raconté comment elle dirige tout son petit

monde, comment elle comprend son enseignement, et je vous assure que c'était très intéressant.

— C'est donc sérieux, votre goût pour la pédagogie, Marcelle? continua Rozel sur un ton qu'il cherchait à rendre plaisant.

— Mais pourquoi pas, mon cher Raoul? Je ne connais rien de plus beau que d'élever des enfants, surtout quand ils sont formés par des caractères comme celui de votre sœur. Je pense bien que ce n'est pas le visiteur de l'école Maria Tavernier qui me contredira, ajouta-t-elle non sans malice.

— Oh non! répliqua-t-il un peu piqué, et en se levant de table. Mais c'est tout de même parfois bien ennuyeux... Marcelle, que penseriez-vous d'une promenade dans le parc du château? Voyez, le ciel s'est tout à fait éclairci, et je crois que, du haut de la grande terrasse, le coucher du soleil serait une chose à voir. »

Elle s'était levée.

« Bien volontiers, dit-elle, je n'ai jamais vu cela, et l'on dit que c'est très beau. »

Rozel l'aida à remettre son chapeau et son collet. Ils sortirent. Dans la cour et les jardins, on les dévisagea. Ils étaient tous les deux jeunes, forts, bien appareillés. On les admira.

Quand ils furent dehors, dans la rue qui

monte au château, Marcelle prit [le bras de son mari.

Ils cheminaient entre des murs séculaires. Au-dessus d'eux, le ciel versait un blanc diaphane sur les choses passées. Ils laissèrent à leur gauche la haute chapelle, ajourée comme une châsse, et dont les verrières luisaient solitairement. Ils franchirent des arcades obscures, et se trouvèrent sur la terrasse qui domine les horizons de l'Ile-de-France. Le soleil, jaune et énorme, en passant derrière l'occident, avait comme infléchi les satins crème et les soies rouges du nadir. Des fleuves, lueurs plutôt que couleurs, glissaient par une atmosphère brillante et humide. Le sable blond des allées se faisait violet; les géraniums, les pétunias, les pieds d'alouette, d'autres plantes encore s'harmonisaient dans un éclat vif. La monumentale façade du château développait ses innombrables fenêtres, et les pierres étaient teintes d'un blond rose qui semblait émaner d'elles plutôt que les revêtir. Le léger froissement de leurs pieds sur le sable ridait seul le silence où les décors achevaient de s'immobiliser.

Ils parvinrent à l'extrémité de la terrasse. Devant eux, dans la plaine, trois pièces d'eau, longs rectangles de cristal rose, se succédaient

jusqu'aux campagnes. A gauche, la masse d'or des bois brunissait comme du bronze. A droite, au delà des boulingrins et des ifs en cône, d'antiques marronniers étaient des cathédrales de feuillage. Deux catalpas en fleur conservaient, au milieu des verts déjà sombres de l'été, la neige parfumée d'un printemps paradoxal. A l'abri des charmilles de Le Nôtre, des créatures de marbre, nues et calmes, rêvaient. Des hirondelles, flèches aiguës, inscrivaient sur le crépuscule des hiéroglyphes sans cesse évanouis. Au-dessus de la ville, la lune, dilatée et légère, montait comme d'elle-même, jaune parmi les clématites de l'Orient.

Rozel et sa femme éprouvèrent alors la sensation totale de la beauté.

Ils s'assirent sur un banc de marbre, silencieux, absolument seuls. Ils sentaient bien que jamais plus cette heure ne reviendrait. Les siècles, le soir et la nature s'étaient associés pour communiquer à leur amour une impérissable effigie. L'illusion d'éternité que le crépuscule excelle à verser dans l'âme, ils la buvaient à plein, dégagés de leur mémoire et de leur vie, mêlés à l'infini dont ces couleurs, ces odeurs, ces fraîcheurs leur composaient un avant-goût.

Ils s'étreignirent. Pour la première fois Rozel baisa sa femme sur la bouche, longuement, voluptueusement. Dans ce baiser ils aspiraient, sans l'épuiser, l'essence secrète de tout ce qui est, et leur cœur se gonflait jusqu'à défaillir.

Le clair-obscur se propagea. Au-dessus d'eux le ciel eut la couleur des myosotis passés. Derrière les feuillages plus noirs, l'Ouest plus clair brilla, bouquet de soir dans l'ombre commençante. Les beaux fleuves gris des nuits d'été, épandus au-dessus des arbres, roulèrent des paillettes de lumière qui étaient des mondes. Un frisson courut, bref, universel, sur les parterres, par les charmilles, sous les feuillages. C'était l'annonceur de la nuit.

Ils se levèrent. Ils marchèrent à nouveau vers la terrasse. Les horizons n'étaient plus qu'une cendre.

L'idée du temps surgit à l'esprit de Rozel. Il se rappela que sa femme avait sollicité de lui, quand elle était encore sa fiancée, le choix des pays où ils voyageraient. Marcelle n'avait pas encore parlé. Une inquiétude tira les traits de son mari. Où iraient-ils? Par goût, il eût aimé visiter l'Allemagne et la Russie, théâtres de la poli-

tique future. Mais quelle apparence que Marcelle éprouvât dans le même temps le même désir?

Rozel avait un tempérament trop autoritaire pour se contenir longtemps,

« Où serons-nous demain? prononça-t-il doucement. Vers quel monde enchanté la chère amie a-t-elle rêvé de nous conduire? »

Marcelle tressaillit, un peu surprise que Rozel l'eût devancée. Mais elle sentit, avec sa prescience d'amoureuse, qu'elle l'irriterait en laissant voir son étonnement. Elle lui dit :

« J'ai dû vous paraître assez étrange avec ce caprice de choisir moi-même, et un peu mystérieusement, n'est-il pas vrai? notre itinéraire! Mais vous êtes trop charmant pour m'en vouloir de ma fantaisie, et j'espère qu'elle vous plaira maintenant. Vous m'avez si souvent parlé de votre Bretagne que j'ai une envie folle de la revoir avec vous. Voilà tout mon secret, mon cher ami. »

Rozel reçut comme un choc. Il n'avait pas un instant songé que sa femme pût avoir une pareille idée en tête. Il était déçu dans des espérances vagues. Et surtout ce voyage le ramenait à un passé qu'il voulait fuir.

« La Bretagne, ma chère amie, vous n'y songez

pas ! Vous y périrez de chaleur. Et vous ne savez pas comme les gens y sont malpropres, les hôtels mal tenus !

— Oh ! qu'à cela ne tienne, avec vous je suis vaillante et prête à tout. Nous y serons si peu, dans les hôtels... Je veux que vous me conduisiez au long des grèves, dans les îles, par les landes... »

Rozel, qui l'écoutait à peine, sentait croître sa mauvaise humeur. Il supputait ennui de ce voyage, qui ne lui révélerait rien de nouveau, et l'obligerait à conduire sa femme chez les siens.

« Mais l'été n'est guère le vrai moment pour voir tout cela, continua-t-il. C'est en hiver ou au printemps qu'il faut visiter la Bretagne. En été, plus de brumes, plus d'ajoncs en fleur.

— Oui, j'ai bien pensé à cela, interrompit Marcelle. Mais l'essence de la contrée, sa forme et son âme restent toujours les mêmes, et c'est cela que je veux pénétrer avec vous, mon cher grand Breton. »

L'égoïsme contrarié aveuglait Rozel. Il ne sentait pas, malgré sa perspicacité habituelle, qu'il était malvenu à insister dans la critique d'un désir aussi cher.

« Avez-vous réfléchi aussi, Marcelle, que, si nous faisons ce voyage, nous ne pourrons nous

dispenser de rendre visite à tous les parents que j'ai là-bas? Ne pensez-vous pas qu'il serait mieux de voyager bien seuls pendant ces premiers mois? »

Marcelle commençait à se blesser de tant d'objections, et surtout qu'il la comprit si mal.

« Mais rien ne nous empêchera de voyager seuls d'abord, de visiter toutes les Côtes-du-Nord, le Finistère, le Morbihan ensemble, et de revenir par l'Ille-et-Vilaine, où nous nous arrêterons pour voir vos parents, vos deux sœurs, votre bonne grand'mère que j'ai bien regretté de ne pas voir à notre mariage, et que je désire tant connaître. »

Rozel saisissait de moins en moins la pensée de Marcelle. Quoi! voulait-elle l'humilier? Ou ne comprenait-elle pas l'écart social qu'il y avait entre ces braves gens et elle? Ne se rendait-elle pas compte que les relations ne resteraient cordiales que si elles étaient lointaines? Quelle étrange idée de lui faire reparcourir cette vie de famille pour laquelle il n'avait jamais eu aussi peu de goût! Tous ces sentiments l'agitaient en désordre. Il n'eut pas le courage de s'en expliquer franchement avec sa femme. Il eût voulu lutter encore contre elle par des ruses, et un besoin de lui crier son refus montait en lui. Mais il se mai-

trisa. D'une voix changée, sèche, courte, il lui dit :

« Bien, va pour la Bretagne! Vous ne m'en voulez pas de mes objections? Je ne croyais pas que ce fût si sérieux.... »

Marcelle sentit combien peu il était sincère. « Ainsi, songea-t-elle, il n'a pas apprécié mon intention. Il ne m'a pas comprise. Sans doute il avait d'autres visées en tête. » Tout ce qu'elle avait par éclairs pressenti de ce tempérament brusque se précisa en son esprit. Elle se sentit près de pleurer. Mais elle fut plus forte que ses larmes, elle se dit : « C'est mon premier combat, ne cédon pas. Si je dois l'amener à l'idéal que j'ai rêvé, il me faut tenir bon, et d'un visage rieur. » Aussi répondit-elle, appuyée amoureusement à son bras :

« Merci, Raoul, vous êtes bon. Vous me ferez voir les clochers à jour de Saint-Pol-de-Léon, et l'île Bréhat, et la Pointe-du-Raz! Vous m'expliquerez votre patrie. Je vous aimerai tout à fait en elle. Et je serai heureuse qu'au retour vos parents me connaissent comme je suis.. Ils verront que je suis bien la femme qu'il vous fallait et que nous nous aimons bien. »

Rozel voyait enfin — trop tard — quelle avait

été la pensée intime de sa femme. Mais il était trop hautain pour se rendre. « Rêves de petite sentimentale! pensa-t-il. Elle se ménage des déceptions. »

« C'est bien délicat à vous, répondit-il. Mais je crains que vous ne trouviez les miens bien rustiques pour une Parisienne. Il y a de si grandes différences dans la manière de vivre, dans les habitudes...

— Ah, mon Dieu, que dites-vous là? interrompit-elle avec feu. Si vous saviez comme tout cela m'est égal! J'aurais aimé la vie simple avec de belles âmes, et il n'y a pas besoin d'avoir vécu longtemps avec votre famille, pour savoir que c'est là le cas.

— Allons, tout est bien, conclut Rozel. Mais moi, vous savez, je suis moins simple, et je vous veux belle, parée, élégante.. Les fleurs rares ne se respirent bien que dans le cristal fin, n'est-il pas vrai? »

La lune, déveleutée de son pollen jaune, versait sur les verdurees une clarté bleue et froide. Les campagnes nageaient dans des vapeurs incertaines. Des souvenirs de clarté, vert pâle, flottaient dans l'ouest.

Lorsqu'ils voulurent quitter le château, la

grille en était fermée. Le gardien leur rouvrit les portes.

Ils reprirent la vieille rue pavée, entre les murs séculaires. Le parfum sucré de quelques gros tilleuls s'associait à la senteur d'un genêt d'Espagne, épanoui sous la lune. Ils rentrèrent vers l'hôtel.

La chambre nuptiale, fleurie des roses d'un soir, leur offrirait son intimité factice. Ils y goûteraient, dans l'emportement de la jeunesse, les fêtes de la beauté et de la force. Ils y oublieraient le malentendu insinué entre leurs âmes, mais tous deux pressentaient qu'il subsisterait dans leur amour, qu'il s'y enroulerait invisible, et que son glissement froid les troublerait aux heures les plus belles.

Et, silencieux, frissonnants, l'homme fort et la femme confiante, ils revinrent, enlacés, vers la Nuit et la Destinée.





BIBLIOTHÈQUE DE ROMANS HISTORIQUES

Chaque volume in-18 jésus, broché, 3 fr. 50

Chaque exemplaire d'amateur sur papier à la forme, 8 fr.

- Ami (Un) du peuple [La Bretagne en 1848], par AMÉDÉE PIGEON.
Autour d'une tiare [1075-1085], par ÉMILE GERHART.
Capitaine (Le) Sans-Façon [1813], par GILBERT AUGUSTIN-THIERRY.
Chanoinesse (La) [1789-1793], par ANDRÉ THEURIET.
Chouans (Les) [1799], par H. DE BALZAC.
Cléopâtre, par JEAN BERTHEROY.
Conquête (La) du Paradis, par JUDITH GAUTIER.
Dragon (Le) Impérial, par JUDITH GAUTIER.
Élève (L') de Garrick [1780], par AUGUSTIN FILON.
Fleurs d'Orient, par JUDITH GAUTIER.
France [1418-1429], par JULES DE GLOUVET.
Gens (Les) d'Épinal [1423-1444], par RICHARD AUVRAY.
Hassan le Janissaire [1516], par LÉON CAHUN.
Iskender, par JUDITH GAUTIER.
Marguerites du temps passé, par M^{me} JAMES DARNESTETER.
Minine et Pojarski, par ADOLPHE BADIN.
Pougatcheff, par R. CANDIANI.
Renégat [1586-1593], par AUGUSTIN FILON.
Roman (Le) du Mont Saint-Michel, par M^{me} STANISLAS MEUNIER.
Rose d'Hatra, par JANE DIEULAFOY.
Savelli (La), roman passionnel sous le second Empire, par GILBERT AUGUSTIN-THIERRY.
Sœur (La) du Soleil, par JUDITH GAUTIER.
Sous la Hache, par ÉLÉMIER BOURGES.
Tueuse (La), par LÉON CAHUN.
Vieux (Le) de la Montagne, par JUDITH GAUTIER.
Volontaire [1792-1793], par JANE DIEULAFOY.
Ximénès, par JEAN BERTHEROY.
Zoroastre, par F. MARION CRAWFORD.

